Gérard De Villiers

PRESENTE

L'EXECUTEUR

Carnage A Chicago

PAR DON PENDLETON

PLON

CHAPITRE PREMIER

Bolan savait qu'il allait déclencher la Guerre de Chicago dans quelques secondes. Depuis plus de deux heures il avait attendu le visage qu'il voyait à présent dans la lunette de la Weatherby; deux heures passées près de la rive du lac Michigan. Il avait vu de nombreux visages dans la lunette, mais il avait voulu attendre celui-là. Jadis, ce visage avait été beau; à présent il n'était plus qu'un masque, les traits déformés par le pouvoir et la corruption, des yeux qui avaient souvent contemplé la mort; celle des autres. C'était ce visage qui allait faire éclater la guerre.

L'Exécuteur hésita un instant. Un malaise indescriptible s'empara de lui. Il avait passé deux journées entières à observer et repérer les lieux, il n'avait glané aucun indice pouvant contrecarrer son projet. La grande villa était assez isolée. Rien ne lui indiquait la présence d'une force défensive, le personnel de la place forte de la Mafia semblait réduit et détendu. Un petit groupe de tueurs paisibles. Bolan n'avait remarqué que quatre hommes armés, l'un d'eux montait la garde près du portail, un second servait de portier, les deux autres relevaient les premiers à heures fixes. A l'intérieur il y avait un chef cuisinier, un barman, un garçon. Les hôtes arrivaient accompagnés, donc il n'y avait pas de filles en permanence. La villa était sur deux niveaux. Six chambres à coucher au premier et, au rez-de-chaussée, la cuisine, la salle à manger, le salon, la salle de jeux, et la grande bibliothèque qui devait aussi servir de salle de conférences.

Bolan ne pouvait expliquer son malaise. Il avait choisi un excellent site de tir, l'appartement du personnel d'une villa voisine qui était fermée pour l'hiver. Il avait le vent dans le dos et une vue incomparable de la cible. Sa position lui laissait trois chemins de repli et il se trouvait à plus de trois cents mètres de la place forte, trop distant pour qu'on puisse répondre à son tir avec des revolvers.

Pourquoi ce malaise ? Peut-être la trouille, tout simplement. Ou alors un sentiment instinctif qui… Quoi ? Bolan se domina brutalement. Ses pensées n'avaient duré qu'un dixième de seconde et le visage odieux de sa cible occupait toujours la lunette de la

Weatherby. Cet homme se trouvait près du véhicule dont il venait de sortir, le visage tourné agressivement vers le vent qui venait du lac. Il parlait à son chauffeur. Sa compagne était déjà entrée dans la maison, une blonde extraordinaire à la démarche ondulante et prometteuse.

L'incroyable grossissement de la lunette déformait la réalité; le visage d'Aurielli était suspendu dans le vide, neutre et détaché de son entourage. Le moment était venu malgré l'hésitation de Bolan.

Il poussa un infime soupir en caressant la détente. La grosse carabine sursauta et un roulement de tonnerre parcourut la surface du lac. La balle, une Magnum 460, fila sur la cible et Bolan lutta contre le recul de son arme pour observer les dégâts. Il constata l'implosion de chair, d'os et de sang. Il ne restait rien de la tête de Louis Aurielli, un lieutenant important d'une des familles de Chicago.

Réarmant immédiatement la Weatherby, Bolan ajusta la victime suivante. Le visage incrédule du garde du corps d'Aurielli, un certain Adonis Sallavecci, apparut momentanément dans le champ de la lunette meurtrière. Le son de la première balle lui parvint à l'instant même où la seconde déchiquetait ses beaux traits. Chevauchant de nouveau la carabine cabrée, effleurant encore la détente, Bolan expédia un troisième émissaire. En trois battements de cœur trois hommes s'étaient écroulés dans l'allée principale de la villa.

La Cadillac d'Aurielli plongea en avant, se dirigeant droit sur la position de Bolan. La grosse Weatherby la mit hors combat avec un projectile dans le pneu avant gauche. Ecartant la lunette, Bolan observa les réactions de l'ennemi. Il y eut un mouvement incertain, un reflet dans une lucarne. Une fenêtre s'entrouvrit et une silhouette se pencha vers l'extérieur pour crier quelque chose à l'homme qui se trouvait près du portail indiquant la position de Bolan. A cet instant Bolan vit un éclair dans une lucarne voisine et il se plaqua rapidement au sol juste à temps pour éviter le gros projectile qui fit exploser les vitres de sa fenêtre. Deux balles suivirent la première et une nuée d'éclats retomba dans la pièce au-dessus du garage.

Bolan comprit alors ce que son instinct avait tenté de lui dire. Il avait mal fait sa reconnaissance. La villa était une place forte en pleine activité dont les défenses restaient invisibles aux yeux les plus indiscrets. Les clowns de Chicago n'avaient rien de rigolo, ils

avaient riposté avec une rapidité et une précision inquiétantes. Les multiples détonations de plusieurs grosses carabines se firent entendre de concert, leurs balles concentrées sur les fenêtres de l'appartement obligeaient Bolan à rester au sol pendant que les mafiosi exposés dans le parc trouvaient un abri. De gros morceaux de plomb brûlant s'écrasaient contre le mur avec des bruits sourds et lugubres.

Bolan avait une grande habitude de ce genre de manœuvre. On tirait sur ses fenêtres pour le tenir au sol. En faisant une grimace, il rampa jusqu'à la porte, entrouverte sur le champ de tir. Couché sur le palier, il tira trois fois sur la Cadillac immobile puis revint à sa première position. Il sourit cruellement lorsqu'une pluie de balles s'abattit contre la porte. Il ne lui faudrait que trois secondes… trois secondes pour survivre. Il vit les éclairs de deux carabines sur le toit et, en dessous, ceux des armes à l'intérieur des lucarnes. Non, il lui faudrait quatre secondes.

L'œil collé à la lunette, il parcourut la crête du toit. Une cible apparut, un visage concentré au-dessus d'une carabine semi-automatique. Bolan serra la détente et, sans vérifier son tir, chercha une autre cible. Il tira de nouveau puis il se concentra sur les occupants des lucarnes.

Les quatre secondes vitales ne s'écouleraient pas. L'ennemi avait déjà compris sa ruse et réajustait le tir. Face à face, Bolan contempla l'ombre d'un visage et vit la flamme d'un canon. Il y eut un bruit mat près de sa joue lorsqu'il tira à son tour, puis il visa la seconde lucarne. Cette fois il observa l'effet de sa balle et vit l'homme projeté au fond de la pièce obscure. Il repéra ensuite ses trois tirs d'avant et se rendit compte que la première phase de cette fusillade était finie. Du sang chaud coulait sur sa joue. Il s'essuya et ôta l'écharde blessante en se rendant compte de sa chance. La mort l'avait frôlé.

A retardement la Cadillac prit subitement feu et une sourde explosion la souleva puis la reposa en travers de l'allée.

On courait dans le parc à l'abri des arbres en criant des ordres. Un instant plus tard une forme trapue traversa la haie qui séparait les deux parcs. C'était un homme très brun, muni d'une mitraillette Thompson. Bolan n'avait pas besoin de la lunette pour constater le

regard haineux de ce sinistre personnage. Ils se virent au même instant. La Thompson amorça une montée. Bolan dut se lever pour tirer vers le bas avec la Weatherby. Visant au jugé, il fit feu et le tonnerre de la grosse arme couvrit le crachotement mat et bref de la Thompson.

L'homme tituba en arrière et fut plaqué un instant contre la haie, la Thompson muette serrée contre son torse qui s'imprégnait de sang. Derrière lui une voix paniquée s'éleva :

— Nom de Dieu ! Il a eu Blackie !

Bolan posa une médaille de tireur d'élite sur le rebord de la fenêtre éclatée puis se dirigea rapidement vers la porte. Non, ces gars n'étaient pas des marioles… En revanche, l'Exécuteur faisait figure de charlot en s'aventurant dans un pareil guêpier. L'ennemi se trouvait là en force et savait riposter. Bolan se demandait comment il allait se replier. Il passa la sangle de la carabine sur son épaule, passa par la porte au pas de course, sauta par-dessus la balustrade et atterrit sur le sol glacé quelques mètres plus bas. Roulant après le choc, il rebondit vers le mur du bâtiment.

Le Beretta était déjà dans sa main lorsqu'il tourna à l'angle du garage et fonça vers la haie. Bolan avait appris qu'en présence de forces supérieures il fallait surprendre l'ennemi. On s'attendait à ce qu'il prenne la fuite; donc il allait passer à l'attaque.

« Tu parles d'une attaque, pensa-t-il. Je me replie vers l'avant ! »

Son attaque surprit effectivement trois mafiosi lorsqu'il fonça sur eux à travers la haie. Le Beretta toussa trois fois. La riposte fut brève et inefficace, deux des trois hommes s'écroulèrent. Le dernier, un homme jeune et maigrelet aux yeux effrayés, se tint immobile, face au Beretta tendu, son propre revolver pointé vers le sol. Sa main droite se couvrait du sang qui coulait de son épaule. Il quitta du regard le canon du Beretta pour observer brièvement les yeux de Bolan, puis il fixa un des corps étendus à ses pieds.

— Tu as envie de mourir ? demanda froidement Bolan.

L'autre secoua nerveusement la tête et son arme glissa de ses doigts.

— Vous êtes combien ? demanda Bolan.

— Y'a plus que moi, marmonna le jeune homme.

Il leva encore une fois les yeux sur le regard froid de Bolan.

— Et je suis déjà touché, conclut-il d'une voix morne.

— C'est ton jour de chance, annonça Bolan.

Il lança une médaille aux pieds du vaincu.

— Ramasse ! Donne ça à Lavallo. Tu lui diras qu'il sera le prochain.

Le jeune mafioso se baissa pour prendre la médaille de la main gauche. Il fixa cet objet avec des yeux attentifs.

— Je m'en doutais. J'étais sûr que c'était toi. Dis, Bolan, je…

— Fous le camp, ordonna Bolan d'une voix lugubre.

Le type disparut sans demander son reste, remerciant sans doute sa bonne étoile.

Bolan enjamba un cadavre et se dirigea vers le garage où l'attendait son véhicule. Il se disait que l'Organisation ne pourrait pas ignorer une telle insulte.

Les dés étaient jetés.

Le carnage à Chicago allait commencer.

Ce n'était pas tout. La superbe blonde qu'il avait vue entrer dans la villa se tenait près de la Ferrari, essoufflée et décoiffée. Elle ne portait plus son vison; une perte délicate car elle était presque nue. Bolan se demandait si elle tremblait de froid ou de peur mais peu lui importait. Quelque chose allait commencer.

CHAPITRE II

— Je suis de votre bord, pas du leur. Emmenez-moi, je vous en supplie !

Si elle lui avait paru belle à travers la lunette, ce n'était rien comparé à la réalité et Bolan eut l'occasion de s'en rendre compte en la regardant faire le tour de la voiture. Elle était très grande, presque un mètre quatre-vingts, mais elle était parfaitement proportionnée, les courbes douces de son corps évoquaient celles d'une ballerine.

Son costume, en revanche, n'aurait pas été apprécié à l'Opéra. Composé de fourrure rousse, le bas n'était en fait qu'un cache-sexe et le haut ne cachait rien de l'opulente poitrine. Il fallait ajouter à cela une longue queue de cheveux touffue qui tombait jusqu'à ses genoux et la tête d'un renard au regard grivois peint entre ses seins.

Excepté sa chevelure, tout le costume aurait tenu dans la main de Bolan. Elle n'était chaussée que de fins mocassins légèrement montants et pourtant la température extérieure devait se tenir dans les moins quinze degrés. De plus le vent du large soufflait avec une cinglante ténacité. Certes, ce n'était pas le moment de recruter une AFAT mais ce n'était pas, non plus, le moment d'abandonner un être humain sur les rives du lac Michigan, surtout si cette personne n'était couverte que de quelques poils inefficaces. De plus, elle était sur le point de défaillir, elle tremblait sous les à-coups du vent et sa respiration venait par saccades. Sa peau commençait à bleuir. Sans lui adresser la parole, Bolan rangea la Weatherby dans le coffre en se demandant quelle attitude prendre. Finalement, et à regret, il lui fit signe de monter dans la voiture. Gémissant ses remerciements, elle s'écroula dans le siège baquet.

Il se glissa près d'elle et saisit son manteau derrière les sièges pour l'en recouvrir. Elle se recroquevilla sous le manteau en repliant ses longues jambes fuselées. Ensuite elle se mit à trembler violemment, en proie à une silencieuse crise nerveuse.

Elle frémissait toujours lorsque la Ferrari abandonna les lieux, roulant tranquillement au sud sur Lake Shore Drive. Bolan ne se pressait plus. Dévissant une petite thermos, il versa pour sa nouvelle

compagne une tasse de café brûlant. Elle lui octroya un regard reconnaissant et commença à se calmer. Lorsqu'elle eut terminé son café, Bolan alluma une cigarette et la lui tendit.

— Ça a l'air d'aller mieux, dit-il enfin.

— Oui, merci. J-je me sens mieux.

Tous phares allumés, une voiture de patrouille les croisa à vive allure en se faufilant entre les voitures plus lentes. Bolan se doutait bien où elle se rendait. Une seconde, puis une troisième voiture la suivaient de près. La fille était tassée sous l'épais manteau et tirait de grosses bouffées sur la cigarette mais elle avait vu les voitures de la police aussi. Elle changea légèrement de position.

— Merci de m'avoir sortie de là.

Bolan grogna et mit le chauffage.

— C'est reculer pour mieux sauter.

— Comment ?

— C'est ce que vous avez pourtant fait. Ce taxi est dangereux.

Elle le fixa de ses grands yeux limpides et tenta un petit sourire.

— Je sais. Vous êtes Mack Bolan, n'est-ce pas ?

— Placez vos pieds près du chauffage, gronda-t-il.

Elle lui obéit et arrangea différemment le manteau pour capter davantage de chaleur. Puis elle se mit à l'observer. Après un moment elle lui annonça :

— Je suis une Renarde.

Bolan lui donna toute son attention et la dévisagea longuement. Elle ne devait avoir que vingt-trois ou vingt-quatre ans. Ses immenses yeux bleus étaient lumineux. En d'autres circonstances, ç'aurait été une fille gaie et souriante. Peut-être était-elle sincère et bonne. Elle lui rendit son regard, sans plus, n'y ajoutant ni une invitation ni une demande de sympathie. Un simple regard franc et curieux. Bolan esquissa un demi-sourire.

— Oui, j'avais remarqué.

Effectivement, Bolan avait reconnu le célèbre déguisement. Les Renardes étaient mondialement connues; elles représentaient la sensualité et le désir; elles occupaient la page centrale du journal masculin *Le Renard* et tenaient lieu d'hôtesses dans les clubs privés du journal, appelés des Tanières. Elles étaient le symbole d'une gigantesque entreprise vouée aux divers appétits virils. Devenir une

Renarde lorsqu'on était cover-girl ou jeune comédienne était un moyen sûr pour se faire remarquer en haut lieu. Bolan et plusieurs millions d'anciens combattants du Viêt-Nam connaissaient bien les Renardes pour les avoir longuement observées, affichées sur les murs de tous les baraquements du Sud-Est asiatique.

Elle se pencha en avant pour écraser la cigarette. Le manteau tomba de ses épaules. Elle poussa un soupir et laissa le manteau là où il était. Il commençait à faire bon dans le petit cockpit de la Ferrari. Repliant soigneusement le manteau, elle le remit derrière leurs sièges. Puis elle se tourna de nouveau vers Bolan en repliant une jambe sous elle. Bolan observa cette longue étendue de peau douce, puis se remit à fixer la route.

— On regarde mais on ne touche pas, fit-elle en reprenant la phrase célèbre d'un vieux comique du vaudeville. C'est la règle dans les Tanières. Un aiguillon supplémentaire pour les membres.

— Comment sont les règles pour les nanas de la Mafia ? demanda doucement Bolan.

Elle lui lança un coup d'œil enflammé mais sa voix resta calme.

— Vous pouvez me croire ou non mais c'était la première fois que je suis allée là. Je savais évidemment ce qu'était M. Aurielli mais il faut comprendre… Ici c'est presque une distinction sociale. Je ne le connaissais pas vraiment, je ne l'ai connu que cet après-midi.

Bolan guettait les panneaux routiers, essayant de se réorienter.

— O.K., fit-il d'une voix distraite.

— J'étais en représentation, expliqua-t-elle. Cela fait partie de notre contrat. Nous devons parfois travailler à l'extérieur. Pas… euh, pas comme vous pourriez le croire.

— Ah.

— Les relations publiques. Les Renardes sont souvent présentes lors d'une soirée privée. C'est de la bonne publicité, c'est du moins ce qu'on nous dit. On nous voit plus comme ça.

Elle jeta un coup d'œil moqueur sur son costume.

— Si cela est possible.

— D'accord.

— Vous voulez que je continue ou pas ?

— Mais je vous écoute, fit Bolan qui essayait aussi de se situer sur une carte de la ville.

— M. Aurielli fait - faisait - partie des membres de la Tanière de Chicago. Vous ne pensez tout de même pas que je le verrais comme ça si c'était par amitié, non ? En plein après-midi ? Je me trouvais là pour servir d'hôtesse. Une conférence d'affaires, m'a dit M. Aurielli. Mais je n'y ai vu aucun autre homme d'affaires et je commençais à me douter de ma position lorsque la fusillade a éclaté. Un homme, le barman il me semble, venait de prendre mon manteau et il partait le ranger. Lorsqu'il a entendu le premier coup de feu, il a couru à l'arrière de la villa. Je suis allée jusqu'à la fenêtre et à ce moment-là les coups de feu arrivaient de tous les côtés. J'ai vu M. Aurielli et deux autres hommes allongés dans l'allée. J'ai paniqué. Je suis sortie… J'ai vu que les hommes de l'étage supérieur tiraient sur la maison voisine. J'ai entendu crier quelque chose sur Bolan… et je me suis mise à courir. Puis la voiture a pris feu et elle a explosé. Je ne sais pas pourquoi j'ai couru vers vous. Je pense que c'est parce que je savais instinctivement où je devais aller.

Bolan lui jeta un rapide coup d'œil et remarqua le sourire plein d'humour qui effleurait ses lèvres.

— Je suis une romantique doublée d'une prudente ingénue, fit-elle. Je venais de comprendre que je me trouvais seule avec… avec - cet abominable personnage dans une espèce de planque. J'étais déjà paniquée. Je crois que j'ai eu le sentiment que le Prince Charmant était venu me tirer de mon mauvais pas. J'ai perdu la tête et j'ai cavalé jusqu'au Prince.

— Qui n'a rien de charmant, commenta ironiquement Bolan.

— Vous m'avez quand même emmenée avec votre destrier blanc, remarqua-t-elle doucement.

— Qui pourrait aussi bien se transformer en cercueil blanc.

— Je pense que je savais tout de même ce que je faisais, murmura-t-elle. Nous, les filles de la Tanière, nous parlions de vous l'autre soir. Il y avait eu cette émission sur la quatrième chaîne en direct de New York et nous évoquions vos… batailles. Quelqu'un a dit que jamais vous ne viendriez ici. Les gens d'ici sont un peu dérangés, vous vous en êtes sûrement rendu compte. Ils semblent s'enorgueillir du fait que Chicago soit la capitale du crime organisé. Enfin, je suppose que tout cela me trottait encore dans l'esprit et quand j'ai entendu cet homme sur le toit qui criait votre nom, j'ai

foncé. Mais je n'étais sûre de rien avant de vous voir avancer vers la voiture dans ce collant noir. Tout est tombé en place; l'Exécuteur était bien venu à Chicago après tout.

— Apparemment juste à temps, fit Bolan.

— J'avoue que c'est exactement ce que j'ai pensé. C'est terriblement égocentrique, je sais. Malgré tout, vous m'avez sauvé la vie là-bas.

— Pas précisément, non.

— Comment ?

— Ecoutez, je vous crois, dit Bolan. Je pourrais aussi bien ne pas vous croire mais je suis obligé de marcher avec vous et vous avec moi. A présent réfléchissez bien et répondez-moi. Combien de personnes savaient que vous alliez dans cette baraque avec Aurielli ?

Elle écarquilla les yeux.

— Mais plein de gens. J'étais en représentation. Je vous l'ai expliqué. J'y suis allée pour…

— D'accord. Mais mettez-vous à la place de la Mafia. Ils vont se rendre compte qu'il manque une certaine fille. Ils vont se demander ce qu'il lui est arrivé et s'il n'y a pas d'association à faire avec Bolan. Ces types n'en ratent pas une. Ils sont tout aussi forts que les meilleurs flics lorsqu'ils examinent des faits. Ils connaissent leur métier et ils ne sont pas tendres lorsqu'ils le pratiquent. Tôt ou tard ils vont se poser des questions au sujet d'une certaine Renarde. Si jamais ils croient une seconde que la jeune fille en question a aidé à organiser la petite boucherie là-bas, ses jours sont comptés. Vous commencez à comprendre ?

Elle ne comprenait que trop bien. Sa façade sophistiquée craqua.

— Oh ! la la ! C'est donc cela lorsque vous m'aviez dit : reculer pour mieux sauter !

— Précisément.

— Mais qu'est-ce que je vais faire maintenant ? fit-elle d'une petite voix. Y retourner ?

Bolan secoua la tête.

— C'est trop tard. Les flics sont déjà là-bas en force. Non, il faut continuer. Il faut que nous vous établissions une histoire. Vous avez

paniqué et vous avez foncé. Un type vous a pris en stop et vous êtes retournée en ville. Vous…

Elle le fixait avec désespoir.

— Qu'y a-t-il ?

— Ça ne marchera pas, fit-elle d'une voix misérable. Ils m'ont vue. Je les ai vus me regarder de la fenêtre de la cuisine. Ils ne pouvaient pas ne pas savoir où j'allais.

— Et merde !

— Vous pourriez peut-être me déposer devant un commissariat, suggéra-t-elle timidement. Je leur demanderais asile.

— Cela ne vous vaudra rien, dit Bolan en secouant la tête. Pas si vous avez ces mecs à vos trousses.

— Alors déposez-moi chez moi, répliqua-t-elle crânement. Je vis à Elmhurst. Je téléphonerai au club, je leur dirai ce qu'il s'est passé et je ferai comme s'il n'était rien arrivé. Si les gangsters viennent me voir, je leur dirai la vérité et ils n'auront qu'à aller se faire voir ailleurs si cela ne leur plaît pas.

Cela ne plaisait guère à Bolan en tout cas. Ses traits étaient assombris par ses soucis.

— Et merde, et merde, et merde !

Il se souvenait d'une fille tout aussi jolie, tout aussi innocente, cruellement torturée et abandonnée à la morgue de New York. Il pensait à une fabuleuse et merveilleuse actrice française qui avait voulu lui donner le Ciel et qui n'en avait récolté qu'une part de son Enfer. Il se rappelait une courageuse petite exilée cubaine qui avait donné son sang à Miami et qui était morte avec une torche à souder collée aux seins. Il voyait défiler les fantômes de toutes celles qu'il avait touchées.

Il adressa un triste regard à cette future candidate.

— Que cela vous plaise ou non, ma petite, vous faites partie de mon univers maintenant.

C'était exactement ce dont Bolan avait besoin pour lui compliquer la vie. Un allié sans défense. Il donna un violent coup de volant et quitta Lake Shore Drive pour une artère est-ouest. Il venait de retrouver son chemin.

Ces circonstances inattendues exigeaient diverses modifications dans le projet guerrier de Bolan.

CHAPITRE III

— Nom de Dieu, Pete, où étais-tu ? Je te cherche partout !

Le roi des remorqueurs, Pietro D. (Pete the Hauler) Lavallo fixa son « vice-président » d'un regard supérieur et légèrement méprisant.

— Pendant que tu me cherchais, moi je faisais une affaire.

Il se dirigea jusqu'à son grand bureau et s'affaissa lourdement dans son fauteuil directorial.

— Alors, crache tout, Rudy. Qu'est-ce que c'est ton problème ?

Rudy Palmer (né Colombo Palmeiri) se dandina inconfortablement devant le bureau de son patron, les yeux rivés sur le mur derrière ce dernier.

— Je ne sais pas exactement comment te l'apprendre, Pete. J'ai de mauvaises nouvelles.

— Dis toujours, je verrai bien, Rudy.

— Louis Aurielli est mort.

— Tu as bien dit *mort ?*

— Ouais. Il est mort, Pete.

Les yeux de Pete the Hauler se voilèrent et il tenta d'assimiler cette nouvelle. Pourtant il n'en croyait pas ses oreilles.

— Merde, je lui avais dit. Je lui ai dit que ses douleurs indiquaient bien quelque chose. Alors il est mort ?

Il claqua des doigts.

— Comme ça ?

— Mais non ! s'écria Palmer. Pas comme ça ! Il s'est fait flinguer la cervelle à Lakeside. Lui et une douzaine de ses hommes. City Jim a dit qu'il y avait des corps dans tous les sens. Tous truffés de plomb.

Lentement, Lavallo repoussa son fauteuil et se leva. Il ouvrit tout doucement un tiroir et en sortit un immense 45 automatique dont il vérifia le chargement avant de le poser sur son bureau. Il se dirigea jusqu'à la fenêtre et fixa le grand ensemble de dépôts qui entourait le bâtiment moderne d'administration. Lorsqu'il parla, sa voix était à peine audible.

— Que vient faire City Jim là-dedans ?

— Y'a la moitié de la préfecture de Chicago à Lakeside. Voilà ce qu'il vient y faire. Il a dit de te dire…

— Lui-même ? grinça Lavallo en se retournant violemment. Tu veux dire qu'il a téléphoné personnellement ?

— Lui-même, oui. Laisse-moi te raconter, Pete.

Palmer prit une seconde pour allumer une cigarette. Après une première bouffée il se mit à expliquer rapidement.

— Te souviens-tu d'un gars de la villa qui s'appelle Johnny Vegas ? Un grand gringalet qui fait des tours avec des cartes ?

— Raconte ! hurla Lavallo. Qu'est-ce qu'il s'est passé là-bas ?

— Ce Johnny Vegas est le seul survivant. Il dit que c'était Bolan. Il s'est trouvé face à face avec ce fumier et…

Lavallo venait de saisir un lourd cendrier et l'avait projeté rageusement sur le mur en face de lui où le cendrier éclata violemment en délogeant une plaque en bronze.

— Calme-toi, Pete ! s'écria Palmer. Ecoute donc ce que j'ai à te dire !

— Bon, bon, j'écoute.

Lavallo prit ensuite le 45 et l'enfonça dans la ceinture de son pantalon.

— Je t'écoute ! Allez, allez !

— Johnny Vegas a dit que Bolan voulait te transmettre un message. C'est pour cela que City Jim a téléphoné personnellement. Il a dit que tu devrais t'absenter et en vitesse. Bolan a laissé une de ses médailles, tu sais, sa carte de visite. Il a dit à Johnny de te la donner parce que tu es le prochain sur sa liste.

Lavallo cligna nerveusement les yeux.

— Cette espèce de con, marmonna-t-il. De quel droit me donne-t-il des… pour qui se prend-il ?

— Qui ? City Jim ? Il n'essaie que de…

— Mais non, petit con ! Je parle de ce trou du cul ! hurla Lavallo. Où se croit-il ? Encore à New York ? Il ne peut pas faire ce genre de trucs ici à Chicago, il ne le sait donc pas ?

— Mais j'ai bien peur qu'il l'ait déjà fait, Pete, annonça judicieusement Palmer. Ce type est un fou, tu le sais. On ne peut pas prévoir ce que feront les fous. Et il est probablement drogué jusqu'aux yeux; ils le sont tous, ces gars du Viêt-Nam. Ils se

shootent trois ou quatre fois par jour, ils en perdent la tête. Je pense que tu devrais…

— Oh ! ta gueule, marmonna Lavallo. Je dois réfléchir. Merde, je ne suis même pas encore habitué à la pensée de la mort de Lou. Laisse-moi penser.

— Je dois d'abord te dire encore un truc. J'ai fait chercher Nicko et Eddie. Je leur ai dit de rassembler un groupe de gars pour t'escorter jusqu'à chez toi. Je ne veux pas que tu prennes des risques avec ce con dans les environs.

— Ouais… bon… d'accord.

Lavallo regardait la fenêtre mais il ne voyait rien.

— Si City Jim rappelle, tu le remercieras. Je lui suis reconnaissant de s'être donné du mal personnellement.

Palmer partit jusqu'à la porte, s'y arrêta et se retourna pour examiner son patron.

— Il y avait une nana avec Louis quand il s'est fait descendre, annonça-t-il doucement.

— Ça ne m'étonne pas.

— Elle a disparu. Le chef cuisinier dit qu'il l'a vu cavaler vers Bolan pour le retrouver. Il a dit qu'elle savait exactement où elle allait.

Le menton de Lavallo tremblait un peu.

— J'ai dit à Lou que ces nanas finiraient par le tuer, dit-il. Un homme de cinquante-cinq ans ne doit pas se conduire comme un play-boy de vingt-cinq. Je lui avais dit que ses douleurs voulaient dire quelque chose.

— Mais le fait est que…

— Je connais les faits ! hurla Lavallo.

— En tout cas, je vais dire à une équipe d'enquêter sur la chose.

— Fais ça, Rudy. Et dis-leur de m'amener cette pouffiasse. Je veux lui parler personnellement.

— Je pensais bien que tu y tiendrais, fit Palmer en quittant le bureau.

Il referma doucement la porte entre leurs bureaux voisins.

Caressant distraitement le 45, s'affaissant contre son bureau, Lavallo fixa la fenêtre d'un regard aveugle. Le choc, la colère, la peur et l'incrédulité se lisaient sur son visage. La tristesse aussi car Louis

Aurielli avait été un ami, un compagnon depuis de longues années. Ensemble ils avaient gravi les différents échelons de la gloire au cœur de la Famille et avaient atteint les sommets de la gloire. Ils avaient agi et regardé agir et, à présent, Lavallo se sentait esseulé, exposé, nu. Et pourquoi ? Parce qu'un imbécile de sergent leur faisait la vendetta. Louis Aurielli ne l'avait même pas connu, ce sergent. Pas plus que Lavallo. Qu'en avaient-ils à faire ?

Il y avait eu cette tuerie à Miami Beach, oui. Certains hommes de Chicago y étaient restés mais Lou et Pete se trouvaient alors à des centaines de kilomètres. Ils ne lui en avaient pas voulu. Pas vraiment. C'était aux hommes de la rue, aux simples soldats de s'occuper de ce con au collant noir; ils étaient payés pour cela. Pas Lou. Pas Pete. Pourtant Lou était mort et Pete s'inquiétait.

Il n'y avait pas de justice.

Il faudrait y remédier maintenant. On ne pouvait pas tuer impunément les amis de Pete Lavallo. Personne n'en avait le droit, même pas Mack Bolan.

Lavallo resta longtemps assis sur son bureau, se souvenant du passé, se posant des questions, injuriant Bolan. Il se rendit enfin compte que le soleil s'était couché et qu'il faisait nuit. Il se dirigea jusqu'à la fenêtre et tira les rideaux, revint à son bureau et poussa sur l'un des boutons de son interphone. Du fin fond du labyrinthe des dépôts une voix lui répondit nerveusement.

— Le type de Rockford est arrivé ou pas ? demanda Lavallo.

— Pas encore, M. Lavallo.

— Pour qui se prend-il, ce con ? grinça Lavallo. Je lui ai dit seize heures et il est déjà dix-sept heures passées.

— Il y avait de la tempête sur l'Interstate 90, monsieur. Près de Belvidere. Il a pu y rester bloqué.

— Foutez-moi la paix avec vos tempêtes de neige ! Lorsqu'il arrivera, si jamais il arrive, vous lui direz que j'annule son contrat. Dites-lui qu'on ne travaille pas chez Lavallo et Aurielli si on n'est pas capable d'arriver à l'heure la première fois.

— Mais il a pris cinquante camions en leasing pour cette affaire, M. Lavallo. Je ne pense pas que nous puissions annuler son contrat si arbitrairement. Surtout s'il y a cas de force majeure.

— Arbitrairement ? Qui dit arbitrairement ? Dites-lui que son contrat est déchiré et s'il vous parle d'un cas de force majeure, demandez-lui ce qu'il pense d'une clé anglaise à travers la gueule. Aucun petit transporteur à la con ne va se payer la tête de L & A, pas plus que vous en me causant de choses arbitraires. C'est bien compris ?

— Oui, monsieur. Je lui dirai de se les carrer, ses camions.

— C'est ça !

Lavallo coupa la communication et s'installa rageusement dans son gros fauteuil. Rudy Palmer ouvrit alors la porte.

— Le convoi est en bas, Pete, dit-il calmement. Rentrons chez toi.

— Je vais pisser d'abord. Tu peux descendre, je t'y rejoindrai. Est-ce que quelqu'un a prévenu Mme Aurielli au sujet de Lou ?

— On essaie de la retrouver, répondit stoïquement Palmer. Elle se trouve en général à Nassau à cette époque.

— Si elle n'y est pas, essaie cet hôtel à St.-Thomas, elle s'y plaît aussi. Allez, vas-y, Rudy. Je descendrai tout de suite.

Palmer se retira en refermant la porte. Lavallo esquissa un sourire et prit le téléphone. Quelques instants plus tard il obtint son numéro.

— Bonjour, John ? Ici Pete Lavallo. Vous vous souvenez, Transit L & A ? Dites, l'un de mes… euh, collaborateurs vient de me quitter. Vous souvenez-vous, la semaine dernière, je vous ai parlé d'un don important pour votre campagne électorale ?

Une voix précise grésilla une réponse.

Lavallo sourit largement et répondit :

— Oui, mais ce n'était qu'une goutte d'eau, je ne la compte même pas. Moi, je parlais d'un don vraiment important. Dites-moi, votre fils… Ah, John Junior, n'est-ce pas ? Ecoutez, je sais comment il pourrait reprendre à très bon marché les contrats sur cinquante gros remorqueurs.

Il écouta la réponse, ravi. Lavallo sourit encore plus largement.

— Mais bien sûr, c'est le meilleur moyen pour apprendre le métier. Demandez à John Junior de passer me voir demain matin, hein ? Nous verrons ce que nous pourrons faire.

Il y eut encore un grésillement plein de gratitude.

— Mais n'en parlons même plus, John. Etre amis, c'est chercher à se rendre service les uns les autres.

Raccrochant alors, Lavallo observa ses doigts en souriant cyniquement. La ruine d'un homme faisait la fortune d'un autre. Qu'avait-il à foutre d'un petit merdeux de Rockford ?

Il passa son manteau, vérifia encore le chargement du 45 qu'il mit dans sa poche, jeta un coup d'œil autour de lui et sortit. Pensant de nouveau à Aurielli, il comprit que la mort de son ami ne deviendrait tangible que lorsqu'il l'aurait vu dans son cercueil, tout prêt pour les pissenlits. En attendant il fallait bien continuer à vivre. Les affaires étaient les affaires et ne souffraient pas qu'on les délaisse. Il caressa la crosse de son arme. Oui, il fallait continuer à vivre.

Il descendit rapidement l'escalier. Le petit bâtiment administratif était tranquille et désert. Employer tant de personnes et les voir se barrer comme des rats à dix-sept heures agaçait toujours Lavallo. On penserait qu'ils s'intéresseraient davantage à leur travail. Après tout, ils en vivaient, non ? Peut-être les secouerait-il un peu. Cette idée lui plut et il avait retrouvé une partie de sa bonne humeur lorsqu'il arriva dans le hall.

La mort de Louis l'avait sérieusement démoralisé. Il était content d'abandonner ses pensées sinistres. Lorsqu'il devenait nerveux, ses ulcères se manifestaient rageusement et ce n'était pas le moment. Pas du tout.

Rudy Palmer était assis sur la dernière marche, il attendait son patron en renouant un lacet. La bonne humeur de Lavallo s'améliora. Rudy n'avait pas inventé la poudre, surtout en affaires, mais il était réconfortant. Dire que Bolan était drogué ! Si seulement cela aurait pu être vrai, quelle chance ! Cependant c'était faux. Bolan était ce que Lavallo avait vu de plus dangereux au monde. On ne pouvait pas l'ignorer comme un drogué. Rudy, l'un des meilleurs tueurs du milieu, s'était calmement assis au bas de l'escalier pour attendre son patron.

Il y avait toute une cohorte d'hommes de main qui attendaient dehors pour le raccompagner chez lui. Même si Bolan se trouvait à Chicago, il ne pourrait rien contre Pete Lavallo.

— Allons-y, allons-y, grogna-t-il en passant Palmer.

Il était presque à la porte lorsqu'il se rendit compte que Rudy ne le suivait pas. Il se retourna en disant :

— Alors, tu pionces ?

Puis il remarqua la tache sombre aux pieds de Rudy Palmer et il se dit que sa position était drôlement curieuse. Il se rapprocha vivement de Palmer et le secoua par l'épaule. Sa tête se renversa doucement, les yeux fixes et ternes, son cou était tranché mais le sang ne coulait plus de la blessure béante. Les restes de Rudy Palmer tombèrent doucement à ses pieds.

Lavallo se redressa, esquivant le cadavre. Il fouillait dans la poche de son manteau et fonçait vers la porte avant même de s'en rendre compte.

Ce fut à cet instant qu'un homme de haute taille en collant noir se détacha de l'ombre. Il dirigeait un méchant pistolet noir muni d'un silencieux sur la tête de Pete the Hauler et il souriait cruellement. Lavallo s'immobilisa brusquement mais il continua de fouiller dans sa poche, cherchant le 45.

Il vit deux flammes jaillir du silencieux, il entendit deux sifflements mats et il sentit deux projectiles traverser l'épaisseur de son manteau. Il retira vivement sa main de sa poche et vit les deux sillons rougissants qui en creusaient le revers.

Deux mots, aussi secs et définitifs que les balles brûlantes, lui parvinrent :

— Bouge plus.

Lavallo cessa de bouger mais il ne put contrôler les réactions de son estomac. Ses ulcères dansaient la java. Il toussota nerveusement et demanda :

— Bolan ? C'est toi Mack Bolan ?

— Tu as bien reçu le message que je t'ai laissé à Lakeside, Lavallo ?

— Evidemment. Bien sûr je l'ai eu. Mais j'en ai un pour toi aussi. Il y a toute une équipe derrière cette porte. Ils peuvent te voir, Bolan. D'ailleurs ils te regardent en ce moment.

— Tu rêves, lui répondit la voix glaciale.

Lavallo risqua un regard à travers la porte vitrée du hall. Il n'y avait pas de voitures qui l'attendaient, il n'y avait personne. Il dit :

— Ecoutez, Bolan, moi, je…

— Je sais, tu n'as rien contre moi. C'est gentil, je suis touché. Rudy a renvoyé tes hommes. Il n'y a plus que toi et moi. Enlève ton manteau, laisse-le tomber à terre et repousse-le du pied.

Lavallo suivit minutieusement ces instructions. Ce regard froid et insistant le terrorisait. Dans son estomac la tempête faisait rage. Extérieurement il était détendu, presque aimable.

— Si tu étais venu pour me tuer, tu l'aurais déjà fait. Alors que me veux-tu, Bolan ?

— Il y a une fille, lui dit l'homme en noir. Une fille que je tiens à garder en vie. Et bien portante. Souviens-t'en. C'est ta propre responsabilité. S'il lui arrive quelque chose, il t'arrivera aussi quelque chose. Penses-y. On la coupe, je te coupe. On la brûle, je te brûle. On la laisse tranquille, je te laisse tranquille. Disons qu'on fait un marché. Tu marches avec elle, Lavallo, que ce soit dans la vie ou dans la mort. Souviens-t'en.

Le roi des transporteurs humecta nerveusement ses lèvres avant de répondre :

— Tu parles de la gonzesse qui accompagnait Lou. Louis Aurielli.

— C'est ça. Elle est arrivée là-dedans par hasard, Pietro. Une bêtise, quoi. Il ne faudrait pas que cela prenne des proportions désagréables. Maintenant retourne-toi et remonte.

— Je ne comprends pas, s'écria Lavallo. Tu m'échangerais, moi, contre une seule petite garce ?

— C'est un jour de solde, répliqua Bolan. Normalement je l'échangerais contre une centaine de types de ton espèce. Allez, remonte avant que je ne change d'avis.

Lavallo se retourna et grimpa lestement les marches. Arrivé en haut, il s'arrêta pour examiner les blessures à sa main et il essaya vainement de calmer son estomac enragé avant de regagner son bureau.

Peut-être Rudy ne s'était-il pas trompé. On ne pouvait pas agir de la sorte à Chicago. Bolan se croyait-il encore à New York ou ailleurs ? Pensait-il pouvoir rétamer Chicago ?

Lavallo dépassa son propre bureau pour entrer dans celui de Palmer. Il fallait parler à City Jim. Il fallait dire à ces cons de flics de se démerder pour coincer Bolan.

Il s'affaissa dans le fauteuil de Palmer et fouilla les papiers éparpillés sur le bureau. Qui est-ce que Rudy avait-il mis sur le coup ? Quelle équipe s'occupait-elle de cette nana ? City Jim. City Jim était le premier à joindre. Non, d'abord il fallait savoir quelle équipe et annuler les ordres de Rudy. Sa vie en dépendait; Bolan le lui avait expliqué.

Frissonnant, Lavallo continua frénétiquement ses recherches. Nom de Dieu ! Il ne voulait pas crever à cause d'une petite garce sans importance. Oh, mon Dieu, non ! Il fallait faire descendre ce drogué en collant noir. Il irait jusqu'au bout de ses menaces. Lavallo en était persuadé. Il ferait exactement comme il avait dit. Il faudrait en parler au Conseil. Il faudrait en discuter avec les grands patrons. Mais était-ce intelligent ? Pourrait-il ignorer leurs ordres ? Il le faudrait et pourtant il était persuadé qu'on lui dirait :

— Amène-nous la petite, Pete the Hauler, et nous déciderons de ce qu'il convient de faire.

Le roi des remorqueurs se leva brusquement, les mains plaquées sur la bouche, puis se précipita dans les lavabos. Ah ! ces ulcères de merde ! Et ce Bolan à la con ! Et ces putes qui courent après les hommes d'un certain âge ! Pourquoi ?

Il atteignit les lavabos juste à temps et il put y vomir sa rage, ses regrets, son avidité et sa peur. Surtout sa peur.

En fait, Pietro Lavallo ne souffrait pas de ses ulcères; il était miné par sa propre pourriture.

CHAPITRE IV

Alors que la nuit enveloppait l'immense ville sur les rives du lac, deux tempêtes se préparaient. La première, de vent, de neige et de froid, arrivait du nord-ouest. La seconde se gonflait dans la ville même, grâce à une nuée de fonctionnaires affolés, de policiers en furie et de citoyens indignés.

A l'hôtel de ville, City Hall, il y avait une activité intense dans les bureaux du maire et du préfet de police. Les brigades anti-manifestations avaient été envoyées dans les rues en civil, les patrouilles renforcées et des forces motorisées déployées dans divers emplacements stratégiques.

Dans cette ville obnubilée par sa propre personnalité, les animateurs des diverses chaînes interrompaient leurs émissions pour signaler la disparition de certains personnages connus et redoutables qui avaient pour noms Sammy le Salaud, Freddy la Fouine, Torpedo Tommy et d'autres. Deux des chaînes de télévision avaient changé leur programme pour passer des documents sur un certain Mack Bolan.

L'Exécuteur était arrivé à Chicago et la ville le saluait. L'autre tempête, celle qui arrivait du nord, n'attirait aucun commentaire, sinon les râles du personnel affecté au dégagement des voies publiques.

Dans un salon particulier au-dessus d'une taverne de Michigan Avenue, il y avait un groupe d'hommes tranquilles qui préparaient leur propre tempête. Surnommés « Les Quatre », ces hommes représentaient les forces principales qui maintenaient à Chicago, et dans les environs, une ambiance parfaite pour le crime organisé. Les membres s'appelaient respectivement *City, Labor, Industry* et *Syndicate.*

Lors de cette rencontre, ils définirent les diverses responsabilités, les actes nécessaires et l'effort à fournir pour mener à bien la guerre qui se préparait. A partir de ce salon on expédia au front des généraux aux noms bizarres, suivis de troupes aux talents étranges. Et l'on désigna un général suprême, un commandant en chef agissant au nom du Conseil.

Ce seigneur de guerre se nommait Lawrence « Turkey » Rossi, plus connu sous les pseudonymes « Larry Turk », ou, plus simplement, « Turk ». Dans l'argot de la Mafia le mot « Turkey » désigne le supplicié, torturé au-delà des limites humaines mais qui ne perdra pas connaissance avant l'instant de sa mort. Les bourreaux doivent développer leurs talents et Larry Turk avait reçu son surnom parce qu'il était arrivé à dépasser en cruauté et en ingéniosité tous ses confrères. Grâce à ses dons, il avait rapidement gravi les échelons du milieu.

Diriger l'effort contre Bolan était un véritable couronnement pour l'ambitieux Lawrence Rossi qui, à quarante et un ans, avait déjà fait plusieurs séjours dans les pénitenciers de l'Illinois, la *State Prison* et *Joliet.* Il devait se dire que tous les espoirs lui étaient permis et que les chemins de la gloire s'étalaient devant lui.

Cependant, le tortionnaire allait apprendre lors de la tempête que les plus belles voies sont toujours à double sens. Même à Chicago.

Bolan entra dans la chambre du motel et déposa ses paquets sur une petite table près de la porte. La pièce n'était éclairée que par la lumière qui provenait de la salle de bains et par la luminosité de l'écran de la télévision.

La fille était étalée sur le ventre en travers du lit. Accoudée, elle fixait le petit écran et ne s'était couverte que d'une simple serviette qui moulait amoureusement sa croupe. Le déguisement de Renarde gisait au pied du lit sur un porte-bagages.

Bolan observa un instant la courbe de la serviette, puis il détourna le regard pour fixer lui aussi la télévision. Il y vit son propre visage, dessiné par un technicien de la police, et il entendit une voix en fond sonore qui relatait les derniers exploits de l'Exécuteur à New York.

La tête blonde se tourna vers lui et elle le fixa par-dessus une belle épaule qui captivait avec charme les lueurs de l'écran. Sa voix, lorsqu'elle lui parla, était empreinte d'une certaine réticence.

— Je pensais que vous m'aviez abandonnée. Je m'apitoyais sur mon sort.

— J'ai dû aller voir un type, expliqua Bolan.

— Oui, je sais.

Un voile étrange obscurcit ses yeux lumineux.

— Ils viennent de parler de… du type… dans cet ensemble de dépôts. Ils ont dit qu'il y avait un rapport avec Lakeside. C'est vrai ?

— Oui, dit-il en lançant une boîte sur le lit. Regardez si c'est la bonne taille.

Elle ignora la boîte. Son regard était toujours aussi sombre.

— Vous lui avez vraiment tranché la gorge ?

Bolan haussa les épaules.

— Il est mort, marmonna-t-il avant de partir dans la salle de bains. Habillez-vous, cria-t-il avant de refermer la porte.

Evidemment qu'il lui avait tranché la gorge et il avait rempli de plomb une douzaine d'autres aussi. Il avait remarqué le regard de cette belle fille, ce regard fixe qui était précurseur de l'horreur et de la révulsion. Il ne s'était jamais habitué à ce qu'on le regarde de cette façon. De plus, il ne s'y habituerait jamais. Pourtant c'était bien normal, non ? Il le méritait.

Il fallait bien qu'il y ait des bouchers et c'était le sort de Bolan. Un gars avec un don pour les chiffres devait s'appliquer aux mathématiques, un danseur devait danser, un chanteur chanter et un exécuteur… Bolan savait ce qu'il avait à faire. Il connaissait ses talents et personne ne le détournerait de son devoir d'un simple regard révulsé. Il lui faudrait plus que cela.

Abandonnant ces pensées sinistres, il se dévêtit pour prendre une douche. Il accrocha la gaine du Beretta sur le porte-serviettes près de la douche et se glissa sous le jet cinglant. Il y resta un bon moment, le visage tourné vers les aiguilles d'eau, les yeux fermés, respirant par la bouche, jouissant de ce massage aquatique. Il se rendit enfin compte que la porte était ouverte et qu'on l'observait.

Ses yeux étaient pleins de nuances agréables et c'était le regard d'une Renarde qui caressait son corps. Elle tenait un pot de crème démaquillante et ne portait que le dessin du renard entre les seins.

— Merci d'avoir pensé au démaquillant, dit-elle doucement.

— Je vous en prie, répondit-il au bout d'un moment.

— Je vous laverais le dos si vous me démaquillez.

— Marché conclu, fit-il et il l'attira sous la douche.

Elle l'entoura de ses bras et leur corps se rencontrèrent avec un frisson d'anticipation. De ses lèvres elle lui caressa l'épaule et

murmura :

— Je m'appelle Jimi James. Autant me présenter avant.

Il glissa les mains le long de son dos soyeux en répondant :

— Je suis ravi de faire votre connaissance, Miss James. Moi, je suis toujours Mack Bolan.

— J'en suis heureuse, murmura-t-elle. J'en suis tellement heureuse.

Leurs lèvres se rencontrèrent et Bolan comprit à quel point elle en était heureuse. Lui aussi. Il pouvait supporter l'horreur qu'il inspirait mais il n'aurait jamais pu se passer de cela.

La répulsion avait cédé la place au désir, la tendresse avait repoussé la violence. Mack Bolan et Jimi James s'enlacèrent sauvagement et, tandis que la tempête se gonflait au-dessus de leurs têtes, ils vécurent en douceur leur propre orage.

On pouvait lire *Communications, Ltd* sur la porte. A l'intérieur il y avait plusieurs rangées de bureaux-cellules avec le téléphone et d'autres appareils, tous essentiels aux besoins d'un bookmaker. De cette salle, les bookmakers de Chicago couvraient tous les événements sportifs américains, aussi bien les courses que les matches. Ce soir la salle était convertie en quartier général pour faire la guerre à Bolan. Plusieurs douzaines d'hommes parlaient au téléphone, communiquaient les nouvelles et transmettaient les ordres de chaque équipe.

Larry Turk, entouré de quelques lieutenants, se trouvait dans une grande cellule au fond de la salle lorsqu'un de ses hommes annonça :

— Voilà Pete the Hauler.

— Qu'est-ce qu'il vient foutre… marmonna le Turk.

Il coinça un cigare entre ses lèvres et l'alluma pendant que le grassouillet Lavallo traversait le Q.G.

Lavallo était un peu hors d'haleine lorsqu'il arriva dans la grande cellule. Il fit un petit signe de la main en disant :

— Salut, Turk. Ça marche ?

— Assez bien, même très bien, M. Lavallo. Nous pouvons vous être utile ?

Turk lui signifiait ainsi que sa présence n'était pas essentielle.

— Non, ce n'est pas ça, avoua Lavallo. Je suis trop nerveux pour rester en place. Je pensais peut-être pouvoir vous donner un coup de main.

Turk observa un instant le plafond. Il y avait de quoi réfléchir. Pour le moment c'était lui le commandant en chef. Demain, la semaine prochaine, un jour Pete Lavallo pourrait l'écraser comme un insecte. Il lui répondit enfin :

— Merci, M. Lavallo, mais il ne se passe pas grand-chose en ce moment. Je pense qu'il a dû se terrer quelque part.

— Je préfère attendre ici que passer mon temps ailleurs à me poser des questions, marmonna Lavallo en se calant dans un fauteuil.

Turk jeta un coup d'œil sur un lieutenant, puis il s'adressa à Lavallo :.

— Nous étions en train de revoir notre stratégie. Nous avons une équipe entière qui vous… qui vous suit, M. Lavallo. Si vous passez la nuit ici, dites-le-nous. On enverra ces gars dans un lieu plus utile.

Lavallo écarquilla les yeux.

— Personne ne me l'avait dit.

— Non, monsieur. C'était exprès.

— Mais j'ai mes propres gardes, répliqua le *caporegime.*

— Exactement, monsieur. Un double front. Le premier en évidence, le second insoupçonnable, même pour vous.

Ce fut Lavallo qui baissa les yeux le premier. Il gronda :

— C'est toi qui mènes le jeu, Turk. Euh, je ne resterai pas longtemps. Je venais voir comment ça se passait. Je vois que tu as les choses bien en main.

— Merci, monsieur. Si vous permettez, faites comme d'habitude, agissez normalement. Bolan a déjà essayé une fois ce soir. Nous pensons qu'il essaiera de nouveau. D'ailleurs, nous l'espérons. (Il claqua violemment les mains.) Et, paf ! on le coince, hein ?

— Je vois, fit Lavallo avec un sourire las. Mais on ne s'était jamais servi de moi comme appât; ça fait un effet curieux. (Il se leva lentement.) Qu'est-ce que tu fais pour trouver la fille ?

Turk haussa les épaules.

— La routine habituelle. Nous connaissons son nom, son adresse, ses habitudes. On connaît son dentiste et son

gynécologue. On a trouvé son père et sa mère, on a mis sur écoute leur ligne de téléphone dans le Montana. Ne vous en faites pas, M. Lavallo. Si elle fait surface, nous le saurons.

— Oui, mais n'oubliez pas que je porte un intérêt particulier à cette fille. J'ai des droits sur elle. Je veux savoir ce qu'il est arrivé avec Louis. Tu ne la touches pas avant que je ne t'en donne l'ordre.

— La seule chose qui me préoccupe c'est Bolan. Je ferai tout ce que je pourrais pour le coincer, M. Lavallo. Vous comprenez ma position. Après… (Turk poussa un soupir.) Elle est à vous.

Un homme avait quitté son téléphone et venait de rejoindre le groupe de chefs. Il attendait le moment pour interrompre. Turk lui lança un coup d'œil.

— Chollie Sanders, à la Neighborhood Protective, vient de m'appeler. Un de ses indicateurs, un gars qui tient une boutique pour dames sur West Washington Avenue, vient de l'alerter. Une heure trop tard mais il ne s'était rendu compte de rien avant de rentrer chez lui et de brancher la télé. La femme de ce type…

— Abrège, s'impatienta Turk. Donne-moi le tuyau.

— Eh bien, ce gars est entré dans la boutique au moment de la fermeture. Il a pris tout un ensemble pour une bonne femme, les dessous, tout. Il a indiqué la taille à la bonne femme et il l'a laissée tout choisir. (L'homme jeta un regard sur Lavallo.) C'était juste après l'incident à L & A.

Turk observait l'homme d'un regard insistant. Finalement il lui dit :

— Alors ?

— Alors ce type il ne s'inquiétait pas du prix ou du style. Il voulait simplement un ensemble complet. Et il a demandé la même taille que cette Renarde. D'après la description du type, ça pourrait bien correspondre. Grand, assez brun, portait des lunettes noires. Ils n'ont pas pu bien voir son visage mais il était habillé tout en noir. Même son manteau.

Turk se saisit du coude de l'homme et l'entraîna jusqu'à une grande carte de la ville qui était étalée sur son bureau.

— Allez, dit-il doucement. Fais un cercle là où se trouve cette boutique.

L'homme s'exécuta puis ajouta :

— Puis il pilotait une voiture de sport blanche. On n'a pas pu savoir la marque, ni le modèle, mais une de ces machines étrangères qui valent les yeux de la tête.

Turk se tourna vers Lavallo.

— Vous n'avez pas vu sa voiture ?

— Non.

— Il portait un manteau lorsque vous l'avez vu ?

— Non, fit le caporegime en secouant la tête. Je n'ai pas eu tellement le temps de regarder, on se tirait dessus. Mais il ne portait pas de manteau. Il était en noir pourtant.

— Je me demande pourquoi il fait une fixation sur le noir ? demanda un lieutenant. Il croit pouvoir nous flanquer la trouille ?

— Il porte du noir, annonça Turk d'une voix lugubre, pour la même raison que les commandos. Il travaille surtout de nuit et on ne le voit pas avant qu'il ne le veuille bien. Vous feriez bien de vous en souvenir.

— Sale clown ! cracha Lavallo.

— Non, je vous demande pardon, répliqua Turk, mais ce type est tout sauf un clown. Il faut pas le sous-estimer. (Il fixa un lieutenant.) Bon, Bernie, il se peut que nous ayons un indice, peut-être pas. A toi de l'apprendre.

D'un doigt épais, Turk traçait une ligne sur la carte.

— A mon avis, il a quitté le freeway ici en revenant de L & A. M. Lavallo nous dit que ça s'est passé vers dix-sept heures trente. Ça lui donnerait le temps de… Oui, bien sûr. Bien, je veux qu'on fouille chaque hôtel de ce quartier, les motels aussi. Vous savez tous ce qu'il faut faire.

— Il neige très fort en ce moment, commenta Lavallo. Je sais qu'on ferme les routes du Nord et qu'on se prépare pour une grande tempête tout le long du lac.

— Ce qui vous fait penser ? demanda Turk.

— Que ce que tu m'as dit tout à l'heure est parfaitement justifié. Je parie que ce mec s'est terré pour la durée de la tempête. Je crois que tes chances pour le retrouver sont d'un million contre une.

Turk esquissa un sourire avant de répondre :

— Vous avez sûrement raison, M. Lavallo. Mais on va quand même tout essayer.

— Tu vas tout essayer, précisa Lavallo. Moi, je vais rentrer et dormir pendant que tu joues ta chance.

— C'est ce que vous pourriez faire de mieux, monsieur, lui dit Turk.

Le *caporegime* s'éloigna rapidement, saluant les visages familiers sur son passage. Turk se retourna vers ses hommes avec un sourire satisfait.

— Bon, allez-y pour les hôtels. Il n'y a pas une tempête au monde qui m'empêchera de retrouver Bolan. On va le retrouver, Bernie. On va le retrouver ce soir.

Tout le monde ressentait les effets de l'orage sauf Larry Turk, car lui en était l'organisateur.

A son insu, Pete the Hauler faisait également quelques préparatifs.

CHAPITRE V

Assis en tailleur sur le lit, Bolan contemplait le corps de sa compagne somnolente. Il caressa doucement sa hanche en disant :

— Hé… marmotte… Il est l'heure de se réveiller.

Elle ouvrit à demi les yeux et le fixa à travers de longs cils soyeux.

— Je ne dors plus, fit-elle. Etes-vous un ange ?

— Pas exactement, dit-il en souriant. Je ressemble à un ange ?

Elle lui sourit et se retourna à demi.

— Pas du tout. Mais si je suis au ciel, vous devez être un ange.

— Zéro pointé. C'est plutôt l'enfer ici. Du moins ça le sera bientôt si on ne part pas.

— Mais je pensais… fit-elle en ouvrant largement les yeux.

— Que nous étions arrivés au port ? (Il secoua la tête.) C'était seulement un havre temporaire. Il faut partir et le plus vite sera le mieux.

Il quitta le lit et partit dans la salle de bains, en ressortant aussitôt avec ses vêtements.

— Vous êtes beau, dit-elle en l'examinant des pieds à la tête. Il devrait y avoir une loi qui oblige les hommes à se balader comme ça tout le temps. Ce serait plus marrant pour nous, filles.

— Ça c'est du MLF tout craché, fit Bolan en souriant.

Il retourna sa combinaison noire, exposant l'intérieur blanc, et commença à l'enfiler.

— Préparez-vous si vous tenez à venir. Je pars dans cinq minutes. Avec ou sans vous.

— Dans cinq minutes ! s'écria-t-elle en sautant du lit et courant vers la salle de bains. Je croyais que vous aviez fait une sorte de marché à mon sujet…

— Si on veut, répondit-il.

— Comment, si on veut ?

— Je ne sais pas si ce marché vaut grand-chose. Je pense qu'on y aura gagné quelques heures et peut-être semé la dissension dans le camp adverse. Mais on ne peut pas y compter.

— Mais nous sommes en sécurité ici, non ? Ils ne peuvent tout de même pas fouiller chaque chambre d'hôtel de Chicago, dites. Dites-moi.

Bolan sangla son harnais.

— Hélas, si. Ça fait partie du jeu. Je leur ai lancé un défi en pleine gueule. A ce moment-là je n'avais pas prévu… (Il coupa court sa phrase et rectifia son explication.) J'ai un peu modifié mon plan. Ce sont eux qui passeront à l'attaque maintenant, pas moi. Et ils fouilleront chaque hôtel et chaque motel de Chicago, oui.

— Mais qu'allons-nous faire ?

Elle sortit de la salle de bains et se dirigea vers les paquets que Bolan avait rapportés plus tôt. Ses yeux tombèrent sur le Beretta, puis en repartirent aussitôt.

Bolan enfila sa chemise et lui demanda :

— Mon pistolet vous fait peur ?

— C'est le premier que je vois de si près, fit-elle. Je ne savais pas que ça avait un aspect si… menaçant.

— Le terme serait plutôt « meurtrier ». Cette arme est un vrai chef-d'œuvre. Je l'ai achetée en France. J'ai retravaillé la détente; une pression de 1200 grammes, ce qui veut dire qu'au moindre courant d'air il commence à cracher. A trente mètres on peut placer huit balles dans une circonférence de cinq centimètres et il faut moins d'une seconde pour recharger. Les balles, des Parabellums 9 mm, font des dégâts dignes d'une mitraillette.

— Que cherchez-vous à me dire ? demanda-t-elle calmement.

— Je voulais simplement vous faire comprendre le danger. Si tout d'un coup je gueule « à terre », ça voudra dire qu'il faudra vous plaquer au sol comme un éclair, sans chercher à comprendre. Ça voudra dire aussi que le Beretta bien-aimé quitte son harnais, qu'il va semer la zizanie et je ne tiens pas à abîmer un corps que j'aime bien. Vous comprenez ?

— Compris, murmura Jimi. (Elle tira un carré de soie d'un sac en papier.) Sans blague ! fit-elle. Une culotte en forme de cœur. Mais où avez-vous acheté tout ça ?

— Ne changez donc pas de sujet, interrompit Bolan. Je veux que…

— J'ai aimé lorsque vous avez dit « un corps que j'aime bien », fit-elle d'une voix espiègle. Et ne vous inquiétez pas de me trouver devant vous en cas de bagarre. Criez « à terre ! » et je m'évanouirai. Ce serait rapide, non ?

— Pas sûr, dit Bolan. Je pourrais déjà être en train de recharger avant que vous ne soyez par terre. Lorsque je dis « à terre ! », voilà ce que je veux dire !

Il lui montra, s'exécutant comme un éclair. En un battement de cœur il se trouva plaqué au sol.

La fille cligna brièvement les yeux. Elle tomba à genoux et lui sourit moqueusement.

— Maintenant je sais où vous avez acquis votre souplesse amoureuse. Sur un champ de bataille.

Il se releva rapidement et aboya :

— Faites-le !

Elle cligna encore un peu les yeux.

— Mais vous êtes réellement sérieux.

— Je n'ai jamais été plus sérieux. Nous aurons à traverser la jungle, Jimi. Il faut arriver à survivre. (Il l'obligea à se lever.) Allez, montrez-moi. *A terre !*

Jimi se plaqua au sol, roula sur le dos en riant.

— Il faudra que je montre ça aux autres Renardes, gloussa-t-elle. Ça a été ?

— O.K., gronda Bolan.

De nouveau il la fit lever, lui tourna le dos et fit quelques pas. Subitement il hurla « A terre ! » et s'écrasa lui-même au sol avant de se retourner, le Beretta braqué sur elle.

Elle était encore où il l'avait laissée, les culottes à la main, les yeux effrayés, la bouche bée.

— Je viens de vous couper les jambes à la hauteur des genoux, annonça Bolan.

— Je… je ne m'y attendais pas, fit-elle.

— Et voilà.

Il se releva et commença à passer son pantalon.

— On ne s'y attend jamais quand ça arrive. Pourtant… (Il craqua les doigts.) Ça se passe comme ça. Vous devez être prête à réagir aussi rapidement si vous voulez rester en vie.

Elle commençait à comprendre la gravité du problème. Elle porta ses vêtements jusqu'au lit et commença à se préparer. Ses mains tremblaient et elle avait visiblement très peur. Bolan se rapprocha d'elle.

— C'est la fin d'une belle lune de miel, fit-elle d'une voix désespérée.

— Ça vaut mieux que de mourir.

Les larmes lui montèrent aux yeux.

— Comment pouvez-vous vivre comme cela, Mack ? gémit-elle.

— Si je ne vis pas comme ça, je meurs, fit-il en lui tendant son soutien-gorge.

— Mais sans arrêt, sans arrêt. Ça n'a donc pas de fin ?

Il agrafa son soutien-gorge.

— Si, il peut y avoir une fin. Mais je ne suis pas pressé.

— C'est la loi de la jungle, chuchota-t-elle. La survie du plus fort, tuez ou mourez, pas de milieu.

— C'est ce que j'essaie de vous expliquer depuis dix minutes. Maintenant écoutez-moi. Les aéroports sont fermés. Les routes sont bloquées et les trains sont à l'arrêt. Il n'y a pas un moyen pour vous faire sortir de cette ville. On ne peut pas se terrer ici, donc l'organisation a tous les atouts pour la chasse. Il faut sortir d'ici, continuer à bouger et tenter de survivre. Dehors c'est la jungle, Jimi. Etes-vous de taille à l'affronter ?

Bolan venait d'obtenir le résultat désiré. Elle redressa fièrement les épaules et annonça crânement :

— Et comment !

— Alors cessez de trembler et habillez-vous. Chaque minute compte.

— Je suis un poids mort, n'est-ce pas ? fit-elle doucement. Je ne fais que vous mettre en danger.

— Non, ce n'est pas vrai, mentit Bolan. Vous me donnez une bonne raison pour faire doublement attention.

Ce n'était peut-être pas un mensonge.

Elle tira un ensemble d'un carton et le tint devant elle.

— C'est très beau. Tout ce que vous faites est beau.

— Oui, fit-il en souriant. C'est même beau lorsque je tue.

— Mais seulement dans la jungle, fit-elle d'une voix plus joyeuse.

— C'est ça.

Elle fonça subitement sur lui et lui planta un baiser humide sur les lèvres.

— Je vous ai eu ! s'écria-t-elle. Vous êtes mort !

— Oh, non. Non, je suis plein de vie, répondit-il.

Elle le repoussa et l'observa en enfilant son ensemble.

— Les femmes sont des jungles aussi, vous savez, fit-elle. Attendez donc de vous retrouver dans la mienne.

— Mais j'y suis déjà allé, dit-il avec un sourire.

— Alors attendez un peu quand vous y retournerez.

Bolan se retourna pour qu'elle ne pût pas voir son expression. Il vérifia bruyamment le Beretta. Il espérait que le destin lui permettrait de connaître de nouveau la jungle que représentait Jimi. A présent il devait la sauvegarder dans la sienne.

Ce ne serait pas chose facile.

CHAPITRE VI

Larry Turk se pencha en avant et toucha l'épaule de son chauffeur en disant :

— Arrête-toi ici, Gene.

Le conducteur acquiesça et freina, s'immobilisant en diagonale face à l'entrée du *Town Acres Motor Lodge.* La visibilité était nulle, même la tour en néon de *Town Acres* ne perçait les tourbillons que d'une infime lueur phosphorescente.

Un second véhicule vint s'arrêter derrière la voiture de Turk. Quelques secondes plus tard le chef de l'équipe, Bernie Tosca, se glissa sur la banquette arrière près de Turk, accompagné d'une bourrasque neigeuse.

Larry Turk épousseta délicatement les flocons collés à son pantalon et gronda :

— C'est pas une nuit à mettre le nez dehors, hein ?

— Tu parles. (Tosca essuya son visage glacé et souffla sur ses mains.) C'est ça l'endroit ?

— Oui. Homer Peoples y fait travailler ses filles. Tu connais Homer ?

Tosca esquissa un méchant sourire avant de répondre.

— Toute la ville le connaît. C'est du sûr, patron ?

— Peut-être, peut-être pas. Homer a vu se garer une Ferrari blanche. Il est allé au bureau pour voir. La voiture a des plaques de l'Indiana et à la réception le couple avait signé Mr. et Mrs. William Franklin, d'Indianapolis. Homer n'a pas pu en savoir davantage. Le personnel de jour était parti et personne de service ne l'avait vu, ce type.

— J'espère qu'Homer a été discret, dit Tosca.

— Il dit que oui. C'est la chambre B-240. Donc au sud, second étage.

— Faut passer par le hall ? Je ne me souviens pas de cette baraque.

— Non. Il y a quatre endroits pour monter. Deux escaliers qui partent du parking et deux autres de la cour. Quatre escaliers à l'extérieur.

— Bon, il me semble que je me souviens maintenant. Toutes les chambres donnent sur l'extérieur et il y a un porche tout autour de la baraque. Je me rappelle.

— O.K., fit Larry Turk. Mais écoute-moi. Je veux que tu places des gars dans le hall et d'autres dans les quatre escaliers. Je ne veux pas d'emmerdes, Bernie.

— T'en fais pas, il n'y en aura pas.

— Tu te le fais à l'intérieur. J'y compte. Si jamais il arrive à sortir dans cette mélasse, on risque de ne plus jamais le revoir.

— Et s'il n'est pas là ?

— Tu l'attends et tu m'envoies quelqu'un pour me prévenir. Si jamais quelqu'un d'autre s'y trouve, tu me l'envoies aussi.

— D'accord. (Tosca alluma nerveusement une cigarette, puis il mit la main sur la portière.) Ce Bolan, tu le veux vivant ?

— Si tu le trouves au lit sans son falzar, oui. Sinon ne prends pas de risques. S'il tient à se battre, apporte-moi juste sa tête et ses mains, ça me suffira. Et tu élimines aussi tous les témoins. Compris ?

— Oui. Voilà ce que je vais faire, Turk. Je fais entrer deux voitures dans le parking comme une assurance. J'emmène Bobby Teal et Joe le Videur dans l'escalier sud. Les autres couvriront les autres sorties.

— Tu ferais bien de poster quelques hommes en bouchon au pied de ton escalier aussi, gronda Larry Turk.

— Bon, je le ferai.

— Parfait, dit Larry Turk. Et au cas où tout se casserait la gueule, j'attends ici. Moi et Willie Thompson.

Un homme assis à l'avant, près du chauffeur, ricana et leva le canon d'une mitraillette Thompson.

— Moi, j'espère que tout se cassera la gueule, commenta-t-il.

— Pauvre con, grinça Tosca en ressortant dans la tempête.

Larry Turk émit un petit rire et toucha de nouveau l'épaule de son conducteur.

— Allez, dit-il. Roule lentement jusqu'à l'autre entrée.

La grosse voiture se glissa doucement sur le tapis craquant, prenant place pour l'embuscade.

— Tu flaires du sang, Willie ? demanda Larry Turk qui ricanait encore.

— J'en ai plein les narines, patron, répondit Willie Thompson.

Subitement des phares ouatés apparurent devant eux et une grosse voiture, roulant lentement dans le brouillard, les dépassa et s'engagea dans l'entrée du motel. Lors d'un bref instant, les occupants de cette voiture furent éclairés par les faisceaux de la voiture de Larry Turk. Les rires du commandant en chef en furent coupés net. Il grogna :

— Merde ! C'était pas ?…

— Y a pas de doute possible, déclara le chauffeur.

— Qui ? Moi, j'ai rien vu, dit Willie Thompson. Qui était-ce ? Larry Turk était occupé à jurer consciencieusement.

Le chauffeur expliqua à Willie Thompson :

— C'était Pete the Hauler. Lui et une voiture pleine de mecs.

Bolan était revenu muni de paquets pour lui-même aussi. Il avait troqué son collant et manteau noirs contre un ensemble blanc imperméable. Il avait aussi enfilé un blouson blanc avec une capuche et des bottes en caoutchouc gris.

Il regarda Jimi d'un œil critique.

— Bon, je crois que ça ira, fit-il.

— Surtout pour une expédition polaire, répondit-elle ironiquement.

Bolan l'avait enveloppée d'un monceau de vêtements. Les petits dessous en soie avaient disparu sous un ensemble similaire à celui de Bolan, puis sous d'épais pantalons en laine et des bottes montantes. Tout était blanc. De plus elle portait un long blouson de ski, un cache-nez, une casquette et des gants. D'après son expression, son déguisement l'agaçait un peu.

— Du sublime au ridicule, grommela-t-elle. Où sont nos raquettes de marche ?

Ignorant ce commentaire, Bolan vérifia son accès au Beretta. Jimi remarqua son air ennuyé.

— Ne faites pas attention à moi, fit-elle. Lorsque j'ai peur je fais du sarcasme.

— Ça ne me gêne pas le moins du monde, dit Bolan. Mais quant à cet ensemble c'est une autre paire de manches. (Il sourit finalement et ajouta :) Et c'est moi qui finis par me plaindre.

Il éteignit et la pièce devint noire. D'une voix tremblante Jimi demanda :

— Vous avez dit « à terre » ?

— Non, dit-il en riant.

— Alors pourquoi sommes-nous dans le noir ?

— Vous me voyez ?

— Non.

— Lorsque vous le pourrez, nous sortirons.

— Ah bon, fit-elle d'une petite voix. Euh, vous êtes toujours aussi prudent ?

— Je fais de mon mieux pour l'être.

Après quelques minutes elle lui dit :

— Je crois que je suis habituée au noir maintenant. Je vous vois. Mal mais assez.

— Bien, dit-il en ouvrant un peu la porte.

— M...Mack ?

— Oui ?

— Si je meurs… si nous mourons…

— Ne pensez pas à cela, Jimi, nous ne mourrons pas.

Il jeta un coup d'œil dehors, lui prit la main et la fit sortir derrière lui. Un épais tourbillon les enveloppa et ils commencèrent à se diriger le long de la balustrade vers l'escalier. De nouveau Bolan s'arrêta pour écouter.

— Mais pourquoi ? gémit Jimi.

— Chut !

Plus bas ils entendaient tourner le moteur d'une automobile. Les lumières extérieures du motel n'étaient que de minuscules points lumineux d'une parfaite inutilité. Bolan avança prudemment jusqu'à l'escalier, les doigts effleurant le dessous sec de la rambarde.

Ils ne quittèrent pas cette position trente secondes durant puis Bolan la poussa rapidement le long de la balustrade et la colla contre le mur.

— Ne bougez pas, chuchota-t-il. Pas un son, pas un souffle.

Jimi savait qu'il avait sorti le Beretta et qu'il attendait quelque chose qu'elle ignorait. Elle se couvrit la bouche d'une main gantée, se serra contre le mur et ferma à moitié les yeux sous l'impact persistant des flocons de neige. Elle se rendit compte que Bolan s'était un peu éloigné d'elle. Elle tendit la main vers lui et il la lui serra pour la rassurer avant de disparaître.

Quelques secondes plus tard elle entendit des voix étouffées qui se rapprochaient.

— Merde, je ne vois rien.

— Ta gueule ! Mais ferme-la !

— Et si on se perdait ?

— On ne peut pas se perdre dans un escalier, patate !

— Moi, je connais un mec qui s'est perdu dans son propre jardin une fois dans une tempête de neige ! On l'a retrouvé le lendemain, raide comme une planche, à trois pas de sa porte !

— Nom de Dieu ! vous m'avez pas entendu vous dire de la fermer ?

Il était évident que ces trois voix venaient de l'escalier. Jimi commençait à comprendre le langage de la jungle.

— Le maquereau il a dit B-240, non ?

— C'est pas un maque, c'est un ami du patron. Tu ferais mieux de ne pas dire ça devant…

— C'est fini vos conneries ? Le prochain qui parle prend un pruneau dans l'oreille ! Fermez-la !

Il n'y avait aucun doute sur les auteurs de cette conversation, même une novice comme Jimi s'en rendait compte. Subitement elle comprit Mack Bolan. Elle savait qu'il était là, planté à la tête des marches, les yeux tentant de percer la tempête, tous les sens prêts pour l'instant fatal. Jimi comprit alors quel homme se cachait sous l'identité de Mack Bolan. A partir de cet instant, sa frayeur disparut et elle attendit l'inévitable avec un calme surprenant.

L'inévitable ne se fit pas attendre. Exactement comme le lui avait dit Bolan.

Une voix déplaisante, toute proche maintenant, marmonna :

— Voyons, le B-240. Je me demande où ça se trouve ?

— A ta gauche, suggéra une voix glaciale.

— Hein ?

— Quoi ! ?

Il était probable qu'elle n'aurait jamais entendu les chuintements étouffés par le vent mais Jimi vit les flammes successives qui jaillirent si rapidement qu'il ne lui sembla en voir qu'une seule. Bolan avait eu raison, lorsque les choses commencent ça va vite.

Un silence presque infernal s'abattit. Un panneau au-dessus de la tête de Jimi tinta sourdement dans le vent qui portait, de temps à autre, le bruit d'un moteur qui tournait lentement. Elle avait envie d'appeler Bolan, elle l'imaginait à la tête de l'escalier, flairant comme un fauve les alentours enneigés.

Subitement il fut près d'elle, sa main se posa sur la sienne et il lui dit tout bas :

— Allons-y sans bruit.

Sans bruit elle le suivit, sa main dans la sienne, protégée par son corps. Il la fit contourner les cadavres des mafiosi et ils commencèrent à descendre les marches.

Bolan se raidit brusquement à mi-chemin et Jimi se fit toute petite derrière lui instinctivement. Puis elle se rendit compte des bruits qui l'avaient fait s'immobiliser; des voix qui s'élevaient parfois dans la bourrasque et toujours le moteur d'un véhicule dont on pouvait parfois distinguer les phares à travers la neige. Elle ne savait pas si elle voyait une seule paire de phares ou plusieurs, ou était-ce un effet optique ?

Puis Bolan la tira après lui et ils continuèrent leur chemin à pas lents, s'arrêtant souvent pour écouter. Les voix se rapprochaient.

Une voix grave, furieuse et vexée, déclarait :

—… me dit où aller et où ne pas foutre les pieds. Va le lui dire.

— Mais, M. Lavallo, gémit plaintivement une autre voix, c'est seulement que c'est pas un endroit pour un homme de votre rang et de votre situation. Turk ne veut pas que vous vous exposiez inutilement, c'est tout.

— Je sais ce que Turk ne veut pas, Bernie. Va lui rappeler à qui il a à faire. Tu ferais bien de t'en souvenir toi-même !

Ils venaient de quitter l'escalier, ils passaient près des voix et des phares. De trop près. La neige s'était tassée jusqu'aux genoux près des voitures rangées et ils suivaient une rangée. Bolan se déplaçait

rapidement maintenant et Jimi s'émerveilla qu'il pût se diriger de la sorte dans les tourbillons de cette atmosphère blanche.

Une masse difforme se dressa devant eux; Jimi s'arrêta net mais au même instant le Beretta avait craché une longue flamme muette. L'ombre massive émit un pénible soupir et s'effondra. Ils continuèrent leur chemin. Jimi trébucha sur quelque chose. Elle récupéra son équilibre et comprit avec dégoût qu'elle venait de heurter le bras ou la jambe d'un homme qui, quelques secondes auparavant, venait de mourir.

Les voix dans la nuit venaient de se taire subitement puis celle de l'homme furieux se fit entendre :

— T'as entendu ça ? s'enquit-il nerveusement. T'as pas entendu quelque chose ?

— On entend tout le temps des bruits trompeurs dans la tempête, M. Lavallo. Ecoutez, vraiment vous devriez…

— Non, ça c'est un bruit qu'on n'oublie pas. C'est un feu avec un silencieux, j'en suis sûr. Ce salopard est tout près. Je vais appeler mes hommes.

— Mais non, M. Lavallo, faut surtout pas…

Le klaxon d'une automobile coupa brutalement la fin de cette phrase. Sur sa droite Jimi remarqua une autre forme qui marchait sur la neige craquante en respirant bruyamment. Elle comprit alors pourquoi Bolan avait choisi de porter du blanc; ils étaient sûrement invisibles. Quant aux autres, ils se détachaient sombrement sur le fond immaculé de la nuit.

Une voix énervée s'élevait près d'eux :

— Faites-le taire ! Arrêtez ce klaxon même si vous devez le mettre en morceaux.

Jimi comprit que l'ennemi les cernait. Un troupeau de chasseurs aveugles traquant un gibier meurtrier qui se faufilait parmi eux avec une espèce de radar animal. Les cris et les exclamations d'hommes qui couraient confusément dans le chaos grandissant animaient l'obscurité.

Bolan venait de s'arrêter et Jimi savait qu'il avait retrouvé la Ferrari. Elle se tourna pour monter derrière lui, se retrouva affalée sur le capot de la voiture voisine.

Bolan la redressa vivement et l'aida à récupérer son équilibre et une voix inquiète s'enquit nerveusement à deux mètres :

— Hank, ça va ?

— Oui. Je croyais que c'était toi, fit une seconde voix au bout de l'automobile.

La bouche de Bolan se rapprocha de l'oreille de Jimi.

— A terre !

Sans se rendre exactement compte comment elle y était arrivée, Jimi se retrouva allongée dans la neige, roulant sur elle-même pour se mettre à l'abri du véhicule.

Le Beretta toussait une petite symphonie parmi les détonations assourdissantes des autres armes. Un objet tomba près de sa main dans la neige et elle le saisit instinctivement. C'était un chargeur vide du Beretta.

Elle se souvint alors des paroles de Bolan :

« … Et il faut moins d'une seconde pour recharger. » Elle comprit ce qu'il se passait et s'en réconforta.

Des sifflements, des coups de tonnerre, des cris, des gémissements, des moteurs ronflants : la panique. Elle serrait quelque chose de dur dans la main, et la voix de Bolan lui ordonna de monter dans la Ferrari.

Obéissant par réflexe, Jimi ouvrit la portière, se mit au volant et invoqua l'aide divine pour faire démarrer cette machine étrangère. Soudainement le moteur se fit entendre, elle sauta à la place du passager alors que Bolan prenait lestement le volant et ils partirent en cahotant sur la neige.

— Au tapis, dit Bolan.

Elle s'y trouvait déjà et la Ferrari plongea aveuglément dans la nuit sans phares, sans trop d'espoir mais avec une résolution rageuse.

Des projectiles perçaient la voiture, trouaient la carrosserie, brisaient les vitres, déchiquetaient les sièges. Accroupie au fond du cockpit, Jimi entendit tonner le Beretta dont Bolan avait retiré le silencieux. Aussi l'entendit-elle pousser subitement un grognement de douleur puis lui crier :

— Attention ! Tenez bon !

Subitement il s'allongea sur elle et l'entoura d'un bras puissant. Elle comprit alors qu'ils allaient s'écraser contre quelque chose et tout ce qu'elle entendit avant l'impact fut l'éruption d'une mitraillette et les dégâts des balles dans la tôle de la Ferrari.

— *N'y a-t-il pas de fin ?* avait-elle demandé plus tôt.

— *Si, mais* je *ne suis pas pressé,* avait répondu Bolan.

La fin semblait pourtant se rapprocher et probablement par sa faute. Une brume rougeâtre l'enveloppait mais Jimi se rendit compte qu'elle était en parfait accord avec Mack Bolan. Elle n'avait aucun regret, elle ne le condamnait pas. Si elle devait y rester au cours de la nuit ce ne serait pas sans avoir connu l'amour. Non, elle n'avait pas de regrets.

Bolan n'avait pourtant pas agi entièrement par instinct. Habitué à ce genre de situation, il avait minutieusement prévu son trajet de secours, observant scrupuleusement chaque détail du parcours, répétant mentalement une évasion en pleine fusillade. Aller de sa porte jusqu'à la Ferrari représentait tant de pas au nord, tant à l'ouest et tant au nord une fois de plus. Au-delà il avait prévu le chemin à emprunter dans le labyrinthe du parking en roulant à telle vitesse. Bien avant l'arrivée de la tempête de neige il s'était imprégné de chaque détail de son entourage.

Il fallait ajouter aux connaissances du terrain une parfaite habitude de son ennemi. L'ultime résultat était la combinaison de sa familiarité avec les mafiosi et d'un plan rigoureusement suivi. C'est d'ailleurs le but de tout entraînement militaire : écarter l'esprit pensant pendant la crise et le remplacer par des réflexes de combattant. Ce but atteint permit à Bolan de conduire la Ferrari jusqu'à la sortie du motel malgré le chaos qui régnait.

Ce qui semblait être un instinct génial aux yeux de Jimi n'était en fait qu'un long entraînement. Un pas en dehors du chemin prévu et Bolan aurait été tout aussi aveugle que son ennemi, c'était donc sa préparation qui l'avait fait vaincre. Ce fut son esprit de tacticien minutieux qui conduisit la Ferrari jusqu'à la sortie du parking mais Bolan n'avait pu prévoir les obstacles intempestifs qui lui barreraient le chemin, les véhicules garés au hasard, les monceaux de neige, les mafiosi paniqués qui tiraient en tous sens à qui mieux mieux. En plein élan, la Ferrari renversa violemment deux hommes de main

armés, érafla un véhicule arrêté en pleine allée, brisa un panneau métallique qui indiquait la sortie et cueillit de front un homme qui courait à sa rencontre dans la tempête. Tout au long du trajet la Ferrari avait encaissé les multiples coups de feu des adversaires de Bolan qui, lui, à son tour, était obligé de piloter son véhicule, répliquant avec le Beretta, et de se souvenir de tous les détails du parcours.

Aussi incroyable que cela puisse sembler, Bolan aurait pu s'échapper complètement sans la prévoyance d'un autre guerrier accompli, Larry Turk, qui avait placé une voiture en « bouchon » à la sortie du parking.

Turk avait quitté son véhicule « bouchon » pour se ruer vers les premiers bruits de la bagarre en laissant aux bons soins de Willie Thompson la voiture-piège. C'était Larry Turk qui avait hurlé lorsque Lavallo avait commencé à émettre des signaux à coups de klaxon. Bernie Tosca n'avait pas encore eu le temps de mettre en place ses hommes et pour Larry Turk le geste de Lavallo prenait des allures de haute trahison.

En attendant, prenant sur lui-même, Willie Thompson avait fait garer la voiture-bouchon en pleine sortie du parking. Ainsi, lui et le conducteur s'étaient placés derrière le véhicule, dos à la rue, pour attendre la suite des événements.

Il est évident que n'importe quelle voiture aurait été reçue comme le fut celle de Bolan. Willie n'avait fait que viser le bruit et lorsqu'il ouvrit le feu avec sa mitraillette ce fut par un réflexe et sur une cible invisible.

En revanche, Bolan distingua sans peine les flammes de la Thompson derrière la masse du bouchon; il accéléra brutalement, espérant broyer ou neutraliser le blocus devant lui. Il s'était allongé en travers du siège, protégeant d'un bras sa passagère accroupie lors du choc et il ouvrit sa portière pour quitter la voiture avant même qu'elle ne se soit immobilisée.

La mitraillette s'était tue et quelqu'un gémissait de douleur. Bolan fit l'inventaire de son corps, découvrit avec joie que tout fonctionnait à part ses oreilles qui bourdonnaient et son ancienne blessure new-yorkaise qui se faisait désagréablement sentir. Il extirpa doucement Jimi de la ferraille et la mit en travers de son épaule.

Les bruits de la bagarre dans le parking semblaient lointains mais une voix toute proche demanda :

— Willie, ça va ?

— Je crois que mes bras sont cassés, fut la réponse gémissante. Ne t'inquiète donc pas pour moi, cherche ce Bolan. Termine-le s'il le faut.

— Mais tu l'as eu, j'en suis sûr !

— Déconne pas ! Va voir, ne prenons pas de risques !

Le capot de la Ferrari était tordu et en travers. Bolan s'en approcha et y introduisit le Beretta, tirant trois coups et reculant rapidement lorsque des flammes en jaillirent violemment. Il entra en collision avec un homme qui faisait en courant le tour de la voiture de la Mafia alors qu'une voix s'éleva :

— Gene ! Sors-moi de là ! On crame !

Cependant Gene avait ses propres problèmes. Le canon brûlant du Beretta était appliqué contre sa gorge et une voix froide et menaçante lui intimait :

— On va se trouver une bagnole, Gene.

— Y en a sûrement plusieurs un peu plus loin dans la rue, suggéra peureusement le chauffeur de Larry Turk.

— O.K., allons-y, dit Bolan.

Ils s'éloignèrent tandis qu'une voix rageuse tonitruait dans le parking :

— Cessez le feu, bande d'abrutis ! Sur qui croyez-vous tirer ? Bernie, où es-tu ?

— Par ici, Turk ! Je crois qu'il s'est faufilé !

— T'es pas dingue, non ? Tu ne l'entends donc pas ? Il se canarde avec Willie ! Envoies-y vite tes hommes !

— Mais, patron, je ne vois même pas où je suis…

— Je m'en fous ! Démerde-toi pour le retrouver !

Cependant Bolan se trouvait hors de portée de leurs recherches. Un chauffeur chevronné le conduisait, lui et sa compagne évanouie, loin de la bagarre, à bord d'un véhicule volé.

Bolan réanimait la fille et finalement elle ouvrit les yeux. Se trouvant dans les bras de Bolan, elle murmura :

— Vous êtes un ange ?

Il sourit en se souvenant de leur conversation dans la chambre du motel.

— Pas précisément, dit-il. Vous avez pris un coup sur la tête. Ça va mieux ?

— Oui, fit-elle en agitant doucement la tête. C'est vrai que ça n'en finit pas. Tant mieux. Je t'aime, Mack. J'espère que cela ne finira jamais.

Bolan ignora cette déclaration. Il passa un doigt à travers le trou qu'avait fait une balle dans le blouson de la fille. D'une voix un peu brusque il lui dit :

— Ça a failli finir il y a quelques minutes, ma petite. Tu as évité la mort d'environ cinq centimètres.

C'était frôler la mort de trop près et il savait que cette guerre ne faisait que commencer. Il ne pouvait plus se permettre d'exposer cette fille. Il faudrait lui trouver un havre où elle serait à l'abri et après s'attaquer de front à sa tache et la terminer d'une manière ou d'une autre.

— Tu es blessé, fit-elle. Ton cou est…

— Ce n'est qu'une égratignure, répondit Bolan.

Il se fichait pas mal de cette éraflure, ce qui l'ennuyait bien davantage était son ancienne blessure à l'épaule qui se manifestait douloureusement en souvenir de ses éclats new-yorkais. Son travail était déjà difficile quand il disposait de ses deux mains mais s'il ne lui en restait qu'une seule…

Le chauffeur l'observait d'un regard nerveux dans le rétroviseur. Bolan poussa un soupir.

— Bon, Gene, c'est la fin du voyage pour toi. Arrête-toi dès que tu verras un peu de civilisation. Et ne t'en fais pas, je vais te relâcher en bonne santé. Je veux que tu livres un message. Tu diras exactement ce que je vais t'indiquer ou je viendrais te retrouver.

— Bien sûr, M. Bolan, répondit le chauffeur. Je vous donne ma parole, je leur transmettrai votre message sans en oublier une virgule.

— Aux *Capi,* Gene, à tous les *Capi.* Et au Conseil des Quatre. Tu leur diras que Bolan va leur foutre en l'air leur ville sainte ce soir. Ce soir-même, c'est bien compris ?

— Parfaitement, monsieur.

— Eux aussi vont y passer. Tous. Tous les patrons. Les années grasses sont terminées.

— Je le leur dirai, M. Bolan.

— Je les connais, je sais où ils sont. Aucun d'entre eux ne reverra se lever le soleil. Tu as bien saisi, Gene ?

— Oui, monsieur. Vous allez les descendre tous cette nuit.

— C'est ça. La tempête marche avec moi et contre eux. Gene, fais bien attention de leur livrer tout le message. En entier.

— Je vous en donne ma parole d'honneur, monsieur.

— O.K. Où arrivons-nous là devant ?

— Je crois que c'est le *Merchandise Mart,* monsieur.

— Bien, c'est là que nous nous quitterons. Tu arrêtes la voiture, tu en descends et tu disparais sans te retourner. D'accord ?

— Oui, oui, monsieur, tout à fait d'accord.

Gene l'avait effectivement fort bien compris. Tant mieux. Pourtant Bolan venait de s'atteler à une tâche quasi impossible, il venait de se lancer un défi insurmontable mais sa guerre n'était faite que d'actions impensables. Quelle qu'en puisse être l'issue, la Guerre de Chicago se terminerait avant la fin de la nuit.

Il pressa doucement la main de la jeune fille.

— Ça ne doit pas se terminer pour toi, Jimi. Pas comme ça dans une guerre odieuse.

— J'irai jusqu'au bout avec toi, murmura-t-elle.

Bolan espérait qu'elle se trompait. Il l'espérait de tout son être.

CHAPITRE VII

La plaque sur la clôture du modeste pavillon du North Side signalait le bureau de Joseph Berger, *conseiller fiscal.* Mais d'après les renseignements de Bolan, Berger s'appelait en fait Leopold Stein et il avait été un brillant membre du barreau et avait fait la guerre à la Mafia. Il avait perdu.

Bolan connaissait la majeure partie de l'épopée de Stein. A l'époque où il avait déclenché sa croisade contre le crime, il avait été un avocat admiré et en pleine réussite. Pendant plus de deux ans il avait accepté les diverses menaces alors qu'il menait sa bataille. On l'avait attaqué, ruiné, menacé parce qu'il tentait de faire la lumière sur le vice de la ville corrompue. Lorsqu'il commença à faire mal, certaines puissances se retournèrent pour écraser cette source d'éventuels ennuis. Du moins elles le crurent. Stein avait été inculpé pour fraude et diffamation, on l'avait déchu de ses charges, on l'avait mis en faillite, on en avait fait un infirme, on l'avait finalement réduit jusqu'à changer son nom pour se cacher. A quarante-sept ans, l'intransigeant avocat en paraissait soixante. Ses cheveux étaient blancs. Son visage était miné par la souffrance et l'inquiétude, strié par des cicatrices et un bandeau noir cachait une orbite vide. Il était à demi paralysé, le captif de son fauteuil roulant, mais Leo Stein vivait encore et, à sa manière, continuait à lutter. Il passait le plus clair de son temps à minutieusement préparer des dossiers dans l'anonymat et à les expédier à divers magistrats ou commissions de Chicago, de l'Illinois ou des Etats avoisinants. Bolan savait que Stein en connaissait plus long que quiconque sur l'Organisation à Chicago, on disait même qu'il comprenait mieux les sphères criminelles que les mafiosi eux-mêmes.

Bolan pensait que cet homme avait déjà donné plus qu'on n'était en droit de lui demander. Ce fut donc avec une grande politesse qu'il lui dit

— Nous avons besoin de votre aide, M. Stein.

— J'en doute, répondit l'avocat en examinant son interlocuteur de son œil valide. J'ai suivi avec intérêt vos activités, M. Bolan. Je

n'approuve pas entièrement mais… je dois avouer que vos méthodes sont bien plus efficaces que les miennes.

Il tourna son regard sur Jimi James avant de poursuivre.

— Vos collaborateurs sont certainement plus charmants.

— Je ne suis qu'un poids mort, murmura la fille en baissant les yeux.

— Que me voulez-vous ? demanda brusquement Stein à Bolan.

— Quelqu'un vous aide à rester caché, dit Bolan. J'aimerais que vous lui demandiez de faire la même chose pour Miss James.

— Facile, fit Stein sans hésiter. Et puis ?

— Je veux qu'elle soit à l'abri dès ce soir.

— Autrement dit, vous voulez agir librement.

— Si vous voulez. Je tiens simplement à ce qu'elle soit en sécurité.

— Vous ne vous sentez pas de taille à la protéger vous-même ?

L'avocat le sondait et Bolan en était conscient. Il montra le trou dans le blouson de Jimi.

— Non, monsieur. La meute me serre de près. De trop près.

— Et vous avez confiance en mon système de sécurité. C'est bien cela ?

— Oui, monsieur, dit Bolan en agitant la tête.

— Mais je ne suis pas si bien caché que cela en définitive, n'est-ce pas ?

— Je vous demande pardon ?

— Comment m'avez-vous trouvé, vous ?

— Toute couverture peut être découverte mais elle est plus en sécurité avec vous qu'ailleurs.

— Vous n'avez pas répondu à ma question, lança agressivement l'avocat.

— Non, monsieur, et je n'en ai nulle intention.

L'avocat se mit à rire.

— Très bien. Laissez-la-moi. Je veillerai à son bien-être.

Bolan se leva. Jimi fit de même et lui dit doucement :

— Je préférerai ne pas rester.

— Tu n'as pas de choix, fit Bolan.

— Je… tu… tu as certainement raison, dit-elle en baissant les yeux. Tu n'as pas besoin de moi suspendue à tes basques.

Un muscle tressaillit dans la mâchoire de Bolan. Il répondit finalement d'une voix assez dure :

— Non, je n'ai pas besoin de toi. Surtout ce soir.

— Comment nous retrouverons-nous ? demanda-t-elle d'une voix à peine audible.

— C'est moi qui te retrouverai.

Stein toussota discrètement et observa ironiquement :

— Après tout, il m'a trouvé, moi. (Il rejeta la tête et tonitrua :) Missy !

Une jolie gosse d'environ seize ans vint jusqu'à la porte du bureau. Stein poursuivit :

— Voici ma fille, elle s'appelle Missy. Missy, dis bonjour à la jolie dame et fais-la sortir d'ici un moment. Je dois parler affaires avec ce monsieur.

Bolan regarda Jimi et acquiesça avec un sourire rassurant.

— Vas-y, dit-il. Nous nous dirons au revoir tout à l'heure.

Jimi suivit la jeune fille vers l'appartement. Près de la porte elle se retourna une dernière fois. Bolan acquiesça de nouveau et elle partit.

Stein avait déplacé son fauteuil roulant. Il s'occupait près d'une table basse sur laquelle il y avait un service à café en argent massif.

— Venez prendre une tasse, dit-il. Je ne peux plus agir en hôte accompli coincé dans cette machine.

Bolan se rapprocha et prit une tasse de café noir bouillant.

— Merci, c'est exactement ce qu'il me fallait.

— Il vous faudra plus que ça mais contentez-vous-en pour le moment. Allez vous installer, je vous rejoindrai dans un instant.

Muni de sa tasse, Bolan partit s'asseoir dans un gros fauteuil confortable. Il but prudemment une gorgée et découvrit que le café contenait un stimulant plus efficace que de la simple caféine. L'avocat roula jusqu'à son bureau et s'adressa à Bolan :

— Cela vous remontera un peu. Dites-moi, M. Bo… Et merde, les conneries ça suffit, passons directement aux prénoms. Dites-moi, Mack, à votre avis, quelles sont vos chances de pouvoir quitter cette ville ?

— A peu près d'un million contre une, dit Bolan après une gorgée de café. Pour ainsi dire nulles.

Stein acquiesça lentement.

— J'ai fait les mêmes calculs. Alors pourquoi être venu à Chicago ? Surtout à Chicago ?

Bolan offrit une cigarette à son hôte qui refusa et en prit une pour lui-même qu'il alluma. Il poussa un soupir.

— Après New York je pensais que le chemin logique me menait à Chicago. J'y avais appris une chose qui m'a vraiment fait très peur. Avez-vous entendu parler de *La Cosa di tutte Cose ?*

— Ce qui veut dire ?

— La Chose de toutes les Choses, ou la Grande Chose.

— C'est impressionnant, fit Stein en secouant la tête. Mais je n'en ai jamais entendu parler par ici.

— Imaginez la nation entière dans la même situation que Chicago.

Stein demeura muet un moment. Il imaginait la situation facilement. Il dit finalement :

— On y est presque déjà.

— Vous croyez ?

— Oui. Ils sont partout avec un doigt dans chaque gâteau. La législation, l'administration, les syndicats, les préfectures. D'un bout du pays à l'autre ils ont leur mot à dire. Eh oui, c'est aussi grave que cela.

— Mais pensez-y un instant, fit Bolan. Pensez aux partis nationaux, l'administration fédérale, le Sénat, le Congrès, le ministère de la Justice… tout. Pensez à toutes ces organisations complètement soumises aux désirs de la Mafia, sous ses ordres. Là, nous n'en sommes pas encore là ?

— Non, pas du tout. Dieu merci les choses n'en sont pas encore là. D'un autre côté elles n'en sont pas si loin, pas si…

— Pas si quoi ? interrompit Bolan.

Le visage de Stein était perplexe.

— Vous rendez-vous compte de la publicité et des relations publiques faites dans ce pays pour convaincre la masse que la Mafia… n'existe pas ? C'est le plus monstrueux complot imaginable, c'est digne de Madison Avenue. Malgré les preuves flagrantes, les témoignages, les faits indiscutables, les aveux de certains fonctionnaires, malgré tout ce qui a été fait en trente ans pour

combattre ce fléau, il y a toujours des politiciens à divers échelons du gouvernement qui passent leur temps à jurer que *La Cosa Nostra* est une invention de la presse américaine.

— Ils peuvent le gueuler jusqu'à ce que mort s'ensuive, dit Bolan. Mais cela n'y changera rien. Je ne me bats pas contre des fantasmes, Leo.

— Evidemment, je le sais. Chaque homme doté d'un tant soit peu d'intelligence ne l'ignore pas non plus. Je voulais seulement signaler le contraste entre les faucons et les tourterelles. Vous me dites que l'organisation va tenter un coup à l'échelle nationale… et tous ces imbéciles tentent de…

— Je n'invente rien lorsque je fais allusion à la Cosa *Grande,* insista Bolan. Je suis tombé en plein centre du grand Conseil, de la rencontre de toutes les Familles dans une baraque à Long Island [i]. Avant de faire sauter le tout j'en ai assez entendu pour me flanquer une drôle de trouille. Ces types vont jouer le tout pour le tout. S'ils réussissent ils en seront à choisir les candidats à la présidence.

Stein semblait digérer toutes ces informations. Il poussa un long soupir et but une gorgée de café.

— La semaine dernière, dit-il, un professeur de Columbia ou d'une autre université dans l'Est a déclaré qu'il n'y avait plus rien à craindre. La Mafia s'éteignait d'elle-même du conflit entre les générations.

— Je l'avais lu, fit Bolan en souriant.

— Dieu nous protège des intellectuels, grommela Stein. Ce crétin érudit fait une étude de la famille moyenne italo-américaine et conclut qu'elle ne fournira plus à la Mafia ses cohortes de malfaiteurs. De quel droit ? Un million de pages manuscrites pleines de preuves, de faits, de chiffres, de dates, de lieux. Il n'y a jamais eu de dossier plus garni. Et cet imbécile heureux parle à une Famille italienne et il… Dites-moi, Mack. Vous avez infiltré la Mafia. Y en a-t-il seulement un qui vous ait dit son vrai nom ?

— La plupart ne s'en souviennent même pas, fit Bolan en riant.

— *Bah !* La *Cosa Grande,* hein ? Bon, j'y crois. C'était logique. Mais pourquoi quitter New York pour Chicago ? Quel rapport ?

— Chicago a fait ses preuves, répondit doucement Bolan. Chicago sert d'exemple pour tout le pays. Je voudrais foutre en l'air

le modèle.

— Pourquoi ne pas vous attaquer à la *Cosa Grande* elle-même ? demanda Stein. Pourquoi perdre votre temps à-détruire le modèle réduit ?

— M'attaquer à quoi ? grommela Bolan. C'est comme une pieuvre invisible. On donne des coups de hache ici et là, on croit avoir tranché un tentacule quoiqu'on en est jamais sûr et, même si on a réussi, il y en a un autre qui pousse à sa place. Je ne peux pas m'attaquer à des *choses,* Leo, seulement à des personnes.

— Oui. Je vois. C'est votre seule faiblesse, Mack. La seule façon de battre l'organisation c'est de détruire son système. Il faut détruire la *chose,* le véhicule.

— C'est impossible pour moi, dit Bolan en secouant la tête. De plus vous le savez. Le corps fédéral et presque toutes les polices du pays s'y essaient et n'obtiennent aucun résultat. Vous devriez être le premier à vous en rendre compte. Pour moi cette *chose* est faite de *gens.* Ils ne peuvent rien contre moi sinon me tuer. Leur véhicule, leur système est composé de *gens,* des criminels. Mais ce sont des *gens.*

— Vous ne pouvez pas descendre chaque criminel dans ce pays, Mack. L'Amérique deviendrait une gigantesque nécropole.

— Non, je ne pense pas, fit Bolan. La pourriture se situe au cœur de la société et ne constitue pas plus d'un pour cent de la population. Ce noyau déforme et manipule la réalité jusqu'à ce que les gens normaux soient obligés de coopérer. Je ne condamne pas un homme parce qu'il est obligé de coopérer pour survivre.

L'avocat poussa un long soupir puis il dit à son invité :

— Vous avez peut-être raison. Il est possible que mon amertume influence mon jugement. C'est peut-être le travail que je fais. La loi, mon ami, ferait de l'homme le plus innocent un cynique. Donc, vous êtes à Chicago et vous projetez d'abattre ce 1 % pourri. Disons qu'à Chicago il y aurait plus probablement 5 % et ce n'est pas par amertume que j'avance ce chiffre, c'est par expérience. Même s'il n'y avait que 1 %… Savez-vous le nombre d'habitants à Chicago même ? Environs trois millions et demi. Avec la grande banlieue, à peu près huit millions. 1 % de huit millions… Comment allez-vous descendre quatre-vingt mille personnes ?

— Je n'en ai nulle intention, dit Bolan. C'est ici que vous intervenez.

— Ah ! donc j'interviens en fin de compte.

— Oui, dit Bolan en souriant. Vous en savez plus que quiconque. Ça fait des années que vous fournissez une multitude de renseignements à la justice. Qu'en ont-ils fait ? Donnez-moi quelques renseignements, je ne vous demanderais pas de preuves, ni des statistiques, ni des dossiers, ni des dépositions, ni des témoignages, rien. Je veux seulement des noms. Je veux neuf noms, Leo.

Le visage de l'avocat était déformé par un curieux sourire.

— Vous voulez que je devienne un complice avant le fait… complice d'un meurtre multiple.

— La définition est plutôt exacte.

— Vous voulez neuf noms.

— Oui. Le Conseil des Quatre. Les deux chefs de syndicat. Je veux savoir qui est City Jim. Je veux aussi les deux hommes qui sont chez les fédéraux et dans l'administration de l'Etat.

Stein leva les sourcils, le visage surpris.

— Vous en connaissez déjà long.

— Pas assez, soupira Bolan. J'ai besoin de leurs noms, Leo. Il faut que je connaisse ces gens.

— Vous me demandez de condamner neuf hommes, soupira Stein.

— C'est exact. Les même neuf qui vous ont condamné, vous.

L'avocat détourna un moment la tête puis il ouvrit un tiroir de son bureau et en retira une boîte métallique. Ouvrant la serrure, il fit apparaître un petit carnet relié de cuir qu'il posa sur le bureau devant Bolan en lui disant :

— Je ne peux pas dire que j'approuve vos façons. Vous le savez. En revanche je vous admire. Je pense qu'on doit vous aider, tout le monde devrait vous aider. Mais je… enfin, je manque de cran sans doute…

— Ha ! fit Bolan, indigné par cette suggestion. Le pays devrait avoir des milliers d'hommes comme vous qui manquent de cran !

— Je vis ici comme une taupe, tapie dans son tunnel, marmonna Stein. Je me terre pour survivre et pour une fois que j'ai l'occasion

de vraiment faire quelque chose…

— Vous ne ressemblez pas beaucoup à une taupe, observa Bolan. Puisque c'est vous qui en avez parlé le premier, je dirais même que votre couverture me semble insuffisante. Vous ne devriez pas vous exposer au public. N'importe qui pourrait entrer ici par hasard et vous reconnaître. Vous devriez…

L'avocat avait levé la main pour faire taire Bolan. Il lança une photo sur la table en riant doucement.

— Ce type, fit-il. Vous le connaissez ?

Bolan examina le visage d'un homme jeune aux cheveux noirs ondulés, aux traits forts qui, s'ils n'étaient pas proprement beaux, étaient réguliers et rassurants. Les yeux vifs révélaient une sensibilité intérieure et une bonté qui donnaient une grande dimension à la personnalité de l'homme photographié.

— Je ne le connais pas, répondit Bolan. Qui est-ce ?

— Moi, fit doucement Stein. Il y a deux ans.

Le regard de Bolan tomba sur l'unique œil de son vis-à-vis. Il sourit amèrement et dit :

— Oui, maintenant je vous y retrouve.

— Je voulais seulement souligner que même ma femme, si elle vivait encore, ne me reconnaîtrait pas. Dites-moi, Mack, suis-je maudit ou béni ?

Bolan passa les doigts sur ses propres traits modifiés par la chirurgie.

— Un peu des deux, marmonna-t-il.

— Oui… Bon… (Stein souleva légèrement le carnet et le laissa retomber sur le bureau.) Je tiens aussi un peu de la taupe. Je suis navré mais je ne deviendrai pas le complice d'un ou de plusieurs meurtres. (Il donna un coup sur le carnet.) Je manque peut-être de cran ou bien j'ai trop de respect pour la loi. Moi aussi je suis un imbécile érudit, Mack… je suis un peu comme ce professeur d'université. Mais la loi est ma vie et…

Bolan se leva.

— Je respecte vos principes, Leo. Je vous remercie pour le café et encore merci de garder la fille.

— J'en arrive à souhaiter qu'on me le vole, ce carnet, poursuivit Stein qui n'avait pas écouté un mot de ce que venait de lui dire

Bolan en guise d'adieu. Je ne sais même pas pourquoi je le garde enfermé à clef. J'en ai envoyé des copies à toutes les commissions fédérales de ce pays… plusieurs fois. Le noyau pourri continue à fleurir. (Il poussa un soupir.) En fait ce serait une bonne chose si quelqu'un me le piquait. (De nouveau il donna une claque retentissante au carnet.) Restez là un instant, je vous envoie votre amie mais ne vous attendez pas à ce que je revienne, j'ai horreur des adieux sentimentaux.

L'infirme roula jusqu'à la porte, s'y arrêta et se retourna pour fixer Bolan de son œil solitaire.

— Bonne chance, Mack. Au nom du Seigneur, faites attention, ne finissez pas comme moi dans un fauteuil.

Il tourna rapidement le fauteuil roulant et disparut.

Bolan se saisit du carnet en cuir et le rangea dans une poche intérieure de sa combinaison.

« *Merci, Leopold Stein,* se dit-il. *Si je finis en étant la moitié de l'homme que vous êtes, ce sera une grande victoire.* »

Jimi entra en courant et se jeta dans ses bras.

— Ça ne m'ennuie plus de rester, Mack, dit-elle d'une voix un peu essoufflée. Il me faisait peur au début mais Missy m'en a parlé. Ils lui ont jeté du vitriol au visage, ils *ont* fait sauter sa maison… et des tas de choses. Je crois qu'ils *ont* tué sa femme aussi… Missy n'en a parlé que vaguement et je n'ai pas voulu insister. Et… oh, Mack, ce vieillard n'a que quarante-sept ans !

Mack Bolan savait qu'elle se trompait. Ce vieillard comme elle disait en avait plutôt un milliard. Et Bolan allait le rattraper.

— Fais attention à toi, dit-il d'une voix sévère.

Il l'embrassa fougueusement puis la quitta pour rejoindre son monde à lui.

CHAPITRE VIII

Bolan était venu à Chicago pour faire la guerre. Professionnel du combat il savait qu'une armée ce n'était pas seulement qu'un assemblage d'hommes; c'était une force, une force composée d'hommes, d'armes, de munitions, de mobilité, de stratégie, de renseignements, une entité capable de détruire tout sur son passage. Mack Bolan composait une armée à lui tout seul.

Il avait acquis une camionnette Ford, une Econoline qu'il appelait son char mobile, et il l'avait conduite de New York à Chicago. Dès ses premières journées à Chicago, Bolan s'était préparé. Il avait glané des renseignements, acheté des armes et des munitions, équipé son char mobile et monté la première action qui avait déclenché la guerre. Au-delà il s'activerait en conséquence des événements.

Les événements venaient de lui dicter sa conduite. Il n'avait pas donné le message à Gene le chauffeur par bravade mais par stratégie, il voulait réussir un certain effet qu'il exploiterait au maximum par la suite.

Lorsqu'il avait dit que la tempête était son alliée il le pensait. Stratège infatigable, il étudiait depuis son arrivée à Chicago les cartes météorologiques. Il avait choisi précisément le premier jour de tempête pour déclencher son action et, en effet, la tempête l'avait aidé à échapper à la Mafia.

Il s'était débarrassé du véhicule fauché aux tueurs et il possédait un carnet en cuir bourré de renseignements. Il se trouvait à bord du char et il naviguait au centre du territoire ennemi. Le temps d'attaquer était venu et l'Exécuteur avait envie d'un carnage.

Chicago avait beau se morfondre sous une épaisse couche de neige, le quartier des cabarets sur South State Street s'animait comme si de rien était. Toute la rue était illuminée et il semblait que tous les habitants de Chicago y affluaient pour oublier la tempête. De plus il y avait tout un assortiment de machines pour déneiger la voie publique.

On faisait même état de cette rue dans certains rapports fédéraux : « Le milieu criminel contrôle presque tous les bars et certainement la totalité des cabarets de strip-tease. »

L'un de ces cabarets, *Manny's Posh,* dont les spécialités féminines devaient faire la joie de milliers de séminaristes qui se rendaient chaque année à Chicago, était curieusement terne parmi les néons des autres boîtes. Il y avait un panneau sur la porte avec les mots, écrits à la main : « Désolés, nous sommes fermés ce soir. Merci et revenez bientôt. »

Pourtant la boîte était pleine à craquer. Des hommes aux visages peu rassurants entouraient chaque table et d'autres se bousculaient tout au long du grand bar derrière lequel une cohorte de garçons s'activaient pour servir des long drinks et remplir de gros pichets de bière.

Sur la petite scène obscure au fond de la salle il n'y avait que quelques hommes en manteaux qui semblaient s'ennuyer. Derrière la scène il y avait plusieurs loges minuscules et un petit couloir qui menait dans un salon particulier où certains clients aisés pouvaient apprécier de plus près les « spécialités féminines ». En fait cette arrière-salle servait à faire du chantage aux clients et ce commerce rapportait plus que les revenus légitimes du cabaret. Tout un numéro avait été monté et le personnage central était un vrai flic.

Pourtant ce soir il n'y avait ni clients, ni pigeons, ni flics. Il y avait des chefs d'équipes qui s'y étaient installés et qui se racontaient des anecdotes du passé quand il y avait des patrons plus courageux et quand il n'y avait pas de fous qui risquaient de les tuer dans la nuit.

De l'autre côté du club, dans un bureau insonorisé, Manny Roberts, né Robert Montessi, dominait ses nerfs en présence du *caporegime* Jake Vecci (Joliet Jake) et de deux de ses lieutenants, Mario Meninghetti et Charley Spanno (Pops), un spécialiste des pots de vin politiques.

Manny avait sorti son meilleur whisky et se montrait bon hôte. Ce n'était pas souvent que Joliet Jake daignait se rendre au *Posh,* bien que la boîte ait été un repaire pour le milieu depuis son ouverture lors des années 50. En quelque sorte Jake en était le propriétaire, il possédait la licence et tout ce qui s'ensuivait. Son arrangement avec Manny ne pouvait pas être considéré comme une association.

Manny était l'homme de paille, il touchait vingt pour cent des bénéfices et volait tout ce qu'il pouvait mais il n'était qu'un employé et il n'était pas question qu'il l'oubliât.

Il avait proposé à Jake son propre bureau, refusé; des cigares en provenance de Manhattan, refusés; le meilleur whisky du cabaret, refusé. Manny n'avait plus rien à offrir et il s'en inquiétait.

— Je ne peux absolument rien pour toi, Jake ? demanda Manny après un long silence.

— Non. Reste tranquille, Manny. On n'est pas venus pour faire les mondains.

— Mais je n'ai rien fait de mal au moins ?

Mario Meninghetti émit un petit rire cruel et remarqua :

— Il n'a pas la conscience tranquille, Jake. Je te parie qu'il fausse les comptes.

Manny Roberts blêmit sous le coup de cette accusation.

— Ou alors il exagère l'importance des pots de vin, dit Pops Spanno en souriant largement. J'en parlais justement au sergent Daniels l'autre jour. Il me disait que son enveloppe s'amenuisait régulièrement.

— Allez, foutez-lui la paix, vous autres, fit Jake. Ils te font marcher, Manny, n'en crois rien. On est là pour affaires, pas pour du vent.

— Ah bon ? C'est ce que je pensais… je veux dire… enfin, j'ai fermé la boîte dès que j'ai reçu ton message. Et les gars arrivent depuis le début de la soirée. Je me disais… euh, eh bien, j'aimerais bien savoir ce qu'il se passe.

— Ne t'en occupe pas, ça t'évitera de te faire du mauvais sang, annonça calmement Joliet Jake. Ça ne te regarde pas, alors tais-toi.

Manny se tut.

Les quatre hommes observèrent le silence pendant quelques minutes. Il y eut un signal frappé à la porte et un grand type chauve entra. Il portait un costume et un manteau gris et son chapeau, gris aussi, était mouillé et encore plein de flocons de neige.

Sans lever les yeux Joliet Jake dit :

— Je t'attends depuis près d'une demi-heure, capitaine.

Le nouveau venu retira son manteau, l'accrocha, prit une chaise et se laissa tomber dessus en grognant :

— Donne-moi un scotch, Manny. Double, sans eau.

Manny ne bougea pas; tant que le patron ne buvait pas, personne d'autre n'avait droit à un verre.

— J'ai dit que j'ai dû attendre une demi-heure, fit lentement Vecci avec une grande précision.

— Je suis venu dès que j'ai pu, Jake, répondit d'une voix décontractée le capitaine. Mais la police me paie aussi, tu sais.

— Ouais, et tu sais très bien à qui tu dois ton beau poste au City Hall, cracha Vecci. Ne l'oublie pas, Hamilton !

— Comme si je le pouvais, ironisa en souriant le flic marron. En tout cas je suis là et je suis désolé de t'avoir fait attendre. Je vois que l'armée est levée.

— Ouais. Et elle est prête à avancer, répondit Vecci. Où sont les feuilles de service ?

Le flic prit un carnet dans sa poche. Il poussa un soupir et dit :

— Il faudra faire très attention, Jake. Tu le sais.

— Nous faisons toujours très attention, dit Vecci en prenant le carnet et le passant à Pops Spanno. Voici tes équipes, dit-il à ce dernier. Rappelle-toi, seulement deux gars par voiture. Ils ne font rien à moins que les choses prennent de l'envergure. Ils se conduisent comme ce qu'ils sont sensés être. Qu'ils ne se parlent pas d'affaires personnelles. S'ils s'arrêtent pour bouffer ou autre chose qu'ils ne s'adressent à personne. Ils restent avec *leurs* flics et ils ne *parlent* qu'à leurs flics.

Vecci se retourna vers Hamilton.

— Pour quand le rendez-vous ?

— A vingt-trois heures. A cinq minutes d'écart. Je ne veux pas que ça ressemble au bal annuel de la police.

Vecci acquiesça sagement.

— Tant mieux :, ça nous donne…

On frappait à la porte. Il fit signe à Manny d'ouvrir :

— Ouais ?

Un homme passa la tête et les épaules dans la pièce et s'adressa directement à Mario Meninghetti :

— Y'a un type du téléphone qui est ici. Dit qu'il doit vérifier ce téléphone aussi.

— Pour quoi faire ? fit Meninghetti.

— A cause de la tempête. Le téléphone du bar est en dérangement, patron. Il dit que celui-ci aussi sûrement.

Vecci se mit à jurer à voix basse et Manny Roberts se saisit de l'appareil.

— Eh oui, fit-il. Ça ne marche pas.

— Dis à ce couillon de réparer ça en vitesse, cracha Vecci.

Il se tourna vers les autres :

— C'est pas étonnant qu'on n'ait pas eu de leurs nouvelles. Nom d'une merde ! Pas de téléphone, que des couilles ! Quelle nuit !

Un instant plus tard le sbire revint à la porte pour annoncer :

— Il répare, patron. Il dit qu'il doit grimper jusqu'à la ligne.

— Ça te dirait de monter en haut d'un poteau par ce froid ? demanda Pops Spanno à Vecci en faisant la grimace.

— Pas du tout, fit tranquillement le *caporegime.* J'en ai eu ma claque de ce genre de boulot quand j'étais jeune. T'en fais pas, j'ai fait ça et pire. Crois-moi, il y a pire que grimper à un poteau.

Vecci toussa hargneusement et s'adressa au capitaine :

— Dis, Hamilton, je serais sûrement ici toute la nuit à moins qu'il ne se passe quelque chose d'imprévu. S'il arrive du nouveau de ton côté, tu m'en fais part tout de suite.

— Tu seras le premier à le savoir, promit Hamilton à son bienfaiteur.

Vecci décida de prendre un verre après tout et Manny se hâta d'aligner les whiskies sur le bar. Si le patron buvait, tout le monde buvait.

La conversation se détendit. On parlait de la tempête, du problème des pots de vin pour la police réorganisée et d'une nouvelle tendance vers l'honnêteté dans les milieux administratifs.

Après quelques minutes on leur annonça :

— Le type du téléphone croit que c'est réparé maintenant mais il veut voir l'appareil dans cette pièce.

— Y'a la tonalité, fit Manny Roberts qui avait décroché.

— Ils ont la tonalité, fit le sbire par-dessus son épaule.

Il fit un signe de la tête et se retourna vers les mafiosi :

— Il dit qu'il devrait vérifier lui-même pour en être sûr.

— Mais oui, qu'il entre pour en être sûr, décida Jake Vecci.

On continua de bavarder mais moins librement devant le réparateur qui entra et traversa la pièce en laissant derrière lui une traînée de neige sur la moquette. Il portait un sac à outils autour de la taille et il avait des chaussures-pitons pour grimper. Vecci recula pour éviter un contact physique avec ce personnage humide.

— Grimper aux poteaux téléphoniques, s'émerveilla Pops Spanno en riant. Et en pleine tempête. Drôle de façon de gagner sa vie.

Le réparateur sourit aimablement au lieutenant mafioso et prit le téléphone que lui tendait Manny Roberts. Il composa un numéro, écouta et fit une grimace avant de dire :

— Heureusement que j'ai vérifié. L'écoute a des trous.

— Des quoi ? fit Manny.

— C'est le champ électromagnétique, annonça le réparateur qui avait déjà démonté l'appareil. Y'a plus de tonalité pendant un moment et la polarisation est déséquilibrée. J'vais arranger ça en un tour de main.

— C'est quoi un champ électromagnétique ? se demanda Pops Spanno.

— T'occupe donc pas, fit Meninghetti. C'est du jargon professionnel. Tu n'y connais rien.

— Alors dis-le moi si tu en connais autant, rétorqua Spanno.

— Ben… fit Meninghetti en haussant les épaules. C'est l'endroit où il y a de l'électricité magnétique. C'est ça, hein, petit gars ?

Le petit gars sourit en disant :

— Oui, à peu près.

Vecci poussa un soupir et s'adressa à Manny Roberts :

— Donne-lui quelque chose à boire. Il doit être gelé.

Le garçon secoua la tête et dit à Roberts :

— Merci, non, je ne dois pas.

— Tu te trompes, Jake, fit Spanno. Il ne peut pas avoir froid. Il est déguisé pour une expédition polaire.

Effectivement le réparateur était vêtu pour affronter les plus basses températures. Une épaisse combinaison blanche protégeait son corps jusqu'à la tête et la capuche ne laissait paraître de son visage que la bouche et les sourcils, il y avait même un rabat spécial

mais il était déboutonné pour l'instant et exposait ainsi la peau rougie par le froid.

— Merde, fit Spanno. Moi, je ne ferais pas votre boulot par un temps pareil pour tout…

— Il touche des heures supplémentaires, observa le flic. Qu'est-ce qu'on vous donne ? Deux fois, deux fois et demi le tarif ?

— Je n'ai pas cette chance, répondit le réparateur. Je fais partie du personnel de nuit.

— Fichez-lui la paix, ordonna Jake Vecci. Il ne terminera jamais son travail si vous lui posez toutes ces questions.

— Ça ne me dérange pas, dit Mack Bolan au capo : J'ai fini maintenant.

On observa un silence tendu pendant qu'il remontait l'appareil. Ensuite il composa un numéro spécial, fit un clin d'œil à Pops Spanno, marmonna dans l'embout et raccrocha aussitôt. L'appareil se mit à sonner, il le reprit, marmonna de nouveau puis demanda à voix haute :

— Où ? State et Madison ? Bon, j'y vais tout de suite.

Il posa l'appareil sur le bureau et le poussa vers Manny Roberts.

— Vous voyez, ça n'a pas pris trop de temps.

— Oui, merci, dit Roberts. Nous ne savions même pas que c'était en dérangement. C'est bon de pouvoir compter sur des gars comme vous par des nuits pareilles. Encore merci.

Bolan rangeait ses outils. Joliet Jake gronda subitement :

— Je t'en fouterai, des mercis. Donne-lui vingt dollars.

Manny s'empressa d'obéir.

Bolan prit le billet et le rangea dans sa poche.

— Merci, dit-il en repartant.

Il traversa la grande salle, croisa les mafiosi qui s'ennuyaient et ressortit dans la bourrasque.

CHAPITRE IX

Il avait fallu beaucoup d'audace pour s'aventurer en territoire ennemi de la sorte mais, pour Bolan, c'était plutôt par nécessité. Il avait voulu « voir », voir avec ses propres yeux et jauger la situation en se rappelant toutes ses expériences du passé.

Il agissait presque par instinct car il était devenu maître en camouflage bien avant de déclarer la guerre à la Mafia.

Une fois, ne pouvant rejoindre ses lignes, piégé en plein territoire Viêt-Cong, Bolan s'était recouvert d'un poncho noir et d'un chapeau de paille puis il s'était accroupi près d'un filet de pêcheur au bord d'un ruisseau. Il avait attendu là pendant plus de deux heures, en plein jour, au nez et à la barbe des soldats ennemis qui le recherchaient dans les parages. Malgré sa grande taille et le costume improvisé, il semblait faire partie du décor naturel et les soldats l'avaient pris pour un pêcheur vêtu d'un pyjama noir et, évidemment, ils ne recherchaient pas un villageois en noir.

La situation actuelle était similaire. Le dérangement du téléphone (dû aux bons offices de Bolan) pouvait parfaitement s'expliquer par les avaries du temps, donc l'arrivée d'un réparateur semblait parfaitement normale et anodine. Il est douteux que quiconque dans le cabaret ait pu bien décrire le réparateur, outre qu'il était déguisé comme pour le Pôle Nord.

Non seulement Bolan avait-il effectué une reconnaissance au *Manny's Posh* mais il avait trouvé la faille qu'il recherchait. Joliet Jake, le patron du centre de la ville, lui semblait être la meilleure cible. Depuis longtemps le vieux Vecci ruait dans les brancards pour sa nomination à un poste de *co-capo* ou *capo emeritus* au sein de la Famille de Chicago. On le lui aurait accordé sans hésitation s'il n'avait pas souhaité par la même occasion tenir toujours les rênes de son organisation. Les jeunes loups ne lui pardonnaient pas son attitude.

On pouvait encore s'attendre à des complots et des intrigues et Jake le savait.

Bolan avait découvert tout cela en parcourant le carnet de Leopold Stein, il en avait appris d'autres mais cette situation lui

paraissait la plus propice étant donné les circonstances. Il avait donc mis tout en œuvre pour retrouver Jake Vecci et en faire le but d'une machination.

Il n'avait pas fallu faire preuve d'une grande imagination pour savoir que des mafiosi allaient se regrouper au cœur du territoire de Vecci. Bolan l'avait constaté par simple observation. Il confirma ses renseignements en pénétrant dans le cabaret et lorsqu'il en ressortit il avait laissé derrière lui une « écoute » supplémentaire.

Il avait immédiatement reconnu Joliet Jake et deviné les identités de Meninghetti et Spanno. L'homme en costume gris lui avait posé des problèmes mais il avait agi avec tant de respect envers Vecci que Bolan n'y pensa plus. Ce qui lui importait était qu'il venait de trouver sa faille et qu'il allait pouvoir l'exploiter.

Bolan rangea son véhicule dans une petite rue et revint à pied jusque dans l'allée de service derrière le *Manny's Posh.* Il grimpa le long d'un poteau télégraphique et se glissa sur le toit de l'immeuble. Lors d'une première visite, Bolan avait branché deux lignes au poteau. La première le relayait à la centrale du quartier, la seconde était un lien direct avec le bureau de Manny. Branchant son téléphone de réparateur sur la ligne de la centrale il composa le numéro du bureau sous ses pieds.

La voix de Manny Roberts se fit entendre :

— Ouais ?

— Passe-moi Jake, ordonna l'Exécuteur d'une voix sans réplique.

— Qui est-ce ?

— T'occupe pas. Passe-moi Jake.

La voix de Manny annonça dans la pièce :

— Un gars qui dit qu'il veut parler à Jake, il veut pas dire son nom.

— Bon, d'accord.

Bolan s'accroupit et se cala contre le parapet du toit plat, se protégeant du vent et imaginant Manny qui devait se précipiter vers le vieux avec le téléphone tendu.

— Ouais ? fit une voix déplaisante.

— Je voulais m'assurer que tu resterais en dehors du coup, annonça froidement Bolan.

— Qu'est-ce que ça veut dire, ça ? Qui est à l'appareil ?

— La ferme ! Ecoute bien parce que je ne me répéterai pas. Je vais faire sauter cette ville, Jake, et je veux que tu te tiennes à l'écart. Tu restes où tu es.

— Je ne… mais qui est-ce ?

— Faut-il que j'épelle mon nom en code, vieux con ?

Il y eut un moment de silence pendant que Bolan entendit une lourde respiration dans l'appareil.

— C'est pas le m'ornent de faire des blagues. Si tu es qui je crois, pourquoi me téléphoner à *moi ?* Pourquoi me prévenir si amicalement ?

— Pas par amitié, tu peux y compter. Je vous ai joué au sort, t'as gagné. Je te laisserai en vie, Jake, parce que je saurai à l'avenir sur qui garder un œil. Je sais que je serai obligé de laisser des déchets derrière moi quand je quitterai cette ville. Tu es élu roi des déchets.

— Hé ! Qui est-ce ? tonitrua Vecci qui frôlait une attaque. C'est pas le moment de déconner !

— C'est pas une connerie, Jake. Remercie le ciel et allume des cierges en rentrant chez toi parce que tu seras le seul chef survivant après mon passage. Je passe à l'attaque dans quelques minutes et je ne veux pas te descendre par erreur.

Bolan coupa la communication et se brancha immédiatement sur la ligne du bureau. Il était persuadé que Joliet Jake passerait lui aussi un coup de fil d'ici peu. Bolan voulait connaître sa réaction.

Il attendit dans le vent froid pendant trois ou quatre minutes puis on souleva l'appareil dans le bureau de Manny. Bolan entendit un souffle rauque dans l'écouteur et les bips du cadran. Il nota le numéro pendant qu'il écoutait la conversation.

— C'est Jake. Il est là ?

— Euh… une minute…

— Oui, allô ?

— Salut, ça marche ?

— Bien jusqu'à maintenant. Et chez toi ?

— Pas très bien. Je crois que ce fumier vient de me passer un coup de fil.

— Il t'a téléphoné, à *toi ?* Chez *Manny ?* Au…

— Ouais, là où je t'ai dit que je serais. A qui as-tu dit que je serais là ?

— Mais à personne, voyons. Pourquoi le dirais-je ?

— Bon… ben… je dois présumer alors que c'était bien lui. Ou alors quelqu'un me joue un sale tour.

— Peut-être qu'il te surveille. Il aurait pu t'y suivre.

— Ou alors on a un traître quelque part.

— Ce type est… enfin qu'est-ce qu'il te voulait ? Pourquoi t'appeler ?

— Il a dit qu'il se préparait à descendre tout le monde. Sauf moi.

Il y eut un rire amusé au bout du fil.

— C'est mignon, ça. Pourquoi t'aime-t-il autant ?

— Ahhh ! il est… enfin je te le dirai plus tard. En tout cas je pensais que je ferais bien de le signaler à tout ·le monde. Je veux dire au cas où ce mec aurait un indic dans la Famille. Ça me rend nerveux comme tout qu'il ait pu me téléphoner comme ça. Je suis sûr qu'il y a un traître. *Si* c'était vraiment lui. Si ça ne l'était *pas,* je devrais être encore plus nerveux. Tu vois ce que je veux dire ?

— Oui.

L'autre voix s'était subitement transformée.

— Oui, je vois ce que tu veux dire. Tu pourrais bien avoir raison pour l'indic aussi. Dans ce cas c'est sûrement quelqu'un de chez toi.

— Je sais, ça m'inquiète aussi. Ecoute, qu'est-ce que je dois faire ? Je dois appeler les autres ?

— Ben… moi, je ne peux pas te conseiller pour un truc pareil, fit la voix après une certaine hésitation. C'est dans ton équipe, pas dans la mienne.

— Oui, mais tu sais que j'apprécie toujours tes conseils.

— Eh bien… Je ne sais pas. Si c'était moi, je crois que je ne le dirais pas. On pourrait le comprendre de travers. Et ce type est vachement malin, il est possible qu'il te tende un piège.

— Tu crois ?

— Peut-être. Ecoute, voici ce que je ferais. Téléphone à Larry Turk. Mets-le au courant. Comme ça, c'est plus ton problème. Puis tu attends.

— Oui, probablement… mais, dis, je ne peux pas le joindre, Larry Turk. Il emmène « Le Remorqueur » à un jugement.

— Déjà ?

— Oui, tu parles ! Il dit qu'on doit tirer les choses au clair cette nuit même. Il dit qu'on doit lui donner l'autorité ou non. Et il refuse de prendre la responsabilité pour un second *Town Acres.*

— Tu te rends compte ce que ça signifiera pour Pete ?

— Ouais. Mais il l'a bien cherché après tout, non ? Ecoute, moi, je ne peux pas rester ici. Qui sait ? Ce salaud pourrait me faire sauter ou brûler la taule. Tu sais comment il agit.

— Oui, je sais, fit la voix. Oh ! As-tu cherché des micros dans ta boîte ?

— Tu parles ! On a presque démoli tout le bureau. J'ai eu des soupçons un moment… y'a un gars qui est venu pour réparer le téléphone. La tempête avait bousillé les lignes ou je ne sais quoi. Mais il n'a rien laissé, j'en suis sûr maintenant.

— Bon… O.K. Dis, où jugent-ils Pete ?

— Là-bas, à… tu sais où.

— D'accord. Voilà ce que je ferais à ta place. J'appellerais là-bas pour essayer d'avoir Turk. Dis-lui que tu téléphones juste pour lui rapporter ce fait nouveau. Raconte-lui tout. C'est à lui de trouver une solution, non ? Après tout c'est son boulot. Laisse-le décider de ce qu'il faut faire, ça prouvera aussi de quel bord tu es.

— Qu'est-ce que tu veux dire, de quel bord je suis ?

— Te fâche pas ! Je n'ai pas dit que je pensais, *moi…*

— Qu'est-ce que tu penses, *toi ?*

— Mais rien du tout ! Mais si ce gars t'a téléphoné directement, mets-toi à la place des autres. Ils pourraient se faire des idées.

— Ils feraient bien de s'en abstenir !

— Tu verras bien. En tout cas, appelle Turk. Raconte-lui ton histoire.

Il y eut un bref silence.

— Bon, t'as probablement raison. D'accord, merci. Tu restes là ?

— Euh, oui, peut-être.

— Comment ça, peut-être ? C'est une réponse, ça ? T'as peur de me dire où tu seras ?

— Tu sais bien que non.

— Alors, tu me le dis ?

Il y eut encore un silence.

— Non, Jake, je ne te le dis pas.

Un clic interrompit la communication. Bolan sourit largement en écoutant Joliet Jake marmonner d'une voix étonnée.

— Ben, merde ! j'en reviens pas…

Il raccrocha ensuite lui aussi.

Cette fois-ci l'attente du prochain appel fut brève. Bolan nota rapidement le numéro, ce qui s'avéra inutile lorsqu'une voix tranquille annonça :

— *Giovanni's.*

La voix troublée de Joliet Jake s'empara de la ligne :

— C'est M. Vecci. Je… je cherche un groupe privé chez vous. Vous savez qui je veux dire ?

— Tout est privé ce soir, M. Vecci. Place forte.

Bolan leva les sourcils de surprise. Dans le jargon de la Mafia « place forte » voulait dire qu'il n'y avait que des éléments de la Mafia dans les lieux, même les garçons et les cuisiniers.

— Bon, tant mieux. Ecoute, qui est à l'appareil ?

— Charles Drago, M. Vecci. Je peux vous être utile ?

— Tu peux trouver un certain monsieur et me l'amener au téléphone, Charlie. Il amène quelqu'un pour un jugement.

— Ah, ils ne sont pas encore arrivés, M. Vecci.

— Nom de Dieu ! ils auraient dû être là depuis longtemps.

— Ça doit être la tempête, monsieur. Elle retarde tout le monde.

— Quelle merde !

— En attendant, M. Vecci, vous pouvez faire vos rapports à…

— Je ne fais pas de rapports, gronda Joliet Jake.

— Je vous demande pardon, monsieur. Je n'essayais que de vous rendre…

— Service, oui, je sais. Bon, Charlie, voici comment tu peux me rendre service. Garde l'œil rivé sur la porte. A la seconde où il arrive, tu lui dis de me téléphoner chez Manny.

— Bien, monsieur, chez Manny.

— Oui, et ne le dis à personne d'autre. Dis-lui que c'est très urgent, insista Joliet Jake.

— Je lui transmettrai, M. Vecci. A lui seul.

— O.K., merci.

Cette fois ce fut Joliet Jake qui raccrocha le premier. Bolan se rebrancha sur la centrale et parcourut le carnet de Stein avec une lampe de poche. Sur la quatrième page il trouva un numéro qui correspondait aux bips du premier appel téléphonique. Il fit une moue en voyant le nom en face du numéro.

Bolan réfléchit un moment puis composa le numéro. La même voix qui avait répondu à l'appel de Vecci répondit :

— Oui ?

— Il est là ? demanda Bolan.

— Non, il n'est pas là.

— Moi, je sais que si. Passe-le-moi.

— Il… euh, qui est-ce ?

— T'en occupes pas. Passe-le-moi et en vitesse.

— Il ne veut plus prendre de communications ce soir.

— Il ferait bien de magner son cul et de prendre celle-ci, menaça Bolan.

— Bon. Une minute.

Enfin l'autre voix se fit entendre. Prudente et réservée, elle demanda :

— Bon, pourquoi toutes ces histoires ?

— Ils veulent que tu viennes chez Giovanni tout de suite.

— Qui « ils » ? Je crois que vous avez fait un faux numéro.

— Comme tu voudras, dit froidement Bolan. T'as eu leur message, j'ai pas besoin de leur en dire davantage.

— Attendez, je ne reconnais pas votre voix.

— C'est peut-être exprès. Et peut-être que tu ferais bien de bouger ton cul jusqu'à la banlieue.

— En pleine tempête ? Ils savent très bien que je n'assiste pas…

— Tu vas assister à celui-ci. On annonce la couleur et tu devras choisir la tienne.

L'homme était dans tous ses états. Il était évident qu'il n'avait pas l'habitude qu'on lui parle de cette façon. Il en perdait le souffle.

— Ecoutez, je ne sais pas… attendez une minute. Dites-moi ce qu'il se passe. Moi je n'irai nulle part avant de…

— Attends une minute, coupa Bolan.

Il mit la main sur l'appareil et compta jusqu'à dix. Lorsqu'il revint sa voix s'était faite plus aimable.

— Ecoute, ils m'ont dit de te dire qu'ils pensent à ton bien et à l'avenir. On prend un vote pour un contrat ou autre chose et ils te suggèrent de le garder pour toi.

— Ça n'a rien à voir avec le jugement de Pete ?

— Non, ils ne te dérangeraient pas pour ça. Je te dis qu'il s'agit de tout autre chose. Il semble qu'un certain vieillard déconne. Ils vont voter sa retraite. Je t'en ai déjà trop dit maintenant. Tu la boucles, compris ?

— Oui, évidemment, je comprends. Mais moi, je n'ai pas de vote, enfin…

— Ils disent que ça te concerne. Tu devrais être ici pendant que ça se décide. Juste pour montrer de quel côté tu te situes. Comme je te l'ai dit, on va sûrement décider d'établir un contrat ou deux.

— Bon… d'accord, merci. Dites-leur que je viendrai le plus vite possible. J'espère que je pourrai passer dans la tempête. Euh, j'ai combien de temps ?

— Pas beaucoup. Ils sont déjà presque tous arrivés.

— Bien. Encore merci et dis-leur que j'apprécie ce qu'ils font pour moi.

Il y eut un déclic et Bolan entendit la tonalité. Il sourit avec cynisme, changea de position pour étirer ses muscles frigorifiés et se rebrancha sur la ligne de Manny juste à temps pour entendre la sonnerie qui retentissait. Il s'attendait à une certaine conversation et il ne la manqua pas.

— Oui, allô ?

— Salut, Jake. Dis, je viens d'apprendre quelque chose d'épouvantable. J'appelle à cause du passé. Il se passe des choses chez Giovanni.

— Oui, je le sais. Ils font des projets. Pour Bolan, je crois. Pourquoi à cause du passé ?

— Je veux dire qu'on ne doit pas me voir te regarder, même à travers une fenêtre. Est-ce que tu comprends ce que je te dis ? Reste à l'écart de *Giovanni's.* Il ne se passe pas ce que tu crois. Ne téléphone pas à Turk, ne leur dis pas où tu te trouves. Planque-toi.

— Mais qu'est-ce que tu me racontes comme…

— Je ne peux pas en dire plus, Jake. Je suis navré, vraiment navré.

Encore une fois City Jim raccrocha et Bolan entendit le vieux Jake marmonner sans comprendre :

— Mais qu'est-ce qu'il se passe ce soir ?

Bolan coupa son branchement et rassembla ses outils.

— Des tas de choses, Jake, gronda-t-il, les dents serrées.

CHAPITRE X

Bolan passa son dernier coup de téléphone d'une cabine publique dans le North Side. La même voix suave répondit automatiquement :

— *Giovanni's…*

D'une voix assez commune Bolan demanda :

— C'est Charlie Drago ?

— C'est ça. Qui est à l'appareil ?

— C'est… euh, disons Phil de Jersey. Ecoutez, M. Drago, on m'a dit de m'en remettre à vous. J'ai surpris quelque chose et je ne sais pas quoi en faire. On m'a dit qu'il fallait m'adresser à vous.

— Mais qui êtes-vous ?

— Disons Phil de Jersey. Je ne fais que passer, je n'habite pas Chicago. Mais écoutez, je me trouvais dans un bar du South Side et j'entends une conversation bizarre près de moi, vous voyez. Alors je…

— Une minute là ! J'ai pas de temps à perdre…

— Sans vous commander, M. Drago, vous feriez bien de me consacrer un peu de votre temps. Ça vous concerne tous à Chicago et je ne demande rien en échange.

Dédaigneux mais intéressé tout de même, Drago répondit :

— O.K., d'accord, qu'est-ce qu'il y a de si important ? Et dépêchez-vous.

— Y'a des types qui parlent de Bolan, ce connard de Mack Bolan. Et moi, j'en sais long sur ce fumier. L'un d'eux dit que c'était drôle la manière dont les choses se passaient parce que Bolan s'avérait être leur meilleur allié. Naturellement j'ai continué à écouter.

— Attendez une seconde, Phil, interrompit Drago en vitesse. Il y a quelqu'un d'autre qui devrait entendre ce que vous me dites.

Bolan se tut, alluma une cigarette et attendit deux bonnes minutes avant d'entendre le déclic d'un poste supplémentaire. La voix de Drago lui dit alors :

— O.K., Phil, reprenez comme avant.

— Où en étais-je ?

— Vous étiez dans un bar du South Side et ces gars sont en train de dire que c'était drôle parce que Bolan s'avérait être leur meilleur allié. Reprenez là.

— Oui, alors moi, je fais vachement attention quand j'entends ça. J'ose pas passer la tête de l'autre côté de la cloison mais je reste l'oreille collée à la paroi et j'écoute. Y'a un des types qui dit qu'ils avaient attendu ce genre de chose et, moi, je suppose qu'il parlait de l'histoire Bolan. Puis ensuite je me fais une toute autre idée lorsqu'un autre raconte qu'il n'en revient toujours pas de la manière dont le vieux et Bolan semblent s'entendre. Voilà qui donne une toute autre tournure, non ?

— Quel vieux ? demanda une autre voix de chez Giovanni.

— Je n'en sais rien, monsieur. Chaque fois qu'ils en ont parlé ils disaient simplement le vieux. Puis y'a un autre qui revient en disant que c'était une bonne chose de toute façon parce que le vieux avait été sur le point de déclencher la guerre. Moi, je me dis tout de suite qu'il parle d'une guerre dans la rue qui se confond avec ce que manigance Bolan.

— C'est tout ce que vous avez entendu ? demanda Drago d'une voix calme.

— Non, j'ai aussi entendu que le vieux avait regroupé une centaine d'hommes dans un autre bar quelque part. Voyons, chez… chez Minnie ou quelque chose comme ça.

— J'ai jamais entendu parler de chez Minnie, fit la seconde voix.

— Ça sonnait pourtant comme ça. Chez Minnie ou quelque chose de très proche.

— Manny peut-être ?

— Oh, je suppose que ça pourrait être chez Manny.

— Nom de Dieu ! grinça une voix tout à fait nouvelle.

— Combien de types avez-vous dit qu'il y avait dans ce bar ? demanda la seconde voix.

— Environ une centaine, peut-être plus, répondit Bolan-Phil de Jersey. Je ne peux pas répéter le reste avec beaucoup de précisions. Vous savez comment ça se passe, les gars disent oui, non, ils soupirent et font du bruit à côté mais j'ai suivi la conversation d'une façon générale.

— D'accord, fit Drago. Et quel en était le sens général ?

— Que tous ces gars allaient rappliquer chez vous, chez Giovanni. Et j'ai entendu autre chose qui m'a paru vachement cinglé.

— Quoi donc ?

— L'un d'eux a parlé de voitures de flics. Moi, je crois qu'ils veulent donner un aspect policier à leur descente, vous voyez ?

— Nom de Dieu de nom de Dieu ! fit la troisième voix.

— Attends, attends une seconde, conseilla tranquillement la seconde voix. Qui nous dit tout ça ?

— Vous n'avez pas besoin d'en savoir plus long que Phil de Jersey. Je ne veux pas me retrouver en plein champ de bataille. Je ne fais que vous transmettre ce que j'ai entendu. A vous de vous débrouiller maintenant.

— Vous êtes… l'un de nous ? demanda l'homme.

— Bien sûr que je suis, enfin, j'ai de la famille à Jersey. Je ne vous en dirai pas plus que ça.

— O.K., nous nous sommes toujours entendus avec nos amis de Jersey. Alors dites-moi, Phil, ces types, ont-ils dit comment Bolan entrait dans leur histoire ?

— Comme je vous ai dit moi, j'ai eu l'impression qu'ils s'étaient alliés. Mais ça me paraît vachement étrange. Je peux me tromper aussi. Peut-être qu'ils s'en servent pour faire une diversion, vous comprenez ?

— Bien sûr, je comprends, Phil. Bon, dites, on n'oubliera pas ce que vous venez de faire. Lorsque tout ça se sera calmé, venez me trouver, d'accord ?

— Je dois vous dire que je ne sais pas exactement à qui je parle.

— Vous demanderez Benny Rocco.

Bolan leva les sourcils. Rocco était l'homme du North Side et du territoire au nord de Chicago qui prenait le plus d'importance à l'heure actuelle.

— D'accord, M. Rocco, répondit l'Exécuteur. Je passerai dès que je le pourrai. Euh, M. Drago ? Vous êtes encore là ?

— Oui, je vous écoute.

— Bon, ben… c'est tout ce que je sais, monsieur. Je ne me souviens plus du nom du type qui m'a donné votre numéro mais il m'a dit que vous devriez le savoir et moi, je pensais que vous en aviez le droit.

— Vous avez bien fait, Phil. Vous n'aurez jamais à le regretter. Nos meilleurs souvenirs aux gars de Jersey, hein ?

— Je n'y manquerai pas, dit Bolan avant de raccrocher.

Il jeta sa cigarette dans la neige et retourna jusqu'à son véhicule. La nuit commençait à prendre tournure et il voulait assister à tous les événements.

Comparer l'arrière-salle de chez Giovanni à celle de *Manny's Posh* serait comparer un palais et un taudis. Une luxueuse et épaisse moquette, des boiseries, un bar privé très complet, une stéréo parfaite, des toiles de maîtres, des divans en chevreau et de grands fauteuils confortables, une salle de bains et une longue baie vitrée permettant d'observer le club par un système de miroir sans tain étaient les caractéristiques les plus frappantes de ce splendide bureau.

Arturo (Don Gio) Giovanni avait soin de montrer à chaque visiteur les détails plus discrets de son antre de luxe, le grand bureau fait à la main à Singapour et le trône à partir duquel il contrôlait les persiennes, les rideaux, les fenêtres et même la porte. Le trône pouvait vibrer aussi et il y avait dans la partie supérieure du dossier des minibaffes pour diffuser une discrète ambiance musicale selon les désirs du maître. Il y avait aussi une terrasse solaire, un sauna et une salle de massage. Les multiples détails de cette installation composaient un ensemble royal.

Et Don Gio le méritait, c'était le roi de Chicago et ses royaux tentacules s'étendaient sur toutes les banlieues de la ville ainsi qu'au Texas, en Arkansas, en Floride, aux Caraïbes, en Europe et même à Hawaii. Aucune tête couronnée n'avait joui de plus de puissance à l'état brut ou de richesses que le petit Napolitain devenu américain à l'âge de huit ans. Ancien des centres pour délinquants à quatorze ans, courrier, garde du corps et assassin pendant les années folles qui précédèrent l'époque Capone, il était devenu maître d'un empire dont les revenus annuels excédaient deux milliards de dollars.

Ce vieillard aux allures sympathiques, qui était si fier de son luxueux bureau où il passait environ huit heures par an, avait un casier judiciaire qui s'étalait sur cinquante ans avec des arrestations pour chantage, vol, brutalités, viol, bookmaking, contrefaçon, bootlegger lors de la Prohibition et tous les méfaits dont on pouvait

se charger la conscience pendant une carrière criminelle bien remplie. Passant devant divers comités fédéraux Giovanni s'était réfugié cent trente-sept fois derrière le cinquième amendement. Pourtant il n'avait été inculpé et condamné que deux fois depuis l'âge de quatorze ans et ces deux condamnations furent révoquées plus tard par des juges complaisants lorsque ses avocats firent appel.

Récemment on disait que le capo vieillissait, qu'il s'était amoindri en passant le clair de son temps à Nassau, à Rio et à Honolulu et qu'il avait tant d'intérêts légitimes qu'il perdait le goût du vrai métier. La plupart de ces rumeurs prenaient leurs origines dans les territoires contrôlés par Joliet Jake Vecci.

Mis au courant par divers subalternes de son entourage, Don Gio en riait et n'y portait pas grande attention. Il signalait que Nixon avait une maison blanche d'hiver, une autre d'été, une à l'ouest et une à l'est; pourquoi Don Gio ne posséderait-il pas lui aussi des havres de paix où il pourrait se reposer en oubliant ses soucis harassants ? Quant à ses ressources personnelles, que devait-il en faire, passer sa vie à les observer au fond d'une chambre forte ? Certes non. Il s'en servait, il étalait ses richesses dans le monde entier et se mettait à l'abri d'un fisc glouton et hargneux. Si les autres hommes de Chicago voulaient bien suivre son exemple au lieu de se plaindre continuellement, ils gagneraient au change.

Don Gio riait, montait dans sa Rolls ou dans son 727 particulier et partait vers de nouveaux horizons où il pouvait se détendre sans être importuné par les hommes de la FBI qui le suivaient en notant ce qu'il mangeait, ce qu'il regardait et s'il s'était lavé les mains avant de passer à table.

Pourtant ce soir le capo ne riait pas. Le moment était venu de faire face à une crise.

D'abord Bolan. On l'avait laissé faire pendant trop longtemps et il se conduisait avec trop d'audace. Il était temps qu'on lui fourre une barre de fer chauffé à blanc dans le cul.

Secondement il y avait cette honteuse histoire d'insubordination dans les rangs de la Famille. Lorsque des capi se mettaient à courir les rues et à déconner comme de simples mafiosi, il devenait évident que l'organisation souffrait d'une pourriture interne. Gio aurait à faire

un exemple du fautif malgré leur amitié personnelle qui remontait à l'époque de Capone, il aurait à sévir contre Peter Lavallo qu'il avait surnommé Golden Peter à cause de nombreux succès féminins. Le petit Golden Peter était le mécréant Pete the Hauler, le Roi des Remorqueurs, et le passé ne rachetait pas le présent. Pete Lavallo paierait le prix de sa stupidité comme le ferait tout homme d'une organisation disciplinée.

Enfin le troisième et dernier coup à la discipline familiale, Jake Vecci. Evidemment le capo savait depuis longtemps que son vieil ami Joliet Jake ruait dans les brancards mais il n'avait jamais soupçonné Jake d'une telle traîtrise. De plus ça tombait au pire moment.

Le capo fit une grimace et tambourina les doigts sur la surface du bureau malais en essayant de lire les pensées des trois hommes assis devant lui qui racontaient les détails d'une véritable guerre au sein de la Famille. Le croyaient-ils eux-mêmes ? Espéraient-ils que leurs renseignements soient bons ou mauvais ? Espéraient-ils que Don Giovanni leur cède la pourpre, ou souhaitaient-ils une guerre entre les vieux pour qu'ils puissent accéder à un futur différent ?

Ce jeune dur, Larry Turk, lui disait :

— Il y a un certain Phil Tarrantino qui travaille pour nos amis de Jersey, M. Giovanni. Il fait partie de l'équipe de Danno Giliamo et il avait même accompagné Danno à Londres lors du coup contre Bolan. Danno m'a dit qu'il avait été blessé pendant le coup et que depuis il récupère tranquillement. Danno l'a vu lundi dernier, il m'a dit que Tarrantino devait partir à Las Vegas. Un peu de repos dans le désert devait le retaper. Alors, je ne sais pas, M. Giovanni. Je n'arrive pas à le trouver à Vegas. Il est possible qu'il soit arrivé jusqu'ici, qu'il ait été pris dans la tempête et qu'il attende le moment de pouvoir repartir. J'ai l'impression…

— Quand tu es dans ce bureau, tu peux m'appeler Gio, interrompit gentiment le capo. Vous autres aussi. D'accord ? Ça sonne mieux.

— O.K., Gio.

— J'aurais préféré que tu me l'amènes, ce garçon, pour que je puisse lui parler personnellement. J'aime bien entendre les choses moi-même.

Benny Rocco se dandina nerveusement.

— C'est moi qui ai pris cette décision, Gio, j'en suis navré. Ce gars était nerveux comme tout et je savais qu'il raccrocherait si jamais je forçais un peu. Je voulais le garder de bonne humeur.

— Oh, tu as sûrement fait pour le mieux, Benny, fit Giovanni. Au moins…

Le capo dirigea son regard sur Charles Drago qui tenait lieu de portier de luxe et qui veillait à la sécurité de l'établissement en temps normaux.

— Au moins je dois dire que Charlie a bien fait quand il a cherché des témoins pour que plusieurs entendent cette conversation.

Drago sourit à son patron.

— Merci, Gio. Je ne sais pas pourquoi mais je ne pensais pas que vous aimeriez être dérangé pour… enfin, ça ne m'a pas paru suffisamment important à ce moment-là. Vous savez comment ça se passe. Je croyais que c'était juste des rumeurs du centre.

— Oui, fit amèrement Giovanni.

— Moi, c'est le coup des voitures de police qui m'a fait tiquer, annonça doucement Rocco.

— Oui, fit de nouveau le capo en se tassant dans son grand fauteuil. Il y a de quoi. Jake manie plus de flics que moi même. J'aurais dû lui retirer ce territoire depuis longtemps. Il s'entend trop bien avec City Jim depuis des années… Je pense. Alors vous croyez tous que c'est vrai ? Dis-moi, Turk ? Es-tu prêt à risquer le résultat de toutes tes années de travail sur ce que t'a dit un inconnu de Jersey au téléphone ?

— Tout semble concorder, Gio, déclara Turk. J'ai envoyé deux de mes hommes, de mon équipe personnelle, pour jeter un coup d'œil. Jake a bien réuni une centaine de gars chez Manny. Les types ne savaient même pas ce qu'ils y faisaient sinon qu'ils allaient monter dans des voitures de flics. Puis les chefs d'équipes sont sortis du bureau et ils ont balancé mes gars dans la neige.

— Ils pourraient se retrouver sur le tapis pour avoir fait ça, marmonna Benny Rocco. Ils complotent, c'est sûr. J'y mettrais ma main à couper, Gio.

— Et Jake tenait beaucoup à parler personnellement à Turk, ajouta Drago. En plus, il m'a bien recommandé de le garder pour

moi.

— Tu essaies de me dire qu'il voulait tenter de recruter Turk ? demanda Giovanni.

— Ça me paraît assez logique tout de même.

— Ce qui montre à quel point il est dérangé, gronda Turk.

— Tout ça ne me plaît pas du tout, observa le capo. Je n'arrive pas à me faire à l'idée de Jake allant aussi loin. Des conneries, oui, ça, j'imagine facilement, mais en arriver là… A travailler avec Bolan ou le recruter… je ne vois pas Jake agissant comme ça.

— Excusez-moi, Gio, mais si vous voulez mon opinion, je dirais que se servir de cette histoire Bolan ou peut-être se servir directement de Bolan pour se couvrir, je dis que c'est une drôle de saloperie.

— Là, tu as absolument raison, Benny, fit le capo.

Il fixa Larry Turk.

— Je t'ai recommandé pour ce travail, Turk, tu le sais. Pour le boulot que tu fais en ce moment.

— Oui. Je le sais et c'est un honneur, croyez-le.

— Je ne l’ai pas fait par souci d'honneur. J'ai dit au Conseil que tu étais le seul à pouvoir réussir et je le crois. Je le crois très sincèrement.

— Merci, Gio. Je ne vous décevrai pas.

— Je le sais. Maintenant… cette autre affaire. Pete the Hauler. Il est vrai que nous ne devrions pas en parler avant le jugement mais vous savez que la situation est très particulière ce soir. (Il pianota sur la surface du bureau.) Allume-moi un cigare, Charlie, soupira-t-il.

« Voilà comment va se faire descendre Pete the Hauler », pensa tristement Turk.

Drago avait pris un porte-cigare en argent et y avait introduit un merveilleux cigare de la Jamaïque. Il l'alluma, le retira du porte-cigare et le tendit au capo.

— Ecoute-moi bien, Turk, fit Gio en reprenant la conversation interdite. Je sais que ce qui s'est passé ce soir entre toi et Pete c'est comme tu me l'as dit. Je le sais, d'abord parce que je te connais toi, ensuite parce que je connais bien Golden Peter Lavallo. Lui et Louis étaient les meilleurs copains, je me suis même posé des questions à leur sujet parfois… Bon, je peux comprendre qu'on en perde les

pédales et qu'on veuille se farcir l'assassin de Louis personnellement. On comprend ça, c'est naturel.

« *Ça vient »*, se dit Turk.

— Comprendre est une chose, poursuivit le capo. Mais la discipline c'en est une autre. Avec tout le respect qui est dû aux morts, je dois dire que je n'avais pas beaucoup de sympathie pour Louis Aurielli. Je l'ai accepté surtout à cause de Pete. Je vous dis tout ça pour que vous compreniez bien ce qui suit. Pete Lavallo et moi nous nous connaissons depuis longtemps et je l'aime bien ce garçon, je l'aime vraiment beaucoup. Mais je lui préfère infiniment notre Famille. A cause de ça, je vais casser Pete. Je vais lui retirer tous ses biens. Vous me comprenez ? Tout. Je vais le mettre à nu et je vais l'exiler. Je l'enverrai en Arizona ou peut-être au Nouveau Mexique. S'il s'y tient tranquille un an ou deux, je le laisserai revenir. Mais il reviendra dans les mêmes conditions que celles où il sera parti. Voilà ce que je vais faire à Golden Peter Lavallo.

Les trois jeunes hommes étaient visiblement impressionnés par ce royal jugement.

Larry Turk paraissait nerveux.

— Je ne voulais pas qu'on lui fasse tout ça, Gio. Je voulais juste qu'on lui dise que c'était moi qui donnais les ordres pour cette affaire, que je ne pouvais pas travailler autrement.

— Asseyez-vous, ordonna Don Gio qui s'était subitement rendu compte qu'ils se tenaient debout devant le bureau depuis assez longtemps.

Les trois échangèrent un regard et prirent des chaises qu'ils rangèrent en demi-cercle devant le bureau. Giovanni tira sur son cigare pendant une longue minute en observant le plafond puis il baissa le regard et fixa Larry Turk.

— Pourquoi crois-tu que je dis tout ça ? demanda le capo. Surtout avec ces deux hommes comme témoins. Le sais-tu ?

Turk le savait. C'était presque une cérémonie, il se passait quelque chose de grandiose. Il hésita légèrement avant de répondre :

— Je crois que vous nous montrez à quel point vous aimez notre Famille, Gio.

— C'est exact, ça en fait partie. Pourtant je ne l'aime pas parce que j'en suis le patron. *Je suis le patron parce que je l'aime plus que tout.* Tu comprends ce que je veux dire ?

— Oui, monsieur. J'en apprécie la finesse.

— O.K., n'en parlons plus. Mais réfléchis-y. Penses-y et quand tu auras fini de penser tu me diras ce que ça veut dire pour toi.

— Je crois que je peux vous le dire tout de suite, Gio.

— Alors ?

— Alors c'est moche que vous soyez mêlé à toutes ces saloperies de ce soir et je n'aime pas penser que cela vous arrive. Avec votre permission, Don Gio, je vais prendre la responsabilité de tout pour ce soir. Je ne tiens pas à ce que vous soyez dérangé par ces horreurs. Devant ces deux gars, que je prends à témoins, je revendique toute la responsabilité de ce qui se passera cette nuit. Ici et partout en ville. Quelle qu'en puisse être l'issue, c'est moi qui ai pris les décisions.

— A quel sujet ?

— Sur tout, déclara Turk. Mais spécialement en ce qui concerne Joliet Jake et ses clowns du Centre.

Don Gio quitta lestement le trône fit le tour du bureau et, posant les mains sur les épaules de Larry Turk, il l'embrassa fougueusement sur la bouche. Ensuite, plus calmement, il annonça :

— Bien. Maintenant laissez-moi et faites entrer Pete the Hauler.

Les trois confidents partirent rapidement et, une fois dehors, Larry Turk émit un petit rire nerveux et dit :

— Merde ! j'espère que c'était pas le baiser de la mort.

— Non, non, répondit Charles Drago. Je ne l'ai jamais vu faire ça, le vieux. Il était très ému, Turk, vraiment.

— Non, je ne voulais pas dire cette partie-là, fit Turk. Evidemment, si on remporte le morceau, ça sera fabuleux mais, si on perd, qui va en pâtir, hein ?

— Et si nous gagnons ici et que nous perdons ailleurs ? ajouta Benny Rocco. Tu sais ce que tu as fait, Turk ? Tu t'es proposé pour subir les conséquences si jamais quelque chose merdoie.

— On y pensera si le cas se présente, annonça brusquement Turk. En attendant il y a mieux à faire. D'abord il faut rappeler des gars qui sont sur l'affaire Bolan. Il accapare tous nos gars doués. De

plus nous n'allons plus jouer à ce jeu-là avec ce qu'on vient d'apprendre. Il faut contacter ces gens. Moi, je m'occuperai des chefs. Benny, occupe-toi des *caporegime* et des civils. Charlie, toi tu t'arranges avec l'administration, tu vois ce qu'il faut faire.

Drago sourit cyniquement.

— Je téléphonerai aussi à certains éléments de chez Jake.

— Je vous le dis à tous les deux, annonça sérieusement Turk. Je ne vous oublierai jamais pour tout ça.

— Parce que tu imagines qu'on te laisserait l'oublier, ironisa avec humour Rocco. Ce qui se passe ce soir fera de l'histoire.

— Mais pour Bolan ? demanda Charles Drago d'une voix sinistre.

— Je l'emmerde, Bolan ! cracha Turk. Ce type ne figure même pas sur ma liste de soucis.

Larry Turk avait tort. Il était surtout préoccupé par son propre succès et il savait que bien des royaumes avaient été bâtis sur des ruines de guerre. Pourtant on subit presque autant les rumeurs de la guerre que la guerre elle-même et Bolan était expert dans ces deux disciplines.

CHAPITRE XI

Une épaisse fumée de cigares et de cigarettes alourdissait l'atmosphère chez Manny et la salle était pleine à craquer. Certains chefs d'équipes s'étaient allongés par terre, d'autres s'étaient adossés au mur et certains s'étaient agenouillés ou accroupis. Ils avaient pris soin de laisser un passage au « Vieux » qui faisait rageusement les cent pas et qui jurait en italien en frappant de temps en temps sa paume d'un poing cruel et sec. Meninghetti et Spanno, à califourchon sur des chaises droites, fixaient le plafond d'un œil terne.

Personne ne parlait, tous semblaient réfléchir aux conséquences de cette nuit fatale : lorsque le « patron » réfléchissait les autres réfléchissaient aussi.

Le capitaine Hamilton entra et fit une grimace en humant l'air vicié. Il accrocha le regard de Vecci qui passait et lui demanda :

— Alors ?

— Alors, je n'ai encore rien décidé ! cracha Joliet Jake.

— Mais il faut que tu prennes une décision, Jake, supplia le capitaine. Je ne peux pas laisser ces voitures de patrouilles tourner dans ce quartier toute la nuit. Les gens commencent à les regarder d'un drôle d'œil. Ou on fait monter les gars dedans ou je les renvoie sans toi.

— Depuis quand, demanda froidement Jake, un sale flic véreux peut-il être sûr de sa vie ? Même un capitaine de détectives ?

Les yeux de Hamilton se durcirent.

— Ne me menace pas, Jake.

— C'est pas une menace, c'est une promesse ! hurla l'autre. Maintenant ferme ta gueule et laisse-moi réfléchir !

Hamilton traversa la pièce et posa ses fesses sur le rebord d'un bureau. Mario Meninghetti lui jeta un coup d'œil sympathisant et Hamilton tenta de sourire.

Vecci continua de marcher encore un instant puis il s'arrêta net et gesticula dans la direction du policier.

— Je n'enverrai pas mes hommes dans des voitures de police avant de savoir ce qu'il se passe dans cette ville !

— Je pense que tu as raison, Jake, répondit aimablement le flic. C'est une sage décision. Alors je renvoie mes gars, on annule le tout. Tu n'as pas besoin d'une force offensive mais d'une ligne de défense.

— Ta gueule ! Ferme-la, tu comprends ? *Mario !*

— Oui, patron, répondit rapidement Meninghetti.

— Raconte-moi ça de nouveau. Dis-moi exactement ce qu'il a dit. Les mêmes mots !

— Il a dit que Charlie Drago passait des coups de fil. Il raconte qu'il est temps de quitter le navire. Tous les gars qui y arriveront avant minuit seront reçus les bras ouverts. Tous ceux qui arriveront plus tard, ceux du Centre, feraient mieux de ne pas s'arrêter, de disparaître complètement.

— C'est pas exactement ce que tu m'as dit avant ! s'écria Vecci.

— Mais je ne suis pas un magnétophone, Jake, bon sang !

— Ils ont bien dit *tous* les gars ?

— Avant minuit ?

— Exactement, patron.

— Bon, c'est formidable ! C'est exactement ce que nous ferons !

Meninghetti fit la grimace.

— Ferons quoi ? demanda-t-il.

— Nous y irons *tous.* On éclaircira le malentendu. On peut y arriver avant minuit.

Vecci se tourna vers Hamilton.

— T'as pas dit qu'il avait arrêté de neiger ?

— Si, fit Hamilton, visiblement soulagé. Mais il fait quand même très mauvais. C'est de la pluie glacée et les routes sont presque impraticables. Vas-y tout de suite si tu veux y arriver avant minuit.

— Attends une seconde, gronda Meninghetti. Tu y vas, toi, Jake ?

— Bien sûr.

— Mais tu vas tomber dans une embuscade ! s'écria le *caporegime.*

— Peut-être, peut-être pas.

Vecci semblait s'être décidé. Sa bonne humeur lui revenait et il fit un clin d'œil à Pops Spanno avant de lui dire :

— Va prévenir les gars de se préparer. On s'en va.

— Dans quoi ? gémit Hamilton.

— Arrête de t'en faire, crétin, on n'y va pas dans tes machines à sous. J'suis pas assez con pour m’y rendre en bagnoles de flics. Garde deux voitures et renvoie les autres.

— Pourquoi en garder deux ?

— Comme escorte, bon sang ! Toi, tu monteras dans la première et tu fonces à travers cette ville, tu entends ?

— Mais je ne peux pas me barrer comme ça en…

— Tu parles ! lui dit calmement Vecci. La seule chose qui pourrait t'en empêcher serait une balle dans le crâne.

Le capitaine s'empourpra, et quitta vivement le bureau en claquant la porte.

Joliet Jake sourit et s'adressa à Meninghetti :

— O.K., Mario. Allons-y. Fais venir les bagnoles. Je les veux devant la porte dans cinq minutes pour charger.

Les chefs d'équipes se levaient précipitamment en entendant Meninghetti.

— Allez, sortez, les gars. Je ne vous dirai le plan qu'une seule fois, alors écoutez bien.

En regardant sortir les hommes, il se tourna vers son patron.

— Tu leur téléphones avant ?

— Evidemment je vais leur téléphoner avant. Tu me prends pour un charlot ou quoi ?

— On y va armés ?

— Tu déconnes ? On y va armés jusqu'aux dents.

Le *caporegime* fronça les sourcils et suivit ses chefs d'équipes vers la sortie.

Joliet Jake s'était déjà saisi du téléphone et composait le numéro de chez Giovanni. Ce ne serait pas correct de téléphoner directement à Giovanni dans un moment pareil mais il lui ferait parvenir le message. Il le fallait. Il n'y avait qu'un moyen de régler ce genre de malentendu, se disait Jake. Enfin, deux moyens. Des paroles douces ou du plomb chaud.

De toute façon Jake n'allait pas attendre que la moitié de ses hommes soient passés de l'autre côté pour régler ce différend. Certainement pas. Joliet Jake n'avait pas passé quarante ans dans les rues pour agir comme un jeune imbécile.

Un taxi s'était immobilisé près du trottoir devant le *Manny's Posh.* Le moteur tournait lentement, le compteur tournait aussi et le chauffeur parlait aimablement à sa charge, un homme de haute taille en gris, couvert d'un épais manteau. Il portait un chapeau mou de couleur grise et il avait un bandeau de cuir noir sur un œil. Il serrait entre les dents une pipe éteinte. Sur la banquette, près de ses genoux, il y avait un petit porte-documents rectangulaire.

Un autre homme, également habillé en gris, sortit du club et vint se placer devant le taxi pour regarder la rue.

Le chauffeur s'adressa à sa charge :

— Ça doit être lui. C'est le capitaine Hamilton de la City Police.

L'homme au bandeau noir murmura un merci et laissa tomber sur le siège avant un billet de vingt dollars puis il sortit de la voiture.

Hamilton était sorti dans la rue et signalait à une voiture de patrouille de s'arrêter. Le véhicule ralentit et s'immobilisa derrière le taxi. Hamilton, se déplaçant dans la rue et passant près du taxi, fut arrêté par l'homme au bandeau.

— Ce sont vos véhicules, capitaine ? demanda sèchement l'homme.

— Qui le demande ? répondit Hamilton en examinant son interlocuteur.

— Faisons un marché, capitaine, dit l'homme avec un mince sourire. Je ne dirais pas votre nom si vous ne me demandez pas le mien.

— Bon, qu'est ce qu'il y a ? soupira Hamilton.

— Jim a reçu une vingtaine d'appels au sujet de votre défilé de voitures de patrouilles. Il vous demande de le faire cesser instamment.

— Dites-lui que ça fait une demi-heure que j'essaie d'y arriver et dites-lui aussi qu'il faudrait faire quelque chose au sujet de ce vieux fou à l'intérieur. Il se croit encore dans les années 50.

— Jake peut avoir un côté difficile, c'est vrai. Toutes ces voitures représentent un ennui aussi. Qu'est-ce qu'il lui a pris ?

— Le vieux voulait faire monter ses hommes dans les voitures du Police Department pour faire la chasse à Bolan. Je crois qu'il voulait prouver aux jeunes loups que les vieux pouvaient encore leur

montrer une chose ou deux. En tout cas il voulait se farcir la tête de Bolan et la brandir au bout d'une pique. Mais je l'en ai dissuadé et j'allais renvoyer les véhicules justement.

— Je vous conseille de le faire tout de suite.

— Ouais. Dites, vous pouvez transmettre un message de ma part à Jim ?

— Je ferai de mon mieux.

— Jake a perdu les pédales. Il croit qu'on a établi un contrat sur lui et il va se rendre chez Giovanni pour faire un massacre. Il y emmène une horde de types et il m'a désigné pour ouvrir le cortège. Dites à Jim de tout faire pour nous dévier. Il n'y a aucun moyen de prévoir ce qui pourrait arriver. On pourrait tous en prendre plein notre grade.

— Vous n'allez pas l'accompagner avec toutes ces voitures, j'espère.

— Non, il a été très compréhensif, il n'en a demandé que deux. Ecoutez, moi, je dois y aller, alors…

— Ne vous en faites pas. Rendez-moi d'abord service, faites-moi déposer au Police Department.

— Je fais venir une voiture, dit le capitaine. N'oubliez pas le message.

— Non, mais écoutez… un conseil. Si tout se passe mal et que c'est une question de survie personnelle, n'oubliez pas que vous êtes avant tout un flic. Vous me comprenez ?

— Merci. Oui, je commence à le comprendre.

Le capitaine Hamilton se pencha à l'intérieur de la voiture de contrôle et se saisit du microphone de la radio. L'homme au bandeau noir boitilla le long du trottoir et prit place là où le taxi s'était arrêté. Quelques secondes plus tard une seconde voiture de patrouille vint s'immobiliser près de lui. Il y monta et la voiture repartit rapidement.

Une dizaine de minutes après cette même voiture s'engagea dans l'allée réservée aux hauts fonctionnaires de la préfecture du Centre de Chicago. L'homme sortit du véhicule, remercia les policiers qui l'avaient déposé, monta rapidement les marches et entra. Il ne boitait qu'à peine et il portait le manteau sur son épaule. Il tenait son porte-documents d'une main et sa pipe éteinte de l'autre.

En le regardant se faufiler entre policiers en uniforme et journalistes dans le hall, on aurait pris l'homme au bandeau noir pour un haut fonctionnaire de la préfecture, un avocat ou un simple homme d'affaires qui avait affaire à la police.

En fait cet homme n'était ni l'un ni l'autre. C'était le *criminel* le plus recherché du moment à Chicago, c'était Mack Bolan accomplissant une seconde reconnaissance.

De son œil découvert il parcourut à grande vitesse l'enseigne des bureaux, poursuivit son chemin et se dirigea vers un escalier au fond du City Hall. Il passa devant des salles de conférences et longea des couloirs grouillants de monde et finit par trouver la partie la plus calme du bâtiment, là où se trouvait le bureau qu'il cherchait.

Une plaque sur la porte indiquait *Department Liaison.* Il pénétra dans cette salle, passa dans une petite salle d'attente et regarda les trois portes qui donnaient sur cette salle. Sur l'une d'elles il y avait le nom *Mr. McCormick.*

Bolan frappa sur la porte puis entra. Un homme grassouillet d'une cinquantaine d'années leva un regard fatigué de son bureau, esquissa un petit sourire et dit :

— Si c'est pour affaires c'est trop tard, sinon vous vous êtes perdu.

— Etes-vous Josh McCormick ? demanda Bolan.

— Lui-même. Coincé en ville par la plus vilaine nuit de tous les temps. Donc vous n'êtes pas perdu.

— C'est vous qui êtes chargé des liaisons entre la préfecture et le bureau du District Attorney de l'Etat.

C'était une déclaration et non une question.

L'homme acquiesça en examinant de plus près son interlocuteur.

— Je fais partie de ce bureau, oui, avoua-t-il.

Bolan posa le porte-documents sur le coin du bureau et en sortit le carnet de Stein.

— Pourquoi êtes-vous coincé, Mr. McCormick ? demanda-t-il froidement. La météo ou votre second métier ?

— Qu'est-ce que ça veut dire ? gronda McCormick. Qui êtes-vous ?

Bolan tournait les pages du carnet et trouva la partie qui l'intéressait. Il se mit à lire d'une voix lugubre :

— McCormick, Josh L. : nommé par l'Etat pour représenter le bureau du District Attorney au sein de la préfecture de Chicago !

Bolan leva les yeux et demanda :

— Vous êtes bien ce Josh McCormick, non ?

— Qu'est-ce que vous avez là ? grinça l'homme furieux. Pour qui vous prenez…

— Ta gueule ! cracha Bolan en lui montrant le Beretta.

L'homme pâlit et posa les mains à plat sur la surface de son bureau.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda l'homme à voix basse.

Les annotations de Stein sur les activités de McCormick couvraient six pages et demie du carnet et racontaient en détail son association avec la Mafia depuis six ans à Chicago et ailleurs. De nombreuses fois McCormick avait trahi l'Etat d'Illinois. Souvent il avait arrangé les choses pour le Syndicat de Chicago en intervenant au cours d'un procès, en achetant les juges ou les juristes que l'organisation ne contrôlait pas encore et son influence s'étendait jusqu'à la Cour Suprême de l'Etat. Il n'avait son poste actuel que depuis quinze mois et il travaillait principalement pour la Mafia, la tenant au courant des activités de la préfecture.

Ce type n'était ni flic ni politicien; il était précisément ce que les six pages disaient, un traître, un criminel, un arrangeur au service du Syndicat et, aux yeux de Bolan, un mafioso.

McCormick commençait à transpirer et ses yeux s'étaient voilés en fixant le canon du Beretta.

— Je n'y comprends rien, chuchota-t-il. Je n'ai rien fait. C'est un contrat ? Si c'est un contrat, je double l'offre. Je la triple. Je vous donnerai tout ce que je possède.

De sa main libre Bolan rangea le carnet dans son porte-documents et prit une médaille de tireur d'élite. Il la lança sur le bureau où elle vint rouler sur la main de l'homme qui la fixait avec horreur.

— *Oh, mon Dieu, non !* gargouilla-t-il.

— Tu as déjà tout donné, McCormick, et ça ne suffit pas.

— Je ne fais pas partie de la Mafia ! Que dit ce carnet ? Que j'en fais partie ? C'est faux ! Je vous en supplie, c'est faux !

— Non, tu es pire, lui dit Bolan en se souvenant du monologue de Stein sur le système. C'est à cause de gens comme toi que leur machine marche.

— Mais je ne suis rien, Bolan. Qu'un minuscule rouage dans cette machine. C'est pas un crime, c'est de la politique. De la grande politique ! Yen a des milliers comme moi, peut-être des dizaines de milliers.

Le type parlait en faveur de sa vie, une vie dont Bolan ne voulait même pas mais il le laissa continuer.

— Peut-être quatre-vingt mille ? fit Bolan qui se souvenait encore de la conversation avec Stein.

— Ça ne me surprendrait pas du tout. Ce ne sont pas des gens comme moi, Bolan. C'est leur système, leur damné système. Vous croyez que j'exerce un réel pouvoir dans cette ville, *moi ?* (Il émit un rire amer.) Ça fait longtemps que je connais le milieu, oui. Je connais les tribunaux et les gens bien placés, oui. Mais croyez-vous que je pourrais faire quoi que ce soit tout seul ? On se moquerait de moi. Ce n'est pas *moi,* Bolan. C'est leur machination de système, bon Dieu ! Un homme n'arrive à rien dans cette ville s'il essaie d'y arriver en dehors.

Bolan connaissait bien le système justement et il savait combien il était facile de s'y laisser embobiner pour être ensuite couvert de boue.

— Je ne veux pas forcément te descendre, dit-il à l'homme terrorisé. Je veux ton bureau et ton départ.

— Donnez-m'en l'occasion et vous verrez à quel point j'en partirai vite !

— Et vous n'y reviendrez jamais. Tu le diras à tous tes copains du système. Tu diras que Bolan sera là encore longtemps et qu'il jettera un coup d'œil sur la machine régulièrement.

McCormick fixait toujours le canon du Beretta mais il y avait maintenant un peu d'espoir dans son regard, il recommençait à respirer normalement et à se calmer.

— Je n'arrive pas à croire que vous êtes venu ici, parmi des milliers de flics, pour me dire ça.

— Tu as raison, répondit Bolan. Prends le téléphone, McCormick. Fais le numéro de ton patron à Springfield. Je parle de ton patron

officiel et je veux que tu sois très convaincant. Tu viens de recevoir un tuyau sérieux. Tous les gros bonnets de la Mafia de Chicago sont réunis chez Giovanni en ce moment. Ils parlent de la possibilité d'une guerre entre les gangs. Et tu as appris que Bolan va s'y rendre. Tu vas suggérer au District Attorney de lever discrètement une armée de flics de l'Etat et de la ville et d'y faire une descente. Voilà l'idée générale, maintenant montre-moi comment tu te débrouilles.

McCormick composait déjà le numéro. Sa main tremblait un peu mais sa voix était redevenue calme.

— Vous allez voir. Je suis expert en la matière mais vous le savez déjà.

Bolan en arrivait à le trouver presque sympathique, même en se rappelant ce qu'il était mais en se souvenant aussi que personne n'était ou blanc ou noir. D'une oreille critique il suivit la conversation sur un second poste, approuva lorsque ce fut terminé, ligota et bâillonna McCormick et l'enferma dans une remise de la salle d'attente. Son travail accompli, Bolan quitta le bureau.

De nouveau dans le couloir il se remit à boiter, se dirigeant calmement à travers le chaos qui était le quotidien d'un Police Department, passant près de suspects hargneux ou terrifiés, de femmes en colère, de mères en larmes.

L’œil distant, il se fraya un chemin à travers les flics surmenés, les avocats véreux et les « arrangeurs » de toute espèce. Il vit des plaignants inquiets des témoins furieux, des ivrognes et des drogués, des gosses affolés et des âmes perdues. Il passa près de journalistes, d'assistants sociaux, de photographes, de machines télétypes et de téléphones stridents. Finalement il se retrouva dehors, dans la jungle glacée qu'il préférait.

Pendant son trajet Bolan avait cessé de se demander pourquoi un flic, un avocat ou un juge se laissait corrompre, devenait marron ou criminel; il se demanda au contraire pourquoi il n'y en avait pas davantage.

Il se demanda aussi si sa guerre valait le coup. Etait-ce vraiment la peine ?

Même si par un coup de chance extraordinaire il réussissait à passer toute la Mafia au fil de l'épée, n'y en aurait-il pas d'autres

pour les remplacer ? La machine ne renaîtrait-elle pas de ses cendres ?

Il se refusa brusquement d'y penser car il ne pouvait pas se permettre le doute pour l'instant. Il retourna jusqu'à son véhicule, vérifia les pneus cloutés, monta et remit sa tenue de combat.

Une guerre bien chaude l'attendait.

La machine indirectement était à l'origine des petits criminels, des délinquants juvéniles, des foyers brisés, des âmes perdues et d'une grande partie des maux humains. Voilà ce que Bolan avait appris lors de sa reconnaissance au Police Department.

L'Exécuteur sourit cruellement et démarra lentement. Le véhicule glissait tranquillement dans les rues verglacées et Bolan pensait à sa propre machination.

CHAPITRE XII

De conception extrêmement simple, la réalisation du projet de Bolan réclamait une minutie extrême pour son exécution. De front, un homme solitaire ne pouvait espérer réduire à néant les nombreuses forces ennemies et Bolan en était conscient. Dès le début, il avait compté sur les faiblesses des mafiosi pour semer la peur et la confusion. Ensuite, en plein chaos, l'Exécuteur supprimerait les gros bonnets de la Famille de Chicago.

Cependant un autre phénomène le tracassait; partout ailleurs, dans les autres grandes villes des Etats-Unis, la Mafia était à la fois la cause et l'effet du mal. A Chicago le contraire se passait; la ville entière contribuait à faire marcher rondement la machine criminelle et en tirait d'immenses bénéfices. La véritable pourriture se situait donc en dehors du clan des mafiosi chez quelques citoyens. De ce fait Bolan avait laissé tomber certains des neuf noms qu'il avait exigés de Leopold Stein. Il laisserait aux bons soins des habitants de Chicago la besogne de se défaire de leurs politiciens et administrateurs corrompus. C'était un boulot pour civils, l'Exécuteur avait d'autres chats à fouetter.

Le restaurant-cabaret connu sous le nom de *Giovanni's* occupait un immense terrain qui appartenait en fait aux citoyens de Cook County. En effet, quelques années auparavant et à un prix très élevé, le comté avait acquis plusieurs hectares pour en faire un golf et un parc public. Une partie de ce terrain longeait le fleuve *Des Plaines* et il avait été prévu à cet endroit un centre balnéaire avec piscines et baignades fluviales équipées.

Plus tard, par un obscur raisonnement, il avait été décidé que le centre aquatique était irréalisable et, par un autre phénomène tout à fait inouï, cette grande parcelle de terrain avait été cédée au *Club's Management, Inc.* qui allait y construire un établissement public.

L'établissement public devint le *Giovanni's.* De plus on ne pouvait contester que ce club soit ouvert à tous : pour la somme dérisoire de cinquante dollars par tête on y pouvait dîner et danser dans un cadre luxueux et raffiné où le smoking était de rigueur, où les maîtres

d'hôtel et les garçons affectaient la queue de pie et où passaient les meilleures chansonniers mondiaux. Il y avait même, en arrière-salle, un petit casino illégal, digne des plus belles salles de Las Vegas.

Au sud du terrain annexé par Don Gio il y avait un parcours de golf à moitié terminé (neuf trous seulement) et à l'ouest de la petite route spéciale du club il y avait un terrain impraticable, donc inutilisé. Le fleuve bordait un autre côté du club donc Don Gio disposait d'un lieu particulièrement privé. Il n'y avait qu'au nord une petite bande de villas, séparées du parc du *Giovanni's* par un bosquet touffu, que Don Gio avaient baptisées avec mépris « le ghetto des riches ».

L'imposant bâtiment était d'architecture coloniale américaine et avait dû coûter, d'après les matériaux de construction, au moins un million et demi de dollars. Pourtant cela n'avait pas coûté autant à Arturo Giovanni. La manipulation des sociétés de construction, des syndicats et la possession des sociétés de matières premières pour la construction ainsi que la décoration avaient fait miracle et Don Gio n'était pas homme à négliger ces détails pécuniaires. Lui qui n'aurait pas hésité à acheter un bon cigare cinquante dollars, refusait de payer dix dollars l'heure un plombier chevronné. Ça, jamais !

Certes l'établissement était imposant et Mack Bolan n'était pas, lui non plus, homme à négliger les détails. La petite route particulière s'allongeait sur environ trois cents mètres, bordée des deux côtés d'une grille en fer avec, au centre, un immense portail en pierre dans lequel étaient ciselées les armes de Don Gio. Sur une carte du terrain Bolan vit qu'il y avait environ cent mètres de rive à l'arrière de la propriété qui avait une profondeur de quelque trois cents mètres. Il estima que le bâtiment était situé à cent cinquante mètres à l'intérieur du parc et qu'on l'atteignait par une allée circulaire qui commençait à la fin de la route privée. Le club était très éclairé lorsque Bolan arriva sur les lieux, ainsi que le parc des deux côtés de la maison. Il y avait là sans doute des parkings.

Bolan aurait nettement préféré faire sa reconnaissance de jour car il savait combien l'obscurité pouvait induire en erreur, surtout par une nuit telle que celle-ci. La neige ne tombait plus avec violence, il y avait à sa place une fine pluie glaciale. La visibilité était bonne mais des masses neigeuses couvraient les plaques de glace. La

petite route ne montrait aucune trace de passage et les services publics ne s'en étaient pas inquiétés depuis plusieurs heures.

Pare-chocs contre pare-chocs, une longue ligne de limousines noires s'allongeait devant le portail en pierre et, fermant la file, une voiture du Chicago Police Department. Des nuages de vapeur s'élevaient des quelque vingt capots sous lesquels tournaient au ralenti les moteurs et toutes ces voitures avaient allumé leurs feux de position. Il n'y avait que la voiture de tête qui avait mis ses phares. Un phare bleu clignotait sur le toit de la voiture de la police.

Il y avait aussi un phare clignotant sur le toit du véhicule de Bolan mais il était jaune, la couleur employée par les services publics. Bolan s'immobilisa près de la voiture officielle et baissa sa vitre pour consulter les policiers qui baissèrent à leur tour leur vitre.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? hurla Bolan. La route est coupée ?

— Non, ça va. Vous pouvez passer.

— C'est un peu tard pour un enterrement, non ?

— C'est juste une soirée de VIP chez *Giovanni's.* Vous connaissez.

— Oui, très bien, répondit en riant Bolan. Et si vous m'escortiez aussi, hein ? Pour le bien public ? Drôle de nuit, non ?

— Pas mal. La glace doit faire des dégâts dans les lignes à haute tension, non ?

Le flic essayait d'examiner la camionnette de Bolan mais abandonna à cause de la boue gelée des rues de Chicago qui couvraient ses flancs.

— Oui, dit Bolan. Et évidemment c'était ma tournée par ici. Qu'y a-t-il de l'autre côté de cette baraque ?

— Je n'en sais rien, fit le flic. Je suis un peu en dehors de ma ronde habituelle.

Bolan émit un petit rire.

— Bon, alors je ferai mon enquête moi-même.

Reprenant le volant, il avança lentement le long des voitures stationnées. Leurs vitres étaient embuées à l'intérieur et personne n'avait dégagé la condensation. Bolan comptait les occupants selon les contingents normaux par voiture : deux à l'avant, deux sur les strapontins et trois à l'arrière, soit un total de sept hommes par voiture. Multiplié par vingt, leur nombre était impressionnant.

La première voiture était une limousine noire et non une voiture de police. Bolan spécula qu'un des lieutenants de Vecci avait accompagné le capitaine Hamilton jusqu'au club pour annoncer et faciliter l'entrée des troupes de Vecci. Bolan pensait que Joliet Jake réagissait avec beaucoup plus d'optimisme qu'il ne l'aurait fait à sa place. S'il y avait bien une chose que craignait un capo plus que la prison ou la mort c'était l'intrigue au sein de sa Famille. Contrairement à la légende sur la fraternité entre truands, l'Organisation subissait régulièrement les contrecoups de ses guerres intestines. Un « patron » avait gagné son rang et sa position par traîtrise, donc il vivait avec la peur continuelle qu'on lui fasse la même chose et il soupçonnait à fortiori tout son entourage.

Donc tous ceux qui arrivaient du Centre avec Jake marchaient sur des œufs… sauf Bolan. Lui pas du tout. L'Exécuteur était venu pour veiller au grain, pour voir s'engager la soirée.

Il était venu déclencher le carnage de Chicago.

CHAPITRE XIII

Bolan roula lentement le long de la place forte de la Mafia, s'arrêta deux fois et quitta la camionnette pour que l'ennemi puisse le voir observer les lignes à haute tension qui longeaient la propriété. Lors de son second arrêt une voix de l'autre côté de la clôture en fer l'interpella :

— Hé ! qu'est-ce que vous faites ?

— Je vérifie les lignes, répondit Bolan d'une voix décontractée. Elles sont chargées de glace.

— Ah, oui. C'est une bonne idée, ça.

Bolan se tenait au milieu de la route. Il alluma une cigarette.

— Alors, elles tiendront ?

— J'ai déjà vu mieux, fit Bolan. Mais elles tiendront si le vent n'empire pas.

— Oui, c'est vrai, le vent pourrait vraiment leur faire des dégâts, hein ?

— Ouais.

D'après sa voix, le type était à moitié gelé. Bolan se demanda combien ils étaient à patrouiller dans le parc et pendant combien de temps on les obligeait à vadrouiller dans le froid. Une garde défensive perdait beaucoup d'efficacité à force de trembler de froid et des guerriers givrés ne valaient pas cher.

— J'ai du café dans la camionnette, observa Bolan. J'ai l'impression que vous en auriez bien besoin.

— Tu parles ! Je vous en donnerai dix dollars, non, vingt.

Bolan émit un petit rire.

— Attendez une seconde.

Il monta dans son véhicule et y prit une thermos qu'il porta jusqu'à la clôture. L'homme sortit de l'ombre pour l'y rejoindre. Il portait un long manteau noir et un chapeau mou tiré sur le front et il avait enfoui son visage dans un cache-nez rigide de glace. Ses yeux, au-dessus de l'écharpe, ressemblaient à deux trous brûlés.

Bolan versa du café et tendit la petite tasse en plastique à travers les grilles. Les mains qui se saisirent du récipient ne portaient pas de gants, les doigts en étaient tout engourdis.

D'une voix sympathique Bolan lui dit :

— Drôle de nuit pour être dehors, non ? Vous êtes un gardien ou quoi ?

— Ouais, c'est ça. (Il but une longue gorgée de café.) Sainte Mère ! vous venez de me sauver la vie avec ce café. Je ne plaisantais pas, je vais vous donner vingt dollars.

— Laissez tomber, fit Bolan. On vous oblige à rester dehors comme ça toute la nuit ?

— Je commence à en avoir l'impression, répondit l'autre en claquant des dents. Vous devez avoir le chauffage dans la camionnette, non ?

— Ah, ça, oui ! Et je porte trois couches de vêtements thermiques.

— Thermiques ? C'est quoi, ça ?

— Comme une isolation. Ça retient la chaleur du corps et ça empêche le froid d'entrer. Je n'ai pas froid du tout. Sauf au visage. J'ai l'impression que ma figure est morte.

— Moi, je vais leur en parler de ces vêtements thermiques aux gars; ça doit être le fin du fin par un temps pareil.

— Y'a d'autres types aussi qui se les gèlent dans le noir ?

— Ouais. En parlant de se les geler, vous dites que vous ne sentez plus votre visage, moi, je ne sens plus rien sous la ceinture. Je parie que si je pissais, ça me remonterait dans le ventre.

Bolan et le garde se mirent à rire et une voix héla subitement :

— Milly ! qu'est-ce que tu fous ?

— Je regarde ce qu'il se passe, lança le garde en se retournant.

— C'est juste un gars qui vérifie les lignes. Reviens par ici.

Le garde grelottant termina le café et retendit la tasse vers Bolan.

— Merci bien, dit-il. Vous ne saurez jamais à quel point j'en avais besoin.

Sur ce il se retourna et repartit dans la neige.

Bolan remonta dans la camionnette pour réfléchir. Ils avaient posté des sentinelles et il y avait un chef qui faisait des tournées périodiques pour les tenir sur le qui-vive. Ces gardes étaient exposés depuis pas mal de temps et ils en souffraient - ou, du moins, certains en souffraient. Aussi, ils savaient tous qu'il y avait dans les parages un type qui vérifiait les lignes à haute tension.

Bon, ça irait pour commencer. Bolan redémarra et avança jusqu'au poteau électrique qu'il recherchait puis il passa à l'arrière du véhicule et commença à préparer du plastic explosif. Ayant façonné un bloc, il l'enroula autour de son cou et choisit deux détonateurs qu'il mit dans la poche de sa combinaison.

D'ici peu on se souviendrait de sa présence.

Silencieux et discret, le capitaine Hamilton se tenait quelques pas à l'écart du groupe Pops Spanno, Charles Drago et Benny Rocco. Il ne voulait pas prendre inutilement part à leur conversation.

— Ecoute, Charlie, dit Spanno. C'est toi qui téléphones partout en disant à tout le monde de s'amener. Maintenant tu nous dis…

— Ce n'est pas Charlie qui le dit, expliqua patiemment Benny Rocco. C'est Don Gio qui dit que ça ne fait pas bien d'avoir tous ces gars massés devant la porte. Charlie voulait bien faire mais, tu te rends compte, il y a déjà plus de deux cents mecs ici, Pops.

— Vous en avez tant que ça ? Moi, je n'en ai pas vu autant, Benny.

— Y'a pas besoin de les voir, observa Drago. Mais le fait est que Jake est le bienvenu ici, il n'a même pas besoin d'une invitation. S'il veut entrer, il n'a qu'à le faire. Mais qu'il ne vienne pas avec cent gus sur ses talons. C'est tout, point à la ligne.

— Eh ben, moi, je ne sais pas, fit Spanno. Je pense que Jake va mal le prendre qu'on le traite comme un ami de deuxième ordre. Toi, tu téléphones partout et tu invites tout le monde. Alors Jake, qui est un bon et loyal ami, réunit tous ses hommes pour s'assurer qu'ils viendront. Du coup il arrive et vous lui dites de renvoyer tout son monde. Je ne pense pas que ce soit bien et je crois que Jake le prendra très mal.

— C'est pourtant à prendre ou à laisser, Pops, déclara Rocco.

— Mais de qui crois-tu parler, petit con ? demanda furieusement Spanno. C'est Jake Vecci qui croupit dans le froid dehors, qui attend qu'on vienne lui dire qu'il est le bienvenu avec ses hommes. C'était déjà un gros ponte à Chicago quand tu n'étais qu'un reflet dans le regard de ton père.

A cet instant Larry Turk entra et s'essuya les pieds sur le tapis brosse pour les déneiger.

— Ecoute-moi, Spanno, gronda-t-il. Va dire à Jake que s'il a peur de rentrer c'est qu'il doit en savoir plus long que nous sur quelque chose. Il peut rentrer quand il veut mais pas avec plus de quatre voitures. C'est tout. Et nous n'en dirons pas plus.

Turk quitta le hall et disparut.

— Il parle comme le Seigneur lui-même, ironisa Spanno.

— C'est à peu près la situation, Pops, répondit Drago.

— Bon, je vais aller le dire à Jake mais je ne sais pas comment il le prendra.

— Il faut courir le risque, gronda Drago.

Spanno se retourna, furieux, jeta un coup d'œil sur Hamilton, lui fit signe de le suivre et sortit.

Le capitaine fit deux pas vers les autres et leur dit :

— Je ne sais pas ce qu'il se passe exactement mais précisons que je n'en fais pas partie. Du tout.

— Nous sommes contents de l'apprendre, Ham, lui répondit Drago.

— Je ne suis venu que parce que Jake m'a demandé une escorte pour traverser la ville. Il avait peur des embouteillages provoqués par la tempête.

— C'est quand même une armée dehors, non ? lui demanda Benny Rocco.

— Je suppose que oui, fit Hamilton. Mais, moi, je ne sais pas pourquoi. Vous le direz à Don Gio, hein ?

— Nous le lui dirons, fit Rocco.

— Moi, je retourne en ville, annonça Hamilton avec précision.

— C'est une bonne idée, déclara doucement Drago.

— Oui… euh, bon, merci. A bientôt, hein.

Le capitaine sortit à son tour et les deux jeunes loups se regardèrent en souriant avant de partir à la recherche de Larry Turk. Turk allait bien s'amuser de tout ça.

Bolan enroula sa longueur de plastic autour du câble principal du *Giovanni's* puis il mit en place les détonateurs et redescendit lestement au sol. Un moment après son véhicule fonçait sur le chemin presque inexistant qui menait à la rive du fleuve en traversant le bosquet au nord de la propriété.

Cet endroit n'avait pas été pratiqué depuis plusieurs années et avait servi pour mettre à flot des embarcations de pêche. La route s'élargissait simplement en cul-de-sac au bord du fleuve. Roulant sans phares, Bolan faillit se précipiter dans l'eau. La surface de la rivière était glacée et couverte de neige.

Il sortit de la camionnette et vérifia l'épaisseur de la glace en marchant dessus puis il remonta dans le char et enfila un épais manteau gris. Il choisit un chapeau mou noir et le tira sur son front. Il vérifia ensuite le chargement du Beretta et ajouta un chargeur supplémentaire à sa ceinture de combat puis il mit une mitraillette Thompson en bandoulière et ressortit. Il ne voulait pas rater le commencement des festivités.

Sans bruit Bolan longea la surface glacée près de la rive, se cachant derrière les petits buissons givrés qui bordaient le fleuve. Il caressa la petite boîte rectangulaire fixée sur sa ceinture, c'était le transistor émetteur qui activerait les détonateurs branchés sur le câble électrique principal.

Oui, il *devait* être là lorsque la sauterie commencerait.

De plus, ce serait certainement lui qui la déclencherait.

Bolan était prêt.

Les autres aussi étaient prêts.

Que la fête commence !

CHAPITRE XIV

Jake Vecci était furieux.

— Bon, après tout, merde ! j'y vais ! Qu'est-ce qu'il a dit ? Quatre voitures ? O.K., écoutez-moi. Dix gars dans chaque voiture, ça nous en donnera quarante. Les meilleurs, hein, je veux les meilleurs. Tous les chefs d'équipes pour commencer. Mario, toi et Pops, vous monterez avec moi. Souvenez-vous, les quarante meilleures hommes que nous avons. Les autres attendront.

— Ils attendent combien de temps, Jake ? demanda Meninghetti d'une voix lasse.

— Ils attendent qu'on les prévienne. Dès que tout ça sera tassé on les préviendra et ils pourront rentrer en ville. Mais s'ils n'ont pas de nouvelles d'ici… disons une demi-heure, ils entrent aussi pour voir ce qu'il s'y passe. D'ailleurs… Pops, il vaudrait mieux que tu restes avec ces gars, je ne veux pas emmener toutes les têtes pensantes avec moi.

— D'accord, fit Spanno à qui cette idée ne déplaisait pas.

— Si tu entends quelque chose de bizarre tu t'amènes en quatrième.

— Bien sûr, Jake.

— Mario, va séparer les bons des indifférents.

Le visage inquiet, Meninghetti les quitta et longea le cortège, obligeant tous les hommes à sortir de leurs véhicules, les scindant en deux groupes.

Le capitaine Hamilton se tourna vers Vecci :

— Bon, moi, je rentre en ville.

— T'es bien pressé tout d'un coup, ironisa d'une voix méprisante le patron du centre. T'as peur de…

— Oui, j'ai peur, fit Hamilton en l'interrompant. Parfaitement. Je n'ai rien à faire ici, mes voitures n'ont rien à faire ici et, en fait, Jake, personne n'a rien à faire ici. Bolan est sûrement en plein dans ton territoire en ce moment à le découper en mille morceaux. C'est là-bas que tu devrais te trouver, pas ici à préparer un…

— Regardez-moi donc l'expert ! Depuis quand les flics véreux se permettent-ils de donner des conseils ? Tu me fais dégueuler,

capitaine Hamilton. Retourne en ville compter tes enveloppes. Après les avoir comptées, assieds-toi et essaie de te souvenir de ce que tu étais avant que Jake Vecci te prenne sous son aile. Allez, tire ton cul d'ici, *capitaine.*

Hamilton réprima un mouvement de colère, fit brusquement volte-face et repartit d'un pas rapide vers sa voiture. En montant dans le véhicule, il lança au policier qui se trouvait au volant :

— Démarre, roule et ne te retourne pas.

Le capitaine se souvenait déjà de sa vie avant que Jake Vecci ne lui achète son grade de sergent pour quinze cents dollars. Il avait été un bon flic honnête à cette époque, un flic qui dormait bien la nuit et qui n'avait pas honte de regarder ses enfants dans les yeux. Comment dire à son gosse que même un bon flic s'offrira une promotion s'il n'y a pas d'autres moyens. Il se souvenait. En fait, il ne l'avait jamais oublié.

Lorsque la voiture démarra Hamilton vit au loin, à la lueur de leurs phares, de l'autre côté de la route et du parc un mouvement de véhicules. Beaucoup de véhicules avec des feux sur le toit, des voitures de la police qui roulaient lentement dans l'obscurité tous feux éteints.

— Merde ! c'est une descente ! s'écria Hamilton à son chauffeur. Fonce !

Ils foncèrent, s'arrêtant quelques secondes en chemin pour prévenir l'autre voiture de patrouille qui se trouvait à la queue du cortège. Cependant le capitaine n'alla pas bien loin; trois kilomètres plus loin il dut s'arrêter devant un barrage dressé par la Police d'Etat.

Il semblait bien que tout le monde avait répondu à l'invitation au bal.

Bolan se trouvait dans le parc, déambulant dans la neige, la Thompson suspendue à son épaule.

Il entendit quelqu'un tousser devant lui, il s'arrêta, alluma une cigarette puis continua son chemin.

Une silhouette se détacha de l'obscurité, c'était un homme muni d'un fusil qui piétinait sur place pour se réchauffer les pieds.

— Tiens le coup, gars, gronda Bolan.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? demanda la sentinelle en toussant.

— Ouvre l'œil. Joliet Jake se trouve devant avec une centaine de mecs du Centre.

L'homme aurait volontiers continué à converser mais Bolan le quitta sans rien ajouter. Il contourna le porche bien éclairé et se dirigea vers le portail, restant près du chemin. Il y avait des gardes dans tous les coins, adossés à des arbres, accroupis dans la neige, causant à voix basse par groupes de quatre ou cinq.

Une seule fois on posa une question à Bolan.

— Qu'est-ce que tu fous ici ? demanda un homme portant lui aussi une Thompson.

— Charlie m'a envoyé, fit Bolan en tirant son chapeau en avant sur ses yeux. Il veut te dire quelque chose.

— Charlie Drago ?

— T'en connais d'autres ?

— Où est-il ?

La voix était celle de l'homme qui avait interpellé le nommé Milly à qui Bolan avait donné du café.

— Monte jusqu'à la porte, lui dit Bolan. Ouvre la porte et regarde à l'intérieur. Je te parie que tu le trouveras là.

— Petit malin, marmonna l'homme en s'éloignant.

Bolan resta là où il se trouvait, à mi-chemin entre la maison et le portail. Il vit une paire de phares passer entre les piliers du portail. Il chercha et trouva rapidement un arbre derrière lequel il n'y avait personne, apprêta la Thompson et glissa ses doigts sur la télécommande des détonateurs sur sa ceinture.

Les voitures entrèrent pare-chocs contre pare-chocs, suivant lentement le chemin qui les mènerait jusqu'à la maison. Bolan attendit que la voiture de tête l'ait dépassé puis il appuya sur l'interrupteur.

Il y eut un éclair discret, une petite explosion étouffée et tout *Giovanni's* disparut dans la nuit. Le club, le parc, tout devint invisible, sauf la parcelle du chemin éclairée par les phares des voitures de Vecci.

La première voiture s'arc-bouta violemment en freinant et les suivantes s'immobilisèrent aussitôt avec des bruits de métaux grinçants. Quelqu'un, près des voitures, se mit à jurer avec verve et immédiatement les phares s'éteignirent.

Ce fut alors que Bolan lâcha une rafale avec la Thompson qu'il avait dirigée sur le club plutôt que les voitures. Les grosses balles sifflèrent jusqu'au bâtiment en longeant les limousines immobiles.

Aussitôt, on répliqua, pas sur Bolan mais sur les voitures calées.

Les portières s'ouvrirent et des hommes gémissant et grondant tombèrent dans la neige. Par-dessus les fusillades, la voix de Jake Vecci tonitruait, dénonçant la traîtrise de Giovanni et exhortant ses hommes à tuer tous ceux de l'autre camp.

On faisait aussi feu de la route maintenant et certains hommes couraient de toutes leurs jambes jusqu'à l'îlot des voitures bloquées.

Mack Bolan, l'instigateur des jeux, quitta rapidement sa position. L'Exécuteur avait d'autres projets en tête.

L'un des chefs d'équipes, un nommé Gussie Tate, était au volant de la voiture de Vecci lorsqu'elle avait franchi les grilles du portail. Mario Meninghetti s'était trouvé à ses côtés ainsi que Joliet Jake lui-même. De plus il y avait eu encore sept *mafiosi* sur les deux banquettes arrière.

Vecci venait de répéter ses instructions au conducteur :

— Vas-y doucement, Gussie. Ne leur donne pas l'impression qu'on arrive en trombe. On arrive en douceur, traiter une affaire en douceur. Faut être psychologue quand on joue à ce jeu-là.

— Bien, monsieur, répondit Tate.

Inquiet, Meninghetti allait dire quelque chose lorsque les lumières s'éteignirent. Au lieu de dire la phrase prévue, Meninghetti se mit à hurler :

— Je le savais ! Arrête la voiture ! Arrête !

Le fidèle lieutenant poussait déjà son patron au sol lorsque Tate donna un trop violent coup de frein qui plaqua fermement Joliet Jake sur le tapis. Du coup Vecci se trouvait sur le plancher lorsque les trois voitures s'entassèrent lentement comme un mini-train déraillé.

Groggy, les yeux vitreux, Jake se relevait du plancher lorsque la Thompson retentit dans la nuit.

La réaction de Vecci fut immédiate; il s'éjecta de la voiture, roula sur lui-même dans la neige et se mit à crier au meurtre. Tous ses hommes le suivirent rapidement. Puis la nuit devint un chaos. Gussie Tate tomba de la voiture en émettant un cri de douleur et un

type près de Vecci se mit à se tordre dans tous les sens en rougissant la neige de son sang.

Sur toute la longueur du convoi des hommes jaillissaient des véhicules en tirant à tous vents et Jake se demandait bien sur quoi ils tiraient. Il n'en savait rien mais, un petit 38 à la main, il vociférait pour exhorter ses équipes,

— Entrez là-dedans ! Tuez-les ! Tuez-les tous !

Il y eut à ce moment-là un bruit infernal en provenance de la route et Vecci comprit que Pops Spanno avait activé les réservistes du Centre. Il s'éloigna à quatre pattes dans la neige, s'éloignant instinctivement des voitures bloquées, se dirigeant vers l'odeur du sang, vers le club obscur.

Devant Dieu Jake Vecci venait de jurer la fin d'une longue amitié, une fin bien expéditive. Il allait se faire un capo.

CHAPITRE XV

Don Gio se trouvait avec les quatre autres capos du Conseil des Quatre et Pete Lavallo lorsque Larry Turk frappa à la porte. La voix du vieillard retentit hargneusement sur l'interphone :

— Qu'est-ce que c'est à présent ?

— Larry Turk, M. Giovanni. Il faut que je vous parle tout de suite.

La porte se déverrouilla électriquement et Larry entra dans le bureau privé.

Pete Lavallo, furieux, se trouvait assis à la « place d'honneur » près du vieil homme.

— Nous disions à Pete qu'il devait prendre des vacances dans le désert et nous discutions aussi du passé, des bons vieux temps, Turk. Pete est d'accord qu'un séjour dans l'air sec ferait du bien à ses sinus. N'est-ce pas, Pete ?

— C'est exact, gronda Lavallo sans quitter Turk des yeux.

— J'étais venu vous dire, Don Gio, que Jake Vecci se trouve dehors avec une centaine d'hommes. J'ai dit à Charlie…

— Je croyais que tu voulais m'éviter ces horreurs, Turk, fit Don Gio d'une voix lasse.

— Oui, monsieur, mais…

— Mais tu veux me raconter tes idées, hein ?

Giovanni émit un rire bref et s'adressa à Lavallo :

— Ton sinus est-il vraiment si mauvais que ça, Pete ? Tu te crois vraiment obligé de partir ?

— C'est-à-dire, je… enfin tu m'as dit… je veux dire…

— Qu'en penses-tu, Turk, fit le vieillard en ricanant. Tu le vois, Pete, dans le désert ?

— Je vous l'avais dit, monsieur, fit doucement Turk. Je ne voulais pas que Pete soit embêté.

— C'est vrai, ça.

Giovanni scrutait durement Lavallo. Il choisit ensuite ses mots avec minutie :

— Je réfléchissais, Pete. Nous avons un problème. Tu voudrais peut-être bien nous donner un coup de main. Nous faire profiter de

ton expérience en quelque sorte. Ça pourrait t'éviter un séjour en exil dans le désert. Hein ?

— Ce que tu voudras, Gio, répondit Lavallo plein d'espoir. Tout ce que tu voudras.

— Joliet Jake a perdu la tête.

— Sans blague ?

Lavallo avait pourtant senti qu'il se passait quelque chose dans la maison.

— C'est mauvais, ça. Surtout pour un homme dans la position de Jake.

— C'est ce que nous pensions, Pete. Il faut l'aider. Tu voix, les jeunes n'ont pas eu beaucoup d'expérience avec la folie. Je pense… je crois que tu seras d'accord avec moi… que Jake préférerait que ce soit un vieux de la vieille qui le remette dans le droit chemin. Un gars comme toi. Tu vois ? Ce serait indigne de se faire remettre en place par un jeunot.

— Je suis cent pour cent d'accord avec toi, Gio, fit Lavallo.

Le vieux capo regarda les autres et chacun acquiesça lentement. Le Conseil venait de voter devant Pete Lavallo. Don Gio poussa un soupir et s'adressa à Lavallo de nouveau :

— Bien, Pete. Si tu veux rester et donner un coup de main à Jake… il en a besoin. Je crois que nous annulerons tes vacances dans le désert.

— Si c'est ça que tu veux, Gio, répondit le Roi des Remorqueurs.

— C'est ce que je veux, Peter, dit le capo.

On venait d'établir un contrat. Le nom de Jake Vecci se trouvait maintenant sur un invisible certificat de décès.

— Eh bien… euh… Tu dis qu'il est dehors, Larry ? demanda Lavallo.

— Je lui ai fait dire qu'il pouvait entrer avec quatre voitures, dit Turk. Il viendra peut-être, peut-être pas. C'est comme le dit Don Gio, il a perdu les pédales. Je n'ai aucune idée de ce qu'il voudra faire. Mais s'il essaie d'entrer avec plus de cent types… il faudra l'arrêter. On ne peut pas prévoir ce qu'il ferait dans ces conditions-là.

— Evidemment, murmura Lavallo en se levant. Je crois avoir perdu mon arme au motel. Tu pourrais m'en trouver une ?

Turk tira un petit revolver de sa poche et le lui tendit.

— Je crois que c'est le vôtre, M. Lavallo.

Ça ne l'était pas mais Lavallo le prit tout de même.

— C'est bien ça. Merci. Bon, je vais aller jeter un coup d'œil. Je rencontrerai peut-être Jake. Peut-être entendra-t-il raison ?

Turk se dirigea vers la porte avec le *caporegime.*

— Je suis désolé de vous avoir dérangé, Don Gio, et vous aussi, messieurs. Vous ne serez plus ennuyés. Je vous le promets.

— Je n'en attends pas moins de toi, Turk, fit Giovanni. Nous avons des affaires sérieuses à discuter. Au fait, pas de nouvelles de Bolan ?

— Rien du tout, monsieur. Le calme plat.

Il a sûrement quitté le pays.

— Nous verrons bien, dit le capo.

La porte ne venait que de se refermer lorsque Lavallo se tourna avec violence vers Turk :

— Merci bien, Turk. Merci pour rien !

— Mais enfin, fit Turk avec un large sourire. Tout est bien qui finit bien. Non ?

— Qui dit que ça finit bien ? cracha Lavallo. Je n'ai pas réalisé de contrat en quinze ans. En plus je connais Jake Vecci depuis bien longtemps. Moi, je n'appelle pas ça une bonne fin. Ça n'aurait pas dû commencer.

— C'est dommage que vous ayez ce sentiment, gronda Turk sans sourire. Surtout comme Vecci a l'intention de descendre votre capo.

Turk venait de tourner le talon pour repartir lorsque les lumières s'éteignirent.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? s'écria-t-il.

— Y'a plus de lumières, lui dit Lavallo.

— Je le sais, mais…

A cet instant ils entendirent la giclée de la Thompson dans la nuit et, tout de suite après, les réponses des autres armes.

Turk s'était retourné pour entrer dans le bureau de Giovanni lorsqu'il se rendit compte que le mécanisme électrique ne marcherait plus. Il s'écria devant la porte :

— Ne bougez pas, Gio, je m'occupe de tout

Pete the Hauler trébuchait dans le noir en s'escrimant avec un briquet qui refusait obstinément de s'allumer.

— C'est ce Bolan ! hurla-t-il. Je savais qu'il viendrait montrer sa gueule par ici ! Je t'en foutrais des « il a dû quitter le pays » !

Larry Turk n'était pas d'accord. Ce n'était pas Bolan; c'était Joliet Jake et ses cent hommes. Ils avaient réussi à couper les fils électriques et avaient décidé d'engager les hostilités. C'était aussi bien. La Famille moisissait. Il fallait du sang nouveau au sommet, ou près du sommet. Larry Turk avait du sang à revendre.

Pendant que Lavallo tentait de trouver la sortie, Turk se faufila doucement vers l'arrière de la maison à tâtons. S'il avait eu envie de descendre un capo, il savait où il irait. En revanche, il voulait faire le contraire; il voulait sauver un capo et, ce faisant, s'assurer une place d'honneur à la cour. Oui, Turk devinait où l'on passerait à l'attaque.

La tempête qui se déchaînait dans le parc du club était tout à fait humaine. Il y avait un concert de détonations, de giclées et de fusillades qui sonnait l'arrivée de la mort en masse.

Le compositeur de cette mélodie écoutait chaque mouvement et contre-offensive, les cris de victoire, les hurlements de défaite. Oui, la guerre sainte ravageait le Saint des Saints. L'ennemi venait de s'engager et Bolan souhaitait aux deux camps victoire et défaite.

Lui n'était qu'une ombre fluide passant rapidement sur le champ blanc de neige, se dirigeant lestement vers la cible ultime de cette bataille. Il gagna l'angle du bâtiment et y abandonna son manteau et son chapeau.

Il passa la Thompson à son épaule et commença à gravir le mur jusqu'au toit, se servant de chaque crevasse où il pouvait poser la main ou le pied.

L'épaule, affaiblie, faillit lui manquer mais, se dominant, il poursuivit son chemin ascensionnel. Il atteignit enfin la terrasse enneigée.

Les baies vitrées cédèrent facilement à son pied et il traversa une petite pièce qui embaumait les lotions et le cuir.

Il entendit subitement des voix s'élever, plus proches de lui que le tumulte dehors, et il comprit qu'il se trouvait au sommet d'un escalier en spirale. Plus bas il distingua plusieurs silhouettes près du mur,

des formes qui se penchaient vers la fenêtre pour observer les évolutions du combat dans le parc.

Bolan apprêta la Thompson et expédia une petite torche au centre de la pièce. La torche éclaira vivement la pièce et Bolan eut la certitude d'avoir atteint le cœur de son objectif.

Les hommes près de la fenêtre - quatre en tout, qui avaient cet air des anciens truands qui avaient réussi - se retournèrent vivement pour constater leur mort qui arrivaient à grands pas. Une arme tonna d'en-bas et un projectile frôla la tempe de Bolan. Mais la Thompson se cabrait déjà entre ses mains et il dessina un huit sur cette rangée de capi. D'abord collés au mur, ils s'écroulèrent lentement.

Une autre arme se déchargeait tout aussi violemment et des balles dangereuses délogeaient des morceaux de plâtre près de la tête de l'Exécuteur. Il sentit une lourde secousse sur son épaule blessée alors qu'il virait la Thompson de l'autre côté de la pièce. Son bras tomba inerte ainsi que la grosse arme automatique puis un second coup s'abattit sur son cou et il croula de tout son long dans l'escalier.

Bolan arriva en bas en glissade, essayant désespérément d'introduire la main dans sa combinaison… trop tard. Un grand type descendait derrière lui, le clouant sur place grâce à une puissante torche électrique et un immense 45 Colt qu'il tenait d'une main parfaitement professionnelle.

Une voix s'éleva de l'autre côté du bureau :

— Garde-le moi, Turk. Garde-le moi !

— Je le garde, Don Gio, répondit Larry Turk d'une voix essoufflée.

Le 45 donna un ordre muet qui ne nécessitait aucune explication supplémentaire. Bolan se leva lentement, groggy, et se tint dans le cercle de lumière que répandait la torche qu'il avait lancée. Le faisceau dirigé dans ses yeux l'aveuglait totalement.

— Les mains sur la tête ! ordonna le grand type.

Bolan obéit en tentant de reprendre rapidement tous ses esprits. La guerre n'était pas encore perdue; il était encore vivant.

— Tourne-toi, les pieds écartés, les mains contre le mur !

Bolan connaissait cette routine. De plus il n'avait pas l'intention de perdre son Beretta sans un murmure.

— Va te faire foutre !

Le vieil homme caqueta de rire.

— Tu ne l'as pas trop abîmé, Turk. Qui est-ce ? Est-ce que c'est…

— Oui, monsieur. C'est Bolan, fit Turk d'une voix triomphante. Le grand vilain Bolan. Faut pas le tuer d'un seul coup, n'est-ce pas, Gio. Faudra le saigner lentement.

Puis il hurla pour Bolan :

— Vers le mur, fumier, ou je te retourne d'un coup de pied dans les couilles !

Il y eut à cet instant une nouvelle sonorité dans la bagarre extérieure. Grâce à un amplificateur, une voix s'élevait indistinctement dans le parc mais Bolan n'eut aucune peine à reconnaître le ton officiel de l'orateur. Il s'adressa à Turk :

— Tu ferais bien de te décider, connard. Les flics sont de la fête !

Le vieil homme se dirigea jusqu'à la fenêtre en évitant son prisonnier.

— Il a raison, Turk. (Il recula d'un pas, fixant avec dégout les morts à ses pieds.) Regarde-moi ça, Turk. Rends-toi compte ce que ce fumier a fait à nos amis.

Turk commença à regarder d'un côté puis de l'autre d'un air inquiet. D'une voix qui trahissait un peu son inquiétude, il demanda :

— Les flics ? Don Gio, comment allons-nous…

— Faudrait peut-être leur donner ce petit gars, répondit lentement Giovanni en réfléchissant. Pour le moment du moins. Ça nous éviterait des explications.

— Ouais, je…

Il y eut beaucoup de bruit de l'autre côté de la porte. Quelqu'un frappait avec violence en s'écriant :

— Je l'ai eu, ce con ! Laissez-moi entrer !

Giovanni poussa un soupir et annonça :

— C'est Pete the Hauler.

Le vieillard regarda malicieusement Larry Turk. Il braqua son propre 45 sur Bolan et dit à son lieutenant :

— Laisse-le entrer, Turk. Il me vient une idée.

— Garde-le à l'œil, je ne l'ai même pas fouillé, fit Turk en allant jusqu'à la porte.

Il ouvrit le mécanisme manuellement et la porte s'ouvrit.

Pete Lavallo entra en trébuchant, traînant derrière lui un Joliet Jake sanguinolent, un patron déchu du Centre. Au même instant une lumière jaunâtre se fit dans la pièce.

— C'est pas vrai, marmonna Turk. Ils ont réussi à brancher le groupe électrogène.

Lavallo écarquillait les yeux et respirait lourdement. Il annonça d'une voix pantelante :

— Les flics sont dehors. Tout au long de la route, y'en a des centaines !

Il se tourna vers son prisonnier soumis et blessé et lui flanqua deux gifles magistrales.

— Tiens-toi droit comme un homme. T'es devant ton capo !

Joliet Jake ne semblait pas savoir où il était ni pourquoi il s'y trouvait. Il s'était presque plié en deux, tenant sur son ventre son bras ensanglanté et poussant des petits gémissements plaintifs.

— Donne-moi un coup de main avec.., fit Lavallo à Turk.

Puis il aperçut Bolan. Pete the Hauler oublia instantanément son prisonnier, il traversa le bureau en courant et s'arrêta près de Giovanni.

— C'est lui ! s'écria-t-il. C'est cette merde de Bolan !

— Eh oui, fit cyniquement le capo.

Larry Turk aidait l'infirme patron du Centre à gagner un fauteuil. Lavallo fixait haineusement l'objet de ses peurs et de ses ennuis, se disant que le fumier devant lui était responsable de tous les emmerdements et vexations qu'il avait subis en ce jour. Quant à Don Giovanni, il ressemblait au chat qui a avalé un canari.

Subitement ce fut Pete the Hauler qui perdit les pédales en oubliant où il était et pourquoi il s'y trouvait. Il poussa un cri rauque et se précipita sur le responsable de ses frustrations, essayant de frapper Bolan à la tête avec son petit revolver, voulant sans doute lui fracasser le crâne.

C'était l'occasion qu'attendait Bolan. Il retourna en un coup de main Lavallo, s'en servit comme bouclier et dégaina le Beretta.

A bout portant, Don Gio déchargea son .45 dans le corps protecteur et tenta d'esquiver pour mieux tirer de côté. Bolan le fixa

une demi-seconde et lui expédia une seule balle puis il abandonna le cadavre et fit volte-face pour affronter de plein fouet Larry Turk.

Le Turk justement se précipitait sur lui, précédé par les balles de son .45 et Bolan se sentit touché, légèrement, à deux reprises.

Bolan caressa quatre fois la détente, deux fois en plein air et deux fois de par terre, et Larry Turk s'immobilisa subitement avec une expression de complète incrédulité. Le Beretta aboya une dernière fois et un trou apparut entre les yeux de Turk qui sembla soudainement croire à ce qu'il lui arrivait et, comme pour le prouver, bascula lentement en arrière.

Bolan rampa jusqu'à Don Giovanni. Le vieux guerrier avait reçu une 9 mm dans le ventre et ses yeux devenaient rapidement vitreux. Il se mit à tousser et une coulée de sang baveux dégoulina sur son menton.

— Mets-moi dans mon fauteuil. Laisse-moi mourir dignement.

— Tu crèveras comme tu as vécu, Gio, lui annonça Bolan. Dans la merde jusqu'au cou !

Il se leva ensuite et se rendit auprès de Joliet Jake qui frissonnait de douleur et ne se rendait compte de rien. Bolan se pencha près de lui et il y eut une lueur confuse dans les yeux du vieil homme.

— Mais c'est *toi,* le gars du téléphone ?

— J'ai joué plusieurs personnages ce soir, Jake. J'ai été très occupé.

— Quelle nuit de merde ! gémit le *sottocapo.*

— Toi, tu t'en tires bien, fit Bolan en se redressant, bien décidé à quitter au plus vite les lieux.

A cet instant un autre homme se précipita dans le bureau, le manteau en désordre. Il s'arrêta pile en voyant l'homme en combinaison blanche et murmura :

— Mon Dieu !

Comme cette expression semble appropriée, pensa Bolan. Car il connaissait bien le visage de l'homme. N'importe quel américain l'aurait reconnu; c'était une grande personnalité politique de Chicago et des journaux comme *Time* l'avaient honoré de leurs couvertures. C'était un homme très important. Un réel VIP.

Bolan ressentait un malaise au fond de ses tripes en scrutant cet homme.

— T'es en retard, Jim, dit-il. Ou doit-on t'appeler *City* Jim par ici ?

L'homme fixait le Beretta dans le poing de Bolan. Finalement il dit d'une voix résignée :

— Allons-y, finissez-en !

— Pas question, rétorqua Bolan. Tu subiras ton sort éventuel à ton heure, mon pote.

Puis Bolan se retourna, traversa le somptueux bureau du feu Don Giovanni, remonta l'escalier et repartit par le chemin emprunté plus tôt.

Il se laissa doucement tomber dans la neige derrière le bâtiment et se dirigea vers le fleuve, analysant en marchant ses blessures, écoutant au loin le combat finissant. Les flics avaient le dessus et Bolan leur souhaitait bonne chance, et ici et devant les tribunaux achetés.

Il atteignit son véhicule et prit un moment pour appliquer des compresses sur les blessures infligées par Larry Turk puis il s'engagea sur la glace et remonta la rivière.

Pour un carnage, la grande villa près du lac s'était révélée idéale et Bolan en ressentait une immense satisfaction.

EPILOGUE

La plaque devant la petite villa dans le North Side avait été rapidement rectifiée, on y lisait maintenant : Leopold Stein, Conseiller Juridique.

Bolan sourit et donna un coup de sonnette. Il était quatre heures du matin mais la maison était complètement éclairée. La gosse qui ouvrit la porte avait un sourire aux lèvres et semblait tout à fait éveillée. Elle le précéda jusqu'au salon et annonça :

— Papa, c'est le monsieur.

Bolan réfléchissait aux implications de cette description lorsqu'il reçut de pleine volée Jimi dans les bras.

Elle l'examina minutieusement, membre par membre, s'inquiétant davantage à chaque blessure et obligea Bolan à se laisser soigner et panser. Finalement il se retrouva assis à la table de la salle à manger, Jimi sur les genoux, une tasse de café à la main.

— Je vois que la plaque a été modifiée, dit-il à son hôte.

— La taupe refait surface, répondit Stein en souriant. Je ne me cacherai plus jamais de ces ordures, Mack.

— Faites attention, Leo. La machine est toujours puissante.

— Vous oubliez que nous avons vu à la télévision, une heure avant votre arrivée titubante, un reportage complet de votre carnage. De toute la Famille de Chicago, il ne reste que quelques lieutenants et un merdique *sottocapo.* Un certain Meninghetti est en taule avec un certain Drago.

— Et Benny Rocco et Pops Spanno ?

— Fini pour eux, fit Stein en secouant la tête.

— Bon, je vais les rayer de ma liste. Mais je ne plaisantais pas, Leo, faites bien attention. Il y a encore des salauds en vie.

— Ça c'est sûr. Je vais vous dire, je serai aussi prudent que vous. D'accord ?

Bolan lui sourit sobrement, espérant que le Ciel protègerait aussi bien les Leo Stein que les Mack Bolan.

Il se leva, prêt à repartir, prêt à affronter de nouveau la jungle. Stein lui offrit la main et il traîna Jimi jusque dans le bureau pour lui faire en privé ses adieux.

— Fais attention à toi, dit-il avant de l'embrasser longuement et tendrement.

— Que feras-tu ? Où vas-tu ? demanda-t-elle d'une petite voix.

— *A terre !* chuchota Bolan.

Elle se raidit momentanément dans ses bras puis se colla davantage à lui.

— C'est dans ce monde-là que je vis. J'y suis chez moi, c'est le seul endroit qui me reste.

— Tu me manqueras, dit-elle d'une voix rauque.

Il se dégagea de ses bras, alla jusqu'à la porte, se retourna pour la fixer une dernière fois puis sortit dans la nuit.

---

[i] Voir *Cauchemar à New York.*